

# LITTÉRATURE FRANÇAISE du XXe siècle

## MORCEAUX CHOISIS

### Première partie

#### SOMMAIRE

Anatole FRANCE (1844-1924)

Henri BERGSON (1859-1941)

Maurice BARRES (1862-1923)

Jules RENARD (1864-1910)

Romain ROLLAND (1866-1944)

Paul CLAUDEL (1868-1946)

ALAIN (1868-1951)

André GIDE (1869-1951)

Paul VALÉRY (1871-1945)

Marcel PROUST (1871-1922)

Charles PEGUY (1873-1914)

COLETTE (1873-1954)

Albert THIBAUDET (1874-1936)

Guillaume APOLLINAIRE (1880-1918)

Roger MARTIN DU GARD (1881-1958)

Jean GIRAUDOUX (1882-1944)

Gaston BACHELARD (1882-1962)

Georges DUHAMEL (1884-1966)

Jules ROMAINS (1885-1972)

François MAURIAC (1885-1970)

ALAIN-FOURNIER (1886-1914)

Blaise CENDRARS (1887-1961)

Saint-John PERSE (1887-1975)

Georges BERNANOS (1888-1948)

Jean COCTEAU (1889-1963)

**Louis-Ferdinand CELINE (1894-1961)**

**Jean GIONO (1895-1970)**

**Albert COHEN (1895-1981)**

**Marcel BRION (1895-1984)**

**André BRETON (1896-1966)**

**Louis ARAGON (1897-1982)**

**Joë BOUSQUET (1897-1950)**

**Philippe SOUPAULT (1897-1990)**

**Emmanuel BOVE (1898-1945)**

**Francis PONGE (1899-1988)**

**Robert DESNOS (1900-1945)**

**André MALRAUX (1901-1976)**

**Marguerite YOURCENAR (1903-1987)**

**Jean-Paul SARTRE (1905-1980)**

## **Les Dieux ont soif (1912)**

### Au tribunal révolutionnaire

Evariste Gamelin siégeait au Tribunal pour la deuxième fois. Avant l'ouverture de l'audience il s'entretenait, avec ses collègues du jury, des nouvelles arrivées le matin. Il y en avait d'incertaines et de fausses ; mais ce qu'on pouvait retenir était terrible. Les armées coalisées, maîtresses de toutes les routes, marchant d'ensemble, la Vendée victorieuse, Lyon insurgé, Toulon livré au Anglais, qui y débarquaient quatorze mille hommes.

C'était autant pour ces magistrats des faits domestiques que des événements intéressants le monde entier. Sûrs de périr si la patrie périssait, ils faisaient du salut public leur affaire propre. Et l'intérêt de la nation, confondu avec le leur, dictait leurs sentiments, leurs passions, leur conduite.

Gamelin reçut à son banc une lettre de Trubert, secrétaire du Comité de défense ; c'était l'avis de sa nomination de commissaire des poudres et des salpêtres.

« Tu fouilleras toutes les caves de la section pour en extraire les substances nécessaires à la fabrication de la poudre. L'ennemi sera peut-être demain devant Paris : il faut que le sol de la patrie nous fournisse la foudre que nous lancerons à ses agresseurs. Je t'envoie ci-contre une instruction de la Convention relative au traitement des salpêtres. Salut et fraternité. »

A ce moment, l'accusé fut introduit. C'était un des derniers de ces généraux vaincus que la Convention livrait au Tribunal, et le plus obscur. A sa vue, Gamelin frissonna : il croyait revoir ce militaire que, mêlé au public, il avait vu, trois semaines auparavant, juger et envoyer à la guillotine. C'était le même homme, l'air têtue, borné : ce fut le même procès. Il répondait d'une façon sournoise et brutale qui gâtait ses meilleures réponses. Ses chicanes, ses arguties, les accusations dont il chargeait ses subordonnés, faisaient oublier qu'il accomplissait la tâche respectable de défendre son honneur et sa vie. Dans cette affaire, tout était incertain, contesté, position des armées, nombre des effectifs, munitions, ordres donnés, ordres reçus, mouvements des troupes : on ne savait rien. Personne ne comprenait rien à ces opérations confuses, absurdes, sans but, qui avaient abouti à un désastre, personne, pas plus le défenseur et l'accusé lui-même que l'accusateur, les juges et les jurés, et, chose étrange, personne n'avouait à autrui ni à soi-même qu'il ne comprenait pas. Les juges se plaisaient à faire des plans, à dissenter sur la tactique et sur la stratégie ; l'accusé trahissait ses dispositions naturelles pour la chicane.

On disputait sans fin. Et Gamelin, durant ces débats, voyait sur les âpres routes du Nord les caissons embourbés et les canons renversés dans les ornières, et, par tous les chemins, défilé en désordre les colonnes vaincues, tandis que la cavalerie ennemie débouchait de toutes parts par les défilés abandonnés. Et il entendait de cette armée trahie monter une immense clameur qui accusait le général. A la clôture des débats, l'ombre emplissait la salle et la figure indiscreète de Marat apparaissait comme un fantôme sur la tête du président. Le jury appelé à se prononcer était partagé. Gamelin d'une voix sourde, qui s'étranglait dans sa gorge, mais d'un ton résolu, déclara l'accusé coupable de trahison envers la République et un murmure approbateur, qui s'éleva dans la foule, vint caresser sa jeune vertu. L'arrêt fut lu aux flambeaux, dont la lueur livide tremblait sur les tempes creuses du condamné où l'on voyait perler la sueur. A la sortie, sur les degrés où grouillait la foule des commères encocardées, tandis qu'il entendait murmurer son nom, que les habitués du Tribunal commençaient à connaître, Gamelin fut assailli par les tricoteuses qui, lui montrant le poing, réclamaient la tête de l'Autrichienne. »

***Le Rire (Essai sur la signification du comique) (1900)***

« *Du mécanique plaqué sur du vivant.* »

« Que signifie le rire ? Qu'y a-t-il au fond du risible ? Que trouverait-on de commun entre une grimace de pitre, un jeu de mots, un quiproquo de vaudeville, une scène de fine comédie ? Quelle distillation nous donnera l'essence, toujours la même, à laquelle tant de produits divers empruntent ou leur indiscreète odeur ou leur parfum délicat ? Les plus grands penseurs, depuis Aristote, se sont attaqués à ce petit problème, qui toujours se dérobe sous l'effort, glisse, s'échappe, se redresse, impertinent défi jeté à la spéculation philosophique.

[...] Il n'y a pas de comique en dehors de ce qui est proprement humain. Un paysage pourra être beau, gracieux, sublime, insignifiant ou laid ; il ne sera jamais risible. On rira d'un animal, mais parce qu'on aura surpris chez lui une attitude d'homme ou une expression humaine. On rira d'un chapeau ; mais ce qu'on raille alors, ce n'est pas le morceau de feutre ou de paille, c'est la forme que des hommes lui ont donnée, c'est la caprice humain dont il a pris le moule.

[...] Signalons maintenant, comme un symptôme non moins digne de remarque, l'insensibilité qui accompagne d'ordinaire le rire. Il semble que le comique ne puisse produire son ébranlement qu'à la condition de tomber sur une surface d'âme bien calme, bien unie. L'indifférence est son milieu naturel. Le rire n'a pas de plus grand ennemi que l'émotion.[...] dans une société de pures intelligences on ne pleurerait probablement plus, mais on rirait peut-être encore ; tandis que des âmes invariablement sensibles, accordées à l'unisson de la vie, où tout événement se prolongerait en résonance sentimentale, ne connaîtraient ni ne comprendraient le rire. Essayez, un moment, de vous intéresser à tout ce qui se dit et à tout ce qui se fait, agissez, en imagination, avec ceux qui agissent, sentez avec ceux qui sentent, donnez enfin à votre sympathie son plus large épanouissement : comme sous un coup de baguette magique vous verrez les objets les plus légers prendre du poids, et une coloration sévère passer sur toutes choses. Détachez-vous maintenant, assistez à la vie en spectateur indifférent : bien des drames tourneront à la comédie. Il suffit que nous bouchions nos oreilles au son de la musique, dans un salon où l'on danse, pour que les danseurs nous paraissent aussitôt ridicules. Combien d'actions humaines résisteraient à une épreuve de ce genre ? Et ne verrions-nous pas beaucoup d'entre elles passer tout à coup du grave au plaisant, si nous les isolions de la musique de sentiment qui les accompagne ? Le comique exige donc enfin pour produire tout son effet, quelque chose comme une anesthésie momentanée du cœur. Il s'adresse à l'intelligence pure.

Seulement, cette intelligence doit rester en contact avec d'autres intelligences. Voilà le troisième fait [...] : on ne goûterait pas le comique si l'on se sentait isolé.[...] Pour comprendre le rire, il faut le replacer dans son milieu naturel, qui est la société ; il faut surtout en déterminer la fonction utile, qui est une fonction sociale.

[...] Quelle que soit la doctrine à laquelle notre raison se rallie, notre imagination a sa philosophie bien arrêtée : dans toute forme humaine elle aperçoit l'effort d'une âme qui façonne la matière, âme infiniment souple, éternellement mobile, soustraite à la pesanteur parce que ce n'est pas la terre qui l'attire. De sa légèreté ailée cette âme communique quelque chose au corps qu'elle anime : l'immatérialité qui passe ainsi dans la matière est ce qu'on appelle la grâce. Mais la matière résiste et s'obstine. Elle tire à elle, elle voudrait convertir à sa propre inertie et faire dégénérer en automatisme l'activité toujours en éveil de ce principe. Supérieur. Elle voudrait fixer les mouvements intelligemment variés du corps en plis stupidement contractés, solidifier en grimaces durables les expressions mouvantes de la physionomie, imprimer enfin à toute personne une attitude telle qu'elle paraisse enfoncée et absorbée dans la matérialité de quelque occupation mécanique au lieu de se renouveler sans cesse au contact d'un idéal vivant. Là où la matière réussit ainsi à épaissir extérieurement la vie de l'âme, à en figer le mouvement, à en contrarier enfin la grâce, elle obtient du corps un effet comique. Si donc on voulait définir ici le comique en le rapprochant de son contraire, il faudrait l'opposer à la raideur plus encore qu'à la beauté. Il est plutôt raideur que laideur, [...] du mécanique plaqué sur du vivant. » (Chapitre premier)

## ***L'Evolution créatrice (1907)***

### Durée et création

« Quand l'enfant s'amuse à reconstituer une image en assemblant les pièces d'un jeu de patience, il y réussit de plus en plus vite à mesure qu'il s'exerce davantage. La reconstitution était d'ailleurs instantanée, l'enfant la trouvait toute faite, quand il ouvrait la boîte au sortir du magasin. L'opération n'exige donc pas un temps déterminé, et même, théoriquement, elle n'exige aucun temps. C'est que le résultat en est donné. C'est que l'image est créée déjà et que, pour l'obtenir, il suffit d'un travail de recomposition et de réarrangement. [...] Mais pour l'artiste qui crée une image en la tirant du fond de son âme, le temps n'est plus un accessoire. Ce n'est pas un intervalle qu'on puisse allonger ou raccourcir sans en modifier le contenu. La durée de son travail fait partie intégrante de son travail. La contracter ou la dilater serait modifier à la fois l'évolution psychologique qui la remplit et l'invention qui en est le terme. Le temps d'invention ne fait qu'un ici avec l'invention même. C'est le progrès d'une pensée qui change au fur et à mesure qu'elle prend corps. Enfin, c'est un processus vital, quelque chose comme la maturation d'une idée.

Le peintre est devant sa toile, les couleurs sont sur la palette, le modèle pose ; nous voyons tout cela, et nous connaissons aussi la manière du peintre : prévoyons-nous ce qui apparaîtra sur la toile ? Nous possédons les éléments du problème ; nous savons d'une connaissance abstraite, comment il sera résolu, car le portrait ressemblera sûrement au modèle et sûrement aussi à l'artiste ; mais la solution concrète apporte avec elle cet imprévisible rien qui est le tout de l'œuvre d'art. Et c'est ce rien qui prend du temps. Néant de matière, il se crée lui-même comme forme. La germination et la floraison de cette forme s'allongent en une irrétrécissable durée, qui fait corps avec elle. De même pour les œuvres de la nature. [...] C'est pourquoi l'idée de lire dans un état présent de l'univers matériel l'avenir des formes vivantes, et de déplier tout d'un coup leur histoire future, doit renfermer une véritable absurdité. Mais cette absurdité est difficile à dégager, parce que notre mémoire a coutume d'aligner dans un espace idéal les termes qu'elle perçoit tour à tour, parce qu'elle se représente toujours la succession passée sous la forme de juxtaposition. Elle peut d'ailleurs le faire, précisément parce que le passé est du déjà inventé, du mort, et non plus de la création et de la vie. Alors, comme la succession à venir finira par être une succession passée, nous nous persuadons que la durée à venir comporte le même traitement que la durée passée, qu'elle serait dès maintenant déroulable, que l'avenir est là, enroulé, déjà peint sur la toile. Illusion sans doute, mais illusion naturelle, indéracinable, qui durera autant que l'esprit humain.

*Le temps est invention ou il n'est rien du tout. »*

***Culte du Moi* (1888-1891)**

Trilogie célèbre comprenant *Sous l'œil des Barbares* (1888), *Un Homme libre* (1889), *Le Jardin de Bérénice* (1891)

***Un Homme libre* (1889)**

L'instant et l'éternité

« Je le dis, le *Culte du moi* un instant des choses, si beau qu'on l'imagine, ne saurait guère m'intéresser. Mon orgueil, ma plénitude, c'est de les concevoir sous la forme d'éternité. Mon être m'enchanté, quand je l'entrevois échelonné sur les siècles, se développant à travers une longue suite de corps. Mais dans mes jours de sécheresse si je crois qu'il naquit, il y a vingt-cinq ans, avec ce corps que je suis et qui mourra dans trente ans, je n'en ai que du dégoût.

Oui, une partie de mon âme, toute celle qui n'est pas attachée au monde extérieur, a vécu de longs siècles avant de s'établir en moi. Autrement, serait-il possible qu'elle fût ornée comme je la vois ! Elle a si peu progressé depuis vingt-cinq ans que je peine à l'embellir ! J'en conclus que, pour l'amener au degré où je la trouvai dès ma naissance, il a fallu une infinité de vies d'hommes. L'âme qui habite aujourd'hui en moi est faite des parcelles qui survécurent à des milliers de morts ; et cette somme, grossie du meilleur de moi-même, me survivra en perdant mon souvenir.

Je ne suis qu'un instant d'un long développement de mon Être ; de même la Venise de cette époque n'est qu'un instant de l'Âme vénitienne. Mon Être et l'Être vénitien sont illimités. Grâce à ma clairvoyance, je puis reconstituer une partie de leurs développements ; mais mon horizon est borné par ma faiblesse : jamais je n'atteindrai jusqu'au bonheur parfait de contempler Dieu, de connaître le Principe qui contient et qui nécessite tout. Que j'entrevoie une partie de ce qui est ou du moins de ce qui paraît être, cela déjà est bien beau.

Cette satisfaction me fut donnée, quand je contemplai, dans l'âme de Venise, mon Être agrandi et plus proche de Dieu. »

**Principes**

**PREMIER PRINCIPE** : Nous ne sommes jamais aussi heureux que dans l'exaltation.

**DEUXIÈME PRINCIPE** : Ce qui augmente beaucoup le plaisir de l'exaltation, c'est de l'analyser.

La plus faible sensation atteint à nous fournir une joie considérable, si nous en exposons le détail à quelqu'un qui nous comprend à demi-mot. Et les émotions humiliantes elles-mêmes, ainsi transformées en matière de pensée, peuvent devenir voluptueuses.

**CONSEQUENCE** : Il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible.

## **Greco ou le Secret de Tolède (1911)**

### **« Un peintre de l'âme »**

*« La Castille étonna, domina le Greco (1540-1614). Il arrive souvent qu'un étranger surpris par un milieu nouveau en saisit les nuances et saura le peindre mieux que ne feraient les indigènes de talent. Philippe de Champaigne vint des Flandres à Paris pour être le portraitiste de Port-Royal. Le Greco, débarqué d'Italie, s'est trouvé en un rien de temps, le peintre le plus profond des âmes castillanes. C'est lui, c'est ce Crétois qui nous fait le mieux comprendre les contemporains de Cervantès et de Sainte Thérèse.*

*Quelque première éducation byzantine, ou bien la nostalgie de son milieu oriental lui servirent-elles pour qu'il aimât cette population catholique et moresque ? Nous sommes libres de l'imaginer comme un héritier de la vieille civilisation hellénique, ou d'admettre que, grandi au milieu des spectacles de l'Islam, il était prédestiné pour interpréter la part sémitique qu'il y a dans Tolède. Le certain, c'est qu'on le voit, dès son premier pas dans cette ville, se soumettre d'enthousiasme aux influences du lieu, s'envelopper de l'atmosphère, la simplifier et la dramatiser. Il traduit le paysage où il vient de tomber. Au milieu des collines grises et des tristes hidalgos, il abandonne les intonations chaudes, familières à l'opulente Venise et à la Rome des Papes, pour se plaire aux lumières pâles et froides. Est-ce lui-même qu'il a représenté dans cet artiste en train de peindre, que j'ai vu, ily a quelques années, au palais de San Telmo à Séville ? Tout au moins, c'est sa propre palette qu'il lui a mise à la main. Elle ne se compose plus que de cinq couleurs : du blanc, du noir, du vermillon, de l'ocre jaune et de la laque de garance. Délaissant la série des teintes rousses et dorées, il adopte celle des bleus et du carmin. Il aime créer de violents contrastes en posant de grandes masses de couleurs, vives jusqu'à la crudité, cependant qu'il inonde ses œuvres de gris cendré.*

*Ce singulier mélange d'harmonie et de déséquilibre, cette intensité froide et lumineuse lui servent à exprimer une certaine moralité. Que valent désormais pour cet étrange converti le pittoresque et le paganisme chers à la magnifique Venise ! A Tolède on ignore la beauté aimée pour elle-même, comme l'aime l'Italie. Maintenant sa peinture présente les brusques alternatives saisissantes, un peu barbares, de cette âme espagnole tout entière résumée par le prosaïque Sancho et le visionnaire Don Quichotte. Le visionnaire toutefois domine. Greco allonge les corps divins ; il les voit pareils à des flammes que les ténèbres semblent grandir. Il enveloppe toutes ses visions d'une clarté stellaire.*

*Ce n'est pas que ce lunatique perde le bénéfice de ses sérieuses études italiennes. Il se souvient d'elles pour les employer dans un esprit nouveau. Tel grand tableau du Tintoret, au musée du Prado, montre les teintes, les lignes, voire l'émaciation du Greco, mais celui-ci est moins encombré, d'une plus aigüe sobriété, j'oserai dire plus arabe.*

*Le voilà parti pour être un peintre de l'âme, et de l'âme la plus passionnée : l'espagnole du temps de Philippe II. Il laisse à d'autres de représenter les martyrs affreux, les gesticulations violentes, toutes ces inventions bizarres ou cruelles qui plaisaient à un peuple de mœurs dures, mais il gardera ce qui vit de fierté et de feu au fond de ces excès. Ils valent pour ramener toujours les esprits au point d'honneur et aux vénération religieuses. Et, dans son œuvre, Greco manifesterà ce qui est le propre de l'Espagne, la tendance à l'exaltation des sentiments. »*

## **La Colline inspirée (1913)**

« Il y a des lieux où souffle l'esprit. »

« Il est des lieux qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse. L'étroite prairie de Lourdes, entre un rocher et son gave rapide ; la plage mélancolique d'où les Saintes-Maries nous orientent vers la Sainte-Baume ; l'abrupt rocher de la Sainte-Victoire tout baigné d'horreur dantesque, quand on l'aborde par le vallon aux terres sanglantes ; l'héroïque Vézelay en Bourgogne ; le Puy de Dôme, les grottes des Eyzies, où l'on révère les premières traces de l'humanité ; la lande de Carnac, qui parmi les bruyères et les ajoncs dresse ses pierres inexplicables ; la forêt de Brocéliande pleine de rumeur et de feux-follets, où Merlin par les jours d'orage gémit encore dans sa fontaine ; Alise-Sainte-Reine et le mont Auxois, promontoire sous une pluie presque constante, autel où les Gaulois moururent aux pieds de leurs dieux ; le mont Saint-Michel, qui surgit comme un miracle des sables mouvants ; la noire forêt des Ardennes, toute inquiétude et mystère, d'où le génie tira, du milieu des bêtes et des fées, ses fictions les plus aériennes ; Domremy enfin, qui porte encore sur sa colline son Bois Chenus, ses trois fontaines, sa chapelle de Bermont, et près de l'église la maison de Jeanne. Ce sont les temples du plein air. Ici nous éprouvons soudain le besoin de briser de chétives entraves pour nous épanouir à plus de lumière. Une émotion nous soulève ; notre énergie se déploie toute, et sur deux ailes de prière et de poésie s'élance à de grandes affirmations.

Tout l'être s'émeut, depuis ses racines les plus profondes jusqu'à ses sommets les plus hauts. C'est le sentiment religieux qui nous envahit. Il ébranle toutes nos forces. Mais craignons qu'une discipline lui manque, car la superstition, la mystagogie, la sorcellerie apparaissent aussitôt, et des places désignées pour être des lieux de sabbat. C'est ce qu'indique le profond Goethe, lorsque son Méphistophélès entraîne Faust sur la montagne du Hartz, sacrée par le génie germanique, pour y instaurer la liturgie sacrilège du Walpurgisnachtstraum.

D'où vient la puissance de ces lieux ? La doivent-ils au souvenir de quelque grand fait historique, à la beauté d'un site exceptionnel, à l'émotion des foules qui du fond des âges y vinrent s'émouvoir ? Leur vertu est plus mystérieuse. Elle précéda leur gloire et saurait y survivre. Que les chênes fatidiques soient coupés, la fontaine remplie de sable et les sentiers recouverts, ces solitudes ne sont pas déchuës de pouvoir. La vapeur de leurs oracles s'exhale, même s'il n'est plus de prophétesse pour la respirer. Et n'en doutons pas, il est de par le monde infiniment de ces points spirituels qui ne sont pas encore révélés, pareils à ces âmes voilées dont nul n'a reconnu la grandeur. Combien de fois, au hasard d'une heureuse et profonde journée, n'avons-nous pas rencontré la lisière d'un bois, un sommet, une source, une simple prairie, qui nous commandaient de faire taire nos pensées et d'écouter plus profond que notre cœur ! Silence ! Les dieux sont ici.

Illustres ou inconnus, oubliés ou à naître, de tels lieux nous entraînent, nous font admettre insensiblement un ordre de faits supérieurs à ceux où tourne à l'ordinaire notre vie. Ils nous disposent à connaître un sens de l'existence plus secret que celui qui nous est familier, et, sans rien nous expliquer, ils nous communiquent une interprétation religieuse de notre destinée. Ces influences longuement soutenues produiraient d'elles-mêmes des vies rythmées et vigoureuses, franches et nobles comme des poèmes. Il semble que, chargées d'une mission spéciale, ces terres doivent intervenir, d'une manière irrégulière et selon les circonstances, pour former des êtres supérieurs et favoriser les hautes idées morales. C'est là que notre nature produit avec aisance sa meilleure poésie, la poésie des grandes croyances. Un rationalisme indigne de son nom veut ignorer ces endroits souverains. Comme si la raison pouvait mépriser aucun fait d'expérience ! Seuls des yeux distraits ou trop faibles ne distinguent pas les feux de ces éternels buissons ardents. Pour l'âme, de tels espaces sont des puissances comme la beauté ou le génie. Elle ne peut les approcher sans les reconnaître. Il y a des lieux où souffle l'esprit. »



**Jules RENARD (1864-1910)**

**Jean-Christophe (1904-1912)**

Oeuvre romanesque majeure en 10 volumes qui inaugure un nouveau genre que Romain Rolland a lui-même désigné du nom de « roman-fleuve ».

**L'Aube (1904), tome 1 de Jean-Christophe**

**Incipit**

« Le grondement du fleuve monte derrière la maison. La pluie bat les carreaux depuis le commencement du jour. Une buée d'eau ruisselle sur la vitre au coin fêlé. Le jour jaunâtre s'éteint. Il fait tiède et fade dans la chambre.

Le nouveau-né s'agite dans son berceau. Bien que le vieux ait laissé, pour entrer, ses sabots à la porte, son pas a fait craquer le plancher : l'enfant commence à geindre. La mère se penche hors de son lit, afin de le rassurer ; et le grand-père allume la lampe en tâtonnant, pour que le petit n'ait pas peur de la nuit. La flamme éclaire la figure rouge du vieux Jean-Michel, sa barbe blanche et rude, son air bourru et ses yeux vifs. Il vient près du berceau. Son manteau sent le mouillé ; il traîne en marchant ses gros chaussons bleus. Louisa lui fait signe de ne pas s'approcher. Elle est d'un blond presque blanc ; ses traits sont tirés ; sa douce figure mouton est marquée de taches de rousseur ; elle a des lèvres pâles et grosses, qui ne parviennent pas à se rejoindre et qui sourient avec timidité ; elle couve l'enfant des yeux – des yeux très bleus, très vagues, où la prunelle est un point tout petit, mais infiniment tendre.

L'enfant s'éveille et pleure. Son regard trouble s'agite. Quelle épouvante ! Les ténèbres, l'éclat brutal de la lampe, les hallucinations d'un cerveau à peine dégagé du chaos, la nuit étouffante et grouillante qui l'entoure, l'ombre sans fond d'où se détachent, comme des jets aveuglants de lumière, des sensations aiguës, des douleurs, des fantômes : ces figures énormes qui se penchent sur lui, ces yeux qui le pénètrent, qui s'enfoncent en lui, et qu'il ne comprend pas !... Il n'a pas la force de crier ; la terreur le cloue immobile, les yeux, la bouche ouverte, soufflant du fond de la gorge. Sa grosse tête boursouflée se plisse de grimaces lamentables et grotesques ; la peau de sa figure et de ses mains est brune, violacée, avec des taches jaunâtres...

« Bon Dieu ! qu'il est laid ! » fit le vieux, d'un ton convaincu. »

**« Le Fleuve...les Cloches ... »**

« Les mois passent... Des îles de mémoire commencent à surgir du fleuve de la vie. D'abord, d'étroits îlots perdus, des rochers qui affleurent à la surface des eaux. Autour d'eux, dans le demi-jour qui point, la grande nappe tranquille continue de s'étendre. Puis, de nouveaux îlots, que dore le soleil.

De l'abîme de l'âme émergent quelques formes, d'une étrange netteté. Dans le jour sans bornes, qui recommence, éternellement le même, avec son balancement monotone et puissant, commence à se dessiner la ronde des jours qui se donnent la main ; leurs profils sont, les uns riants, les autres tristes. Mais les anneaux de la chaîne se rompent constamment, et les souvenirs se rejoignent par-dessus la tête des semaines et des mois...

Le Fleuve... Les Cloches... Si loin qu'il se souvienne – dans les lointains du temps, à quelque heure de sa vie que ce soit -, toujours leurs voix profondes et familières chantent...

La nuit – à demi endormi... Une pâle lueur blanchit la vitre... Le fleuve gronde. Dans le silence, sa voix monte toute-puissante ; elle règne sur les êtres. Tantôt elle caresse leur sommeil et semble près de s'assoupir elle-même, au bruissement de ses flots. Tantôt elle s'irrite, elle hurle, comme une bête enragée qui veut mordre. La vocifération s'apaise : c'est maintenant un murmure d'une infinie douceur, des timbres argentins, de claires clochettes, des rires d'enfants, de tendres voix qui chantent, une musique qui danse. Grande voix maternelle, qui ne s'endort jamais ! Elle berce l'enfant, ainsi qu'elle berça pendant des siècles, de la naissance à la mort, les générations qui furent avant lui ; elle pénètre sa pensée, elle imprègne ses rêves, elle l'entoure du manteau de ses fluides harmonies, qui l'envelopperont encore, quand il sera couché dans le petit cimetière qui dort au bord de l'eau et que baigne le Rhin...

Les cloches... Voici l'aube ! Elles se répondent, dolentes, un peu tristes, amicales, tranquilles. Au son de leurs voix lentes, montent des essaims de rêves, rêves du passé, désirs, espoirs, regrets des êtres disparus, que l'enfant ne connut point, et que pourtant il fut, puisqu'il fut en eux, puisqu'ils revivent en lui. Des siècles de souvenirs vibrent dans cette musique. Tant de deuils, tant de fêtes ! - Et, du fond de la chambre, il semble, en les entendant, qu'on voie passer les belles ondes sonores qui coulent dans l'air léger, les libres oiseaux, et le tiède souffle du vent. Un coin de ciel bleu sourit à la fenêtre. Un rayon de soleil se glisse sur le lit, à travers les rideaux. Le petit monde familial aux regards de l'enfant, tout ce qu'il aperçoit de son lit, chaque matin, en s'éveillant, tout ce qu'il commence, au prix de tant d'efforts, à reconnaître et à nommer, afin de s'en faire le maître, - son royaume s'illumine. Voici la table où l'on mange, le placard où il se cache pour jouer, le carrelage en losanges sur lequel il se traîne, et le papier du mur, dont les grimaces lui content des histoires burlesques ou effrayantes, et l'horloge qui jacasse des paroles boiteuses, qu'il est seul à comprendre. Que de choses dans cette chambre ! Il ne les connaît pas toutes. Chaque jour, il repart en exploration dans cet univers qui est à lui : - tout est à lui. - Rien n'est indifférent, tout se vaut, un homme ou une mouche : tout vit également : le chat, le feu, la table, les grains de poussière qui dansent dans un rayon de soleil. La chambre est un pays ; un jour est une vie. »

**Tête d'Or (1889)**

Première partie

« Les champs à la fin de l'hiver. Entre, au fond, Simon Agnel, en blouse, portant sur son épaule un corps de femme et tenant une bêche. Il mesure la terre et commence à creuser une fosse. Entre, sur le devant, Cébès, à pas lents.

**Cébès**

Me voici,  
Imbécile, ignorant,  
Homme nouveau devant les choses inconnues,  
Et je tourne la face vers l'année et l'arche pluvieuse, j'ai plein mon cœur d'ennui !  
Je ne sais rien et je ne peux rien. Que dire ? Que faire ? A quoi emploierai-je ces mains qui  
Pendent ? ces pieds qui m'emmènent comme les songes ?  
Tout ce qu'on dit, et la raison des sages m'a instruit  
Avec la sagesse du tambour ; les livres sont ivres.  
Et il n'y a rien que moi qui regarde, et il me semble  
Que tout, l'air brumeux, les labours frais,  
Et les arbres, et les nuées aériennes,  
Me parlent avec un langage plus vague que le ia ! ia ! de la mer, me disant :  
« Ô être jeune, nouveau ! Qui es-tu ? Que fais-tu ?  
Qu'attends-tu, hôte de ces heures qui ne sont ni jour ni ombre,  
Ni bœuf qui hume le sommeil, ni le laboureur attardé à notre bord gris ? »  
Et je réponds : Je ne sais pas ! Et je désire en moi-même  
Pleurer, ou crier,  
Ou rire, ou bondir et agiter les bras !  
« Qui suis-je ? » Des plaques de neige restent encore, et je vois la haie des branches sans nombre  
Produire ses bourgeons, et l'herbe des champs,  
Et les fauves brebilletes du noisetier ! Et voici les doux minonnets !  
Ah ! Aussi que l'horrible été de l'horreur et l'effort qu'il s'acharner sans voir  
Sur le chemin du difficile avenir  
Soient oubliés ! ô choses, ici,  
Je m'offre à vous ! Voyez moi, j'ai besoin  
Et je ne sais de quoi, et je pourrais crier sans fin  
Comme piaule le nid des crinches tout le jour quand le père et la mère corbeaux sont morts !  
Ô vent, je te bois ! ô temple des arbres ! soirée pluvieuse !  
Non, en ce jour, que cette demande ne me soit pas refusée, que je forme avec l'espérance d'une bête ! »

**Le Soulier de Satin (1924)**

**Connaissance de l'Est (1895-1905)**

**Art poétique (1907)**

## **Conversations dans le Loir-et-Cher (1929)**

« **Furius.**- Il me semble que, sur plusieurs point de l'univers, à un état de désordre s'est substitué déjà ce que j'appellerai un état de liquidité. Prenez la société du XIXe siècle telle que l'ont décrite Balzac ou Zola (mais déjà quelle différence du second au premier!) elle entraînait dans son tourbillon une quantité d'objets hétéroclites, des fragments difformes du passé, des essais d'avenir mal venus, toutes sortes d'ébauches rudimentaires et d'imaginations anarchiques. Un spectacle qui ressemblait à celui des boulevards quand l'automobile a commencé à être employée. Toutes ces charrettes, camions, tricycles, fiacres, voitures de maîtres, voitures à bras, fourgons, omnibus, entremêlés, chacun avec son mouvement et sa forme différente, dans un embarras et une confusion inextricables. Le mélange inconciliable de la mécanique et de l'animal. Allez aujourd'hui vous poster sur le terre-plein de l'Opéra et admirez cet ordre parfait. Dix fleuves de véhicules homogènes suspendent et reprennent automatiquement leur cours au sifflet d'un agent de police. Vous avez là par les yeux prise directe sur cette circulation intense et régulière d'un grand pays qui par toutes sortes de routes et de voies ferrées le pénètre jusqu'à ses extrémités. Le torrent circulatoire. La contemplation du général pour nous de plus en plus succède à l'observation du particulier. Il n'y a pas encore pleine conscience de la communauté, pleine nécessité de la forme, mais il y a déjà régularité de la circulation, de ce mouvement qui fait, supposez que la grande artère du P.-L.-M. Soit obstruée, que tout le pays en souffrirait aussitôt depuis le Var jusqu'au Calvados.

**Acer.**- En somme, l'élément social qu'aujourd'hui nous composons est fait d'éléments contradictoires. D'une part, jamais l'homme n'a eu besoin pour vivre d'une aussi grande quantité et aussi diverse d'autres hommes et de créatures de tout genre. D'autre part, il n'a jamais eu aussi peu besoin de leur présence immédiate ou prochaine, de leur assistance en tant que tels. On dirait que tout se passe par abonnement, par souscription à une immense providence anonyme. Moyennant un service que nous remplissons, on nous délivre un carnet de coupons, grâce à quoi nous pouvons satisfaire tous nos besoins. Jamais les hommes n'ont été à la fois aussi solitaires et aussi seuls. Ils ne se réunissent corporellement que sur le terrain du jeu, c'est-à-dire de l'inutilité réciproque. Je ne puis être utile à un seul qu'en l'étant à tout le monde et en m'engloutissant moi-même dans l'anonymat. C'est l'obscur conscience de ce rôle d'élément impersonnel, de ce bizarre devoir d'individu, qui nous fait resserrer nos membres et notre habitation et nous purifier de plus en plus de toute figure ou relations particulières. »

*Propos sur le bonheur* (1928)

XXVI

*Hercule*

« *Le sourire d'une marchande de parfumerie...* »

« L'homme n'a de ressource que dans sa propre volonté ; idée aussi ancienne que les religions, les prodiges et les malheurs ; en revanche idée qui, par sa nature, est vaincue en même temps que la volonté elle-même ; car la force d'âme se prouve par les effets. Hercule se donnait à lui-même ce genre de preuve jusqu'au jour où il se crut esclave ; il préféra alors une mort éclatante à une misérable vie. Ce mythe est le plus beau ; je voudrais que l'on fît réciter aux enfants les œuvres d'Hercule, afin qu'ils apprissent à surmonter les forces extérieures ; car cela même c'est vivre, et l'autre parti, le lâche parti, n'est que le parti de mourir longtemps.

J'aime un garçon qui réfléchit en surmontant, et qui, au tournant mal pris, dit d'abord : « C'est ma faute », et cherche sa propre faute et se bourre cordialement les côtes. Mais que faire de l'automate à forme humaine qui cherche toujours excuse dans les choses et les gens autour ? Il n'y a point de joie par là ; car il est trop clair que les choses et les gens autour n'ont point égard au malheureux ; aussi ses pensées suivent le vent, comme les feuilles en cette dure saison. J'admire ceci, que ceux qui cherchent excuse hors d'eux ne sont jamais contents, au lieu que ceux qui vont droit à leur propre faute et disent : « Je fus bien sot » se trouvent forts et joyeux de cette expérience qu'ils ont digérée.

Il y a deux expériences, l'une qui alourdit et l'autre qui allège. Comme il y a le chasseur gai et le chasseur triste. Le chasseur triste manque le lièvre et dit : « Voilà bien ma chance », et bientôt : « Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. » Le chasseur gai admire la ruse du lièvre ; car il sait bien qu'il n'est pas dans la vocation du lièvre de courir à la casserole. Les proverbes sont pleins de cette virile sagesse et il y a bien de la profondeur dans ce que ma grand'mère disait des alouettes, qui ne tombent point toutes rôties. Comme on fait son lit on se couche. « Comme je voudrais aimer la musique », dit le sot ; mais il faut faire la musique ; elle n'est point.

Tout est contre nous ; mais disons mieux, tout est indifférent et sans égards ; la face de la terre est broussaille et pestilence sans l'œuvre d'homme ; non point ennemie, mais non point favorable. Il n'y a que l'œuvre d'homme qui soit pour l'homme. Mais c'est l'espoir qui fait la crainte ; c'est pourquoi c'est un très mauvais commencement si l'on réussit par hasard ; et qui bénit les dieux bientôt les maudira. Comme ces mariés qui aiment le maire de l'arrondissement et le suisse de l'église ; ils n'ont pas vu de quel air le bedeau éteint les cierges. J'ai remarqué un jour le sourire d'une marchande de parfumerie ; elle le ferma tout net comme elle fermait sa porte ; et c'est un beau spectacle aussi de voir un marchand qui met ses volets. Dès que la chose étrangère, aussi bien un homme, nous découvre sa loi propre, selon laquelle il gravite, nous voilà à notre travail d'homme ; mais dès qu'un être nous promet bienveillance, nous voilà privés de connaissance, et sans autre ressource que d'espérer. Les êtres sont bien plus beaux et plus amis derrière leurs volets et en leur riche existence qu'en ces présages et reflets. J'ai remarqué que les hommes énergiques aiment les différences et variétés. La paix est entre les forces.

(8 novembre 1922)

## XXVIII

### *Chacun a ce qu'il veut.*

*« Chacun a ce qu'il veut. La jeunesse se trompe là-dessus parce qu'elle ne sait bien que désirer et attendre la manne. Or il ne tombe point de manne ; et toutes les choses désirées sont comme la montagne, qui attend, que l'on ne peut manquer. Mais aussi il faut grimper. Tous les ambitieux que j'ai vus partir d'un pied sûr, je les ai vus aussi arriver, et même plus vite que je n'aurais cru. Il est vrai qu'ils n'ont jamais différé une démarche utile, ni manqué de voir régulièrement ceux dont ils pensaient se servir, ni aussi de négliger ces inutiles qui ne sont qu'agréables. Enfin ils ont flatté quand il fallait. Je ne blâme point ; c'est affaire de goût. Seulement si vous vous mêlez de dire des vérités désagréables à l'homme qui peut vous ouvrir les chemins, ne dites point que vous vouliez passer ; vous rêviez que vous passiez, comme on rêve quelquefois qu'on est oiseau. C'est comme si vous rêviez d'être ministre sans l'ennui des audiences, et sans rien ménager. J'ai connu un bon nombre de ces paresseux qui disent : « On me viendra chercher ; je ne remuerai pas un doigt. » C'est qu'ils veulent dans le fond qu'on les laisse tranquilles, et on les laisse. Aussi ne sont-ils pas aussi malheureux qu'ils voudraient le croire. Les niais sont ceux qui font soudain dix démarches en deux jours, visant tout d'un coup une riche proie, comme le milan. Il n'y a rien à espérer de ces expéditions très mal préparées. J'ai vu des hommes de mérite attaquer ainsi des coffres-forts avec leurs ongles. D'où l'on dit quelquefois que la société est bien injuste. La société ne donne rien à celui qui ne demande rien, j'entends avec constance et suite ; et cela n'est point mal, car les connaissances et aptitudes d'esprit ne sont pas le tout. Tels entendraient la politique, mais qui font voir pourtant, par ne rien rechercher, que la crasse du métier – tous les métiers en ont – ne leur plaît guère. Et qu'importe alors qu'ils aient science et jugement, s'ils n'aiment pas le métier ? Barrès recevait, apostillait, se souvenait. Je ne sais pas s'il était propre à la grande politique ; mais certainement il aimait le métier.*

*Je reviens à dire que tous ceux qui veulent s'enrichir y arrivent. Cela scandalise tous ceux qui ont rêvé d'avoir de l'argent, et qui n'en ont point. Ils ont regardé la montagne ; mais elle les attendait. L'argent, comme tout avantage, veut d'abord fidélité. Beaucoup imaginent qu'ils veulent gagner simplement parce qu'ils ont besoin de gagner. Mais l'argent s'écarte de ceux qui le recherchent seulement par le besoin. Ceux qui ont fait leur fortune ont pensé à gagner sur chaque chose. Mais celui qui cherche un joli commerce, où l'on se plairait, comme en amitié, où l'on suivrait son goût et sa fantaisie, où l'on serait facile et même généreux, ceux-là s'évaporent comme la pluie sur le pavé chaud. Il faut rigueur, il faut courage ; enfin faire ses preuves dans la difficulté, comme les anciens chevaliers. Le mercure ne s'unit pas plus vite à l'or que le bénéfice à celui qui fait ses comptes chaque jour et à chaque heure. Mais l'amant frivole est jugé. Qui veut dépenser ne gagnera point. Justice, car ce qu'il veut c'est dépenser et non gagner. J'ai connu un amateur d'agriculture, qui semait pour son plaisir, et par hygiène en quelque sorte. Il ne souhaitait que de ne point perdre ; mais cet équilibre ne se trouve jamais. Il se ruina très bien. Il y a une avarice des vieillards, et même mendiants, qui est manie ; mais l'avarice du marchand tient au métier même. Dès que l'on veut gagner, il faut vouloir les moyens, c'est-à-dire faire des sommes de petits profits. Ou bien c'est grimper sans regarder à chaque pas que l'on fait ; or toute pierre n'est pas bonne, et la pesanteur ne nous lâche jamais. Ruine est un beau mot ; car la perte est accrochée au marchand et le tire toujours. Qui ne sent pas cet autre genre de pesanteur perd sa peine.*

*(21 septembre 1924)*

**Les Nourritures terrestres (1897)**

« Envoi »

« Nathanaël, à présent, jette mon livre. Emancipe-t'en. Quitte-moi. Quitte-moi ; maintenant tu m'importunes ; tu me retiens ; l'amour que je me suis surfait pour toi m'occupe trop. Je suis las de feindre d'éduquer quelqu'un. Quand ai-je dit que je te voulais pareil à moi ? - C'est parce que tu diffères de moi que je t'aime ; je n'aime en toi que ce qui diffère de moi. - Eduquer ! Qui donc éduquerais-je, que moi-même ? Nathanaël, te le dirai-je ? je me suis interminablement éduqué. Je continue. Je ne m'estime jamais que dans ce que je pourrais faire.

Nathanaël, jette mon livre ; ne t'y satisfais point. Ne crois pas que la vérité puisse être trouvée par quelqu'un d'autre ; plus que de tout, aie honte de cela. Si je cherchais tes aliments, tu n'aurais pas de faim pour les manger ; si je te préparais ton lit, tu n'aurais pas sommeil pour y dormir.

Jette mon livre ; dis-toi bien que ce n'est là qu'une des mille postures possibles en face de la vie. Cherche la tienne. Ce qu'un autre aurait aussi bien fait que toi, ne le fais pas. Ce qu'un autre aurait aussi bien dit que toi, ne le dis pas, aussi bien écrit que toi, ne l'écris pas. - Ne t'attache en toi qu'à ce que tu sens qui n'est nulle part ailleurs qu'en toi-même, et crée de toi, impatientement ou patiemment, ah ! le plus irremplaçable des êtres. »

## **Les Faux-Monnayeurs (1925)**

### La mise en abyme

« Et... le sujet de ce roman ?

- Il n'en a pas, repartit Edouard brusquement ; et c'est là ce qu'il a de plus étonnant peut-être. Mon roman n'a pas de sujet. Oui, je sais bien ; ça a l'air stupide ce que je dis là. Mettons si vous préférez qu'il n'y aura pas un sujet... « Une tranche de vie » disait l'école naturaliste. Le grand défaut de cette école, c'est de couper sa tranche toujours dans le même sens ; dans le sens du temps, en longueur. Pourquoi pas en largeur ? Ou en profondeur ? Pour moi, je voudrais ne pas couper du tout. Comprenez-moi ; je voudrais tout y faire entrer, dans ce roman. Pas de coup de ciseaux pour arrêter, ici plutôt que là, sa substance. Depuis plus d'un an que j'y travaille, il ne m'arrive rien que je n'y verse, et que je n'y veuille faire entrer : ce que je vois, ce que je sais, tout ce que m'apprend la vie des autres et la mienne...
- Et tout cela stylisé ? dit Sophroniska, feignant l'attention la plus vive, mais sans doute avec un peu d'ironie. Laura ne put réprimer un sourire. Edouard haussa légèrement les épaules et reprit :
- Et ce n'est même pas cela que je veux faire. Ce que je veux, c'est présenter d'une part la réalité, présenter d'autre part cet effort pour la styliser, dont je vous parlais tout à l'heure.
- Mon pauvre ami, vous ferez mourir d'ennui tous vos lecteurs, dit Laura ; ne pouvant plus cacher son sourire, elle avait pris le parti de rire vraiment.
- Pas du tout. Pour obtenir cet effet, suivez-moi, j'invente un personnage de romancier, que je pose en figure centrale ; et le sujet du livre, si vous voulez, c'est précisément la lutte entre ce que lui offre la réalité et ce que, lui, prétend en faire. [...]
- Et le plan de ce livre est fait ? demanda Sophroniska, en tâchant de reprendre son sérieux.
- Naturellement pas.
- Comment ! naturellement pas ?
- Vous devriez comprendre qu'un plan, pour un livre de ce genre, est essentiellement inadmissible. Tout y serait faussé si j'y décidais rien par avance. J'attends que la réalité me le dicte.
- Mais je croyais que vous vouliez vous écarter de la réalité.
- Mon romancier voudra s'en écarter ; mais moi je l'y ramènerai sans cesse. A vrai dire, ce sera là le sujet : la lutte entre les faits proposés par la réalité, et la réalité idéale.  
L'illogisme de son propos était flagrant, sautait aux yeux d'une manière pénible. Il apparaissait clairement que, sous son crâne, Edouard abritait deux exigences inconciliables, et qu'il s'usait à les vouloir accorder.
- Et c'est très avancé ? demanda poliment Sophroniska.
- Cela dépend de ce que vous entendez par là. A vrai dire, du livre même, je n'ai pas encore écrit une ligne. Mais j'y ai déjà beaucoup travaillé. J'y pense chaque jour et sans cesse. J'y travaille d'une façon très curieuse, que je m'en vais vous dire : sur un carnet, je note au jour le jour l'état de ce roman dans mon esprit ; oui, c'est une sorte de journal que je tiens, comme on ferait celui d'un enfant... C'est-à-dire qu'au lieu de me contenter de résoudre, à mesure qu'elle se propose, chaque difficulté (et toute œuvre d'art n'est que la somme ou le produit des solutions d'une quantité de menues difficultés successives), chacune de ces difficultés, je l'expose, je l'étudie. Si vous voulez, ce carnet contient la critique continue de mon roman ; ou mieux : du roman en général. Songez à l'intérêt qu'aurait pour nous un semblable carnet tenu par Dickens ou Balzac ; si nous avions le journal de L'Education sentimentale, ou des Frères Karamazov ! l'histoire de l'œuvre, de sa gestation ! Mais ce serait passionnant... plus intéressant que l'œuvre elle-même... [...]
- Pardonnez-moi, Monsieur, dit-il, de connaître le titre de votre livre, puisque c'est par une indiscretion, mais sur laquelle vous avez bien voulu, je crois, passer l'éponge. Ce titre pourtant semblait annoncer une histoire... ?
- Oh ! dites-nous ce titre, dit Laura.
- Ma chère amie, si vous voulez... Mais je vous avertis qu'il est possible que j'en change. Je crains qu'il ne soit un peu trompeur... Tenez, dites-le leur, Bernard.
- Vous permettez ?... Les Faux-Monnayeurs, dit Bernard. Mais maintenant, à votre tour, dites-nous : ces faux-monnayeurs...qui sont-ils ?
- Eh bien ! je n'en sais rien, dit Edouard. »



**Monsieur Teste (1896)**

« La soirée avec Monsieur Teste »

Incipit

« La bêtise n'est pas mon fort. J'ai vu beaucoup d'individus ; j'ai visité quelques nations ; j'ai pris ma part d'entreprises diverses sans les aimer ; j'ai mangé presque tous les jours ; j'ai touché à des femmes. Je revois maintenant quelques centaines de visages, deux ou trois grands spectacles, et peut-être la substance de vingt livres. Je n'ai pas retenu le meilleur ni le pire de ces choses : est resté ce qui l'a pu.

Cette arithmétique m'épargne de m'étonner de vieillir. Je pourrais aussi faire le compte des moments victorieux de mon esprit, et les imaginer unis et soudés, composant une vie heureuse...Mais je crois m'être toujours bien jugé. Je me suis rarement perdu de vue, je me suis détesté, je me suis adoré ; - puis, nous avons vieilli ensemble.

Souvent, j'ai supposé que tout était fini pour moi, et je me terminais de toutes mes forces, anxieux d'épuiser, d'éclairer quelque situation douloureuse. Cela m'a fait connaître que nous apprécions notre propre pensée beaucoup trop d'après l'expression de celle des autres ! Dès lors, les milliards de mots qui ont bourdonné à mes oreilles m'ont rarement ébranlé par ce qu'on voulait leur faire dire ; et tous ceux que j'ai moi-même prononcés à autrui, je les ai sentis se distinguer toujours de ma pensée, - car ils devenaient invariables.

Si j'avais décidé comme la plupart des hommes, non seulement je me serais cru leur supérieur, mais je l'aurais paru. Je me suis préféré. Ce qu'ils nomment un être supérieur est un être qui s'est trompé. Pour s'étonner de lui, il faut le voir, - et pour être vu il faut qu'il se montre. Et il me montre que la niaise manie de son nom le possède. Ainsi, chaque grand homme est taché d'une erreur. Chaque esprit qu'on trouve puissant commence par la faute qui le fait connaître. En échange du pourboire public, il donne le temps qu'il faut pour se rendre perceptible, l'énergie dissipée à se transmettre et à préparer la satisfaction étrangère. Il va jusqu'à comparer les jeux informes de la gloire à la joie de se sentir unique – grande volupté particulière. [...]

Ces idées me venaient pendant l'octobre de 93, dans les instants de loisir où la pensée se joue seulement à exister.

Je commençais de ne plus y songer, quand je fis connaissance de M. Teste.(...) M. Teste avait peut-être quarante ans. Sa parole était extraordinairement rapide, et sa voix sourde. Tout s'effaçait en lui, les yeux, les mains. Il avait pourtant les épaules militaires, et le pas d'une régularité qui étonnait. Quand il parlait, il ne levait jamais un bras ni un doigt : il avait tué la marionnette. Il ne souriait pas, ne disait ni bonjour ni bonsoir ; il semblait de pas entendre le « Comment allez-vous ? ».

(...) M. Teste était arrivé à découvrir des lois de l'esprit que nous ignorons. Sûrement, il avait dû consacrer des années à cette recherche : plus sûrement, des années encore, et beaucoup d'autres années avaient été disposées pour mûrir ses inventions et pour en faire ses instincts. Trouver n'est rien. Le difficile est de s'ajouter ce qu'on trouve.

(...) M. Teste n'avait pas d'opinions. Je crois qu'il se passionnait à son gré, et pour atteindre un but défini. Qu'avait-il fait de sa personnalité ? Comment se voyait-il ?... Jamais il ne riait, jamais un air de malheur sur son visage. Il haïssait la mélancolie.

(...) A ce qu'il disait, il n'y avait rien à répondre. Il tuait l'assentiment poli. »

## ***La Crise de l'Esprit (1919)***

« *Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. »*

*« Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. Nous avons entendu parler de mondes disparus tout entiers, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins ; descendus au fond inexplorables des siècles avec leurs dieux et leurs lois, leurs académies et leurs sciences pures et appliquées, avec leurs grammaires, leurs dictionnaires, leurs classiques, leurs romantiques et leurs symbolistes, leurs critiques et les critiques de leurs critiques. Nous savions bien que toute la terre apparente est faite de cendres, que la cendre signifie quelque chose. Nous apercevions à travers l'épaisseur de l'histoire, les fantômes d'immenses navires qui furent chargés de richesse et d'esprit. Nous ne pouvions pas les compter. Mais ces naufrages, après tout, n'étaient pas notre affaire.*

*Elam, Ninive, Babylone étaient de beaux noms vagues, et la ruine totale de ces mondes avait aussi peu de signification pour nous que leur existence même. Mais France, Angleterre, Russie...ce seraient aussi de beaux noms. [...] Et nous voyons maintenant que l'abîme de l'histoire est assez grand pour tout le monde. Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie. Les circonstances qui enverraient les œuvres de Keats et celles de Baudelaire rejoindre les œuvres des Ménandre ne sont plus du tout inconcevables : elles sont dans les journaux. »*

*« L'idée de culture, d'intelligence, d'œuvres magistrales est pour nous dans une relation très ancienne, - tellement ancienne que nous remontons rarement jusqu'à elle, - avec l'idée d'Europe.*

*Les autres parties du monde ont eu des civilisations admirables, des poètes du premier ordre, des constructeurs, et même des savants. Mais aucune partie du monde n'a possédé cette singulière propriété physique : le plus intense pouvoir émissif uni au plus intense pouvoir absorbant.*

*Tout est venu à l'Europe et tout en est venu. Ou presque tout.*

*Or, l'heure actuelle comporte cette question capitale : l'Europe va-t-elle garder sa prééminence dans tous les genres ?*

*L'Europe deviendra-t-elle ce qu'elle est en réalité, c'est-à-dire : un petit cap du continent asiatique ?*

*Ou bien l'Europe restera-t-elle ce qu'elle paraît, c'est-à-dire : la partie précieuse de l'univers terrestre, la perle de la sphère, le cerveau d'un vaste corps ?*

*Qu'on me permette, pour faire saisir toute la rigueur de cette alternative, de développer ici une sorte de théorème fondamental.*

*Considérez un planisphère. Sur ce planisphère, l'ensemble des terres habitables. Cet ensemble se divise en régions, et dans chacune de ces régions, une certaine densité de peuple, une certaine qualité des hommes. A chacune de ces régions correspond aussi une richesse naturelle – un sol plus ou moins fécond, un sous-sol plus ou moins précieux, un territoire plus ou moins irrigué, plus ou moins facile à équiper pour les transports, etc.*

*Toutes ces caractéristiques permettent de classer à toute époque les régions dont nous parlons, de telle sorte qu'à toute époque, l'état de la terre vivante peut être défini par un système d'inégalités entre les régions habitées de sa surface. A chaque instant, l'histoire de l'instant suivant dépend de cette inégalité donnée.*

*(...) Nous avons suggéré tout à l'heure que la qualité de l'homme devait être le déterminant de la précellence de l'Europe. Je ne puis analyser en détail cette qualité ; mais je trouve par un examen sommaire que l'avidité active, la curiosité ardente et désintéressée, un heureux mélange de l'imagination et de la rigueur logique, un certain scepticisme non pessimiste, un mysticisme non résigné... sont les caractères plus spécifiquement agissants de la Psyché européenne. (...) »*

## Charmes (1922)

### « Le Cimetière marin »

« Ce toit tranquille, où marchent des colombes,  
Entre les pins palpite, entre les tombes ;  
Midi le juste y compose de feux  
La mer, la mer, toujours recommencée !  
O récompense après une pensée  
Qu'un long regard sur le calme des dieux !

Quel pur travail de fins éclairs consume  
Maint diamant d'imperceptible écume,  
Et quelle paix semble se concevoir !  
Quand sur l'abîme un soleil se repose,  
Ouvrages purs d'une éternelle cause,  
Le Temps scintille et le songe est savoir.

(...)

O pour moi seul, à moi seul, en moi-même,  
Auprès d'un cœur, aux sources du poème,  
Entre le vide et l'événement pur,  
J'attends l'écho de ma grandeur interne,  
Amère, sombre et sonore citerne,  
Sonnant dans l'âme un creux toujours futur !

(...)

Fermé, sacré, plein d'un feu sans matière,  
Fragment terrestre offert à la lumière,  
Ce lieu me plaît, dominé de flambeaux,  
Composé d'or, de pierre et d'arbres sombre,  
Où tant de marbre est tremblant sur tant d'ombres ;  
La mer fidèle y dort sur mes tombeaux !

(...)

Non, non !... Debout ! Dans l'ère successive !  
Brisez, mon corps, cette forme pensive !  
Buvez, mon sein, la naissance du vent !  
Une fraîcheur, de la mer exhalée,  
Me rend mon âme... O puissance salée !  
Courons à l'onde en rejaillir vivant !

(...)

Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !  
L'air immense ouvre et referme mon livre,  
La vague en poudre ose jaillir des rocs !  
Envolez-vous, pages tout éblouies !  
Rompez, vagues ! Rompez d'eaux réjouies  
Ce toit tranquille où picoraient des focs ! »

**A la Recherche du Temps perdu (1913-1927)**

**Du Côté de chez Swann (1913)**

**La madeleine**

« Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas, et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas interpréter et que je veux au moins pouvoir lui redemander et retrouver intact, à ma disposition, tout à l'heure, pour un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même ; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher ? pas seulement : créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière. [...]

Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi ? Je ne sais. Maintenant je ne sens plus rien, il est arrêté, redescendu peut-être ; qui sait s'il remontera jamais de sa nuit ? Dix fois il me faut recommencer, me pencher vers lui. Et chaque fois la lâcheté qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante, m'a conseillé de laisser cela, de boire mon thé en pensant simplement à mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain qui se laissent remâcher sans peine.

Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté ; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents ; peut-être parce que, de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé ; les formes – et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel sous son plissage sévère et dévot – s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.

Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce plan tronqué que seul j'avais revu jusque-là) ; et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant le déjeuner, les rues où j'allais faire des courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amusent à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés, s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé. »

## Réflexions sur la lecture

« Mais ma grand-mère, même si le temps trop chaud s'était gâté, si un orage ou seulement un grain était survenu, venait supplier de sortir. Et ne voulant par renoncer à ma lecture, j'allais du moins la continuer au jardin, sous le marronnier, dans une petite guérite en sparterie et en toile au fond de laquelle j'étais assis et me croyais caché aux yeux des personnes qui pourraient venir faire visite à mes parents.

Et ma pensée n'était-elle pas aussi comme une autre crèche au fond de laquelle je sentais que je restais enfoncé, même pour regarder ce qui se passait au-dehors ? Quand je voyais un objet extérieur, la conscience que je le voyais restait entre moi et lui, le bordait d'un mince liséré spirituel qui m'empêchait de jamais toucher directement sa matière ; elle se volatilisait en quelque sorte avant que je prisse contact avec elle, comme un corps incandescent qu'on approche d'un objet mouillé ne touche pas son humidité parce qu'il se fait toujours précéder d'une zone d'évaporation. Dans l'espèce d'écran diapré d'états différents que, tandis que je lisais, déployait simultanément ma conscience, et qui allaient des aspirations les plus profondément cachées en moi-même jusqu'à la vision tout extérieure de l'horizon que j'avais, au bout du jardin, sous les yeux, ce qu'il y avait d'abord en moi, de plus intime, la poignée sans cesse en mouvement qui gouvernait le reste, c'était ma croyance en la richesse philosophique, en la beauté du livre que je lisais, et mon désir de me les approprier, quel que fût ce livre.

(...) Après cette croyance centrale qui, pendant ma lecture, exécutait d'incessants mouvements du dedans au dehors, vers la découverte de la vérité, venaient les émotions que me donnait l'action à laquelle je prenais part, car ces après-midi-là étaient plus remplis d'événements dramatiques que ne l'est souvent toute une vie. C'était les événements qui survenaient dans le livre que je lisais ; il est vrai que les personnages qu'ils affectaient n'étaient pas « réels », comme disait Françoise. Mais tous les sentiments que nous font éprouver la joie ou l'infortune d'un personnage réel ne se produisent en nous que par l'intermédiaire d'une image de cette joie ou de cette infortune ; l'ingéniosité du premier romancier consista à comprendre que dans l'appareil de nos émotions, l'image étant le seul élément essentiel, la simplification qui consisterait à supprimer purement et simplement les personnages réels serait un perfectionnement décisif. Un être réel, si profondément que nous sympathisons avec lui, pour une grande part est perçu par nos sens, c'est-à-dire nous reste opaque, offre un poids mort que notre sensibilité ne peut soulever. Qu'un malheur le frappe, ce n'est qu'en une petite partie de la notion totale que nous avons de lui, que nous pourrions en être émus, bien plus, ce n'est qu'en une partie de la notion totale qu'il a de soi, qu'il pourra l'être lui-même. La trouvaille du romancier a été d'avoir l'idée de remplacer ces parties impénétrables à l'âme par une quantité égale de parties immatérielles, c'est-à-dire que notre âme peut s'assimiler. Qu'importe dès lors que les actions, les émotions de ces êtres d'un nouveau genre nous apparaissent comme vraies, puisque nous les avons faites nôtres, puisque c'est en nous qu'elles se produisent, qu'elles tiennent sous leur dépendance, tandis que nous tournons fiévreusement les pages du livre, la rapidité de notre respiration et l'intensité de notre regard. Et une fois que le romancier nous a mis dans cet état, où comme dans tous les états purement intérieurs, toute émotion est décuplée, où son livre va nous troubler à la façon d'un rêve mais d'un rêve plus clair que ceux que nous avons en dormant et dont le souvenir durera davantage, alors, voici qu'il déchaîne en nous pendant une heure tous les bonheurs et tous les malheurs possibles dont nous mettrions dans la vie des années à connaître quelques-uns, et dont les plus intenses ne nous seraient jamais révélés parce que la lenteur avec laquelle ils se produisent nous en ôte la perception ; (ainsi notre cœur change, dans la vie, et c'est la pire douleur ; mais nous ne la connaissons que dans la lecture, en imagination : dans la réalité il change, comme certains phénomènes de la nature se produisent, assez lentement pour que, si nous pouvons constater successivement chacun de ses états différents, en revanche la sensation même du changement nous soit épargnée).

Déjà moins intérieur à mon corps que cette vie des personnages, venait ensuite à demi projeté devant moi, le paysage où se déroulait l'action et qui exerçait sur ma pensée une bien plus grande influence que l'autre, que celui que j'avais sous les yeux quand je les levais du livre. C'est ainsi que pendant deux étés, dans la chaleur du jardin de Combray, j'ai eu, à cause du livre que je lisais alors, la nostalgie d'un pays montueux et fluvial, où je verrais beaucoup de scieries et où, au fond de l'eau claire, des morceaux de bois pourrissaient sous des touffes de cresson ; non loin montaient le long de murs bas, des grappes de fleurs violettes et rougeâtres. Et comme le rêve d'une femme qui m'aurait aimé était toujours présent à ma pensée, ces étés-là ce rêve fut imprégné de la fraîcheur des eaux courantes ; et quelle que fût la femme que j'évoquais, des grappes de fleurs violettes et rougeâtres s'élevaient aussitôt de chaque côté d'elle comme des couleurs complémentaires.

Ce n'était pas seulement parce qu'une image dont nous rêvons reste toujours marquée, s'embellit et bénéficie du reflet des couleurs étrangères qui par hasard l'entourent dans notre rêverie ; car ces paysages des livres que je lisais n'étaient pas pour moi que des paysages plus vivement représentés à mon imagination que ceux que Combray mettait sous mes yeux, mais qui eussent été analogues. Par le choix qu'en avait fait l'auteur, par la foi avec laquelle ma pensée allait au-devant de sa parole comme d'une révélation, ils me semblaient être – impression que ne me donnait guère le pays où je me trouvais, et surtout notre jardin, produit sans prestige de la correcte fantaisie du jardinier que méprisait ma grand-mère – une part véritable de la Nature elle-même, digne d'être étudiée et approfondie.

(...) Enfin, en continuant à suivre du dedans au dehors les états simultanément juxtaposés dans ma conscience, et avant d'arriver jusqu'à l'horizon réel qui les enveloppait, je trouve des plaisirs d'un autre genre, celui d'être bien assis, de sentir la bonne odeur de l'air, de ne pas être dérangé par une visite ; et, quand une heure sonnait au clocher de Saint-Hilaire, de voir tomber morceau par morceau ce qui de l'après-midi était déjà consommé, jusqu'à ce que

*j'entendisse le dernier coup qui me permettait de faire le total et après lequel le long silence qui le suivait semblait faire commencer dans le ciel bleu toute la partie qui m'était encore concédée pour lire jusqu'au bon dîner qu'apprêtait Françoise et qui me reconforterait des fatigues prises, pendant la lecture du livre, à la suite de son héros. Et à chaque heure il me semblait que c'était quelques instants seulement auparavant que la précédente avait sonné ; la plus récente venait s'inscrire tout près de l'autre dans le ciel et je ne pouvais croire que soixante minutes eussent tenu dans ce petit arc bleu qui était compris entre leurs deux marques d'or. Quelquefois même cette heure prématurée sonnait deux coups de plus que la dernière ; il y en avait donc une que je n'avais pas entendue, quelque chose qui avait eu lieu n'avait pas eu lieu pour moi ; l'intérêt de la lecture, magique comme un profond sommeil, avait donné le change à mes oreilles hallucinées et effacé la cloche d'or sur la surface azurée du silence. Beaux après-midi du dimanche sous le marronnier du jardin de Combray, soigneusement vidés par moi des incidents médiocres de mon existence personnelle que j'y avais remplacés par une vie d'aventures et d'aspirations étranges au sein d'un pays arrosé d'eaux vives, vous m'évoquez encore cette vie quand je pense à vous et vous la contenez en effet pour l'avoir peu à peu contournée et enclose – tandis que je progressais dans ma lecture et que tombait la chaleur du jour – dans le cristal successif, lentement changeant et traversé de feuillages, de vos heures silencieuses, sonores, odorantes et limpides. »*

**Notre Jeunesse (1910)**

Mystique et politique

« Vous nous parlez de la dégradation républicaine, c'est-à-dire, proprement, de la dégradation de la mystique républicaine en politique républicaine. N'y a-t-il pas eu, n'y a-t-il pas d'autres dégradations ? Tout commence en mystique et finit en politique. Tout commence par la mystique, par une mystique, par sa (propre)mystique et tout finit par de la politique. La question, importante, n'est pas, il est important, il est intéressant que, mais l'intérêt, la question n'est pas que telle politique l'emporte sur telle ou telle autre et de savoir qui l'emportera de toutes les politiques. L'intérêt, la question, l'essentiel est que dans chaque ordre, dans chaque système, chaque mystique, cette mystique ne soit point dévorée par la politique à laquelle elle a donné naissance.

[...] Tous les sophismes, tous les paralogismes de l'action, tous les parapraxismes, - ou du moins tous les nobles, tous les dignes, les seuls précisément où nous puissions tomber, les seuls que nous puissions commettre, les seuls innocents, - si coupables pourtant, - viennent de ce que nous prolongeons indûment dans l'action politique, dans la politique, une ligne d'action dûment commencée dans la mystique. Une ligne d'action était commencée, était poussée dans la mystique, avait jailli dans la mystique, y avait trouvé, y avait pris sa source et son point d'origine. Cette action était bien lignée. Cette ligne d'action n'était pas seulement naturelle, elle n'était pas seulement légitime, elle était due. La vie suit son train. L'action suit son train. On regarde par la portière. Il y a un mécanicien qui conduit. L'action continue. Le fil s'enfile. Le fil de l'action, la ligne de l'action continue. Et continuant, les mêmes personnes, le même jeu, les mêmes institutions, le même entourage, le même appareil, les mêmes meubles, les habitudes déjà prises, on ne s'aperçoit pas que l'on passe par-dessus ce point de discernement. D'autre part, par ailleurs, extérieurement l'histoire, les événements ont marché. Et l'aiguille est franchie. Par le jeu, par l'histoire des événements, par la bassesse et le péché de l'homme la mystique est devenue politique, ou plutôt l'action mystique est devenue action politique, ou plutôt la politique s'est substituée à la mystique, la politique a dévoré la mystique. Par le jeu des événements qui ne s'occupent pas de nous, qui pensent à autre chose, par la bassesse, par le péché de l'homme, qui pense à autre chose, la matière qui était matière de mystique est devenue matière de politique. Et c'est la perpétuelle et toujours recommençante histoire. Parce que c'est la même matière, les mêmes hommes, les mêmes comités, le même jeu, le même mécanisme, déjà automatique, les mêmes entours, le même appareil, les habitudes déjà prises, nous n'y voyons rien. Nous n'y faisons pas même attention. Et pourtant la même action, qui était juste, à partir de ce point de discernement devient injuste. La même action, qui était légitime, devient illégitime. La même action, qui était due, devient indue. La même action, qui était celle-ci, à partir de ce point de discernement ne devient pas seulement autre, elle devient généralement son contraire, son propre contraire. Et c'est ainsi qu'on devient innocemment criminel. »

## **Présentation de la Beauce à Notre Dame des Chartres (1912)**

*Etoile de la mer voici la lourde nappe  
Et la profonde houle et l'océan des blés  
Et la mouvante écume et nos greniers comblés,  
Voici votre regard sur cette immense chape*

*Et voici votre voix sur cette lourde plaine  
Et nos amis absents et nos cœurs dépeuplés,  
Voici le long de nous nos poings désassemblés  
Et notre lassitude et notre force pleine.*

*Etoile du matin, inaccessible reine,  
Voici que nous marchons vers votre illustre cour,  
Et voici le plateau de notre pauvre amour,  
Et voici l'océan de notre immense peine.*

*Un sanglot rôde et court par-delà l'horizon.  
A peine quelques toits font comme un archipel.  
Du vieux clocher retombe une sorte d'appel.  
L'épaisse église semble une basse maison.*

*Ainsi nous naviguons vers notre cathédrale.  
De loin en loin surnage un chapelet de meules,  
Rondes comme des tours, opulentes et seules  
Comme un rang de châteaux sur la barque amirale.*

*Deux mille ans de labeur ont fait de cette terre  
Un réservoir sans fin pour les âges nouveaux.  
Mille ans de votre grâce ont fait de ces travaux  
Un reposoir sans fin pour l'âme solitaire.*

*Vous nous voyez marcher sur cette route droite,  
Tout poudreux, tout crottés, la pluie entre les dents.  
Sur ce large éventail ouvert à tous les vents  
La route nationale est notre porte étroite.*

*Nous allons devant nous, les mains le long des poches,  
Sans aucun appareil, sans fatras, sans discours,  
D'un pas toujours égal, sans hâte ni recours,  
Des champs les plus présents vers les champs les plus proches.*

*Vous nous voyez marcher, nous sommes la piétaille.  
Nous n'avançons jamais que d'un pas à la fois.  
Mais vingt siècles de peuple et vingt siècles de rois,  
Et toute leur séquelle et toute leur volaille*

*Et leurs chapeaux à plume avec leur valetaille  
Ont appris ce que c'est que d'être familiers,  
Et comme on peut marcher, les pieds dans ses souliers,  
Vers un dernier carré le soir d'une bataille. [...]*

*Un homme de chez nous nous a fait ici jaillir,  
Depuis le ras du sol jusqu'au pied de la croix,  
Plus haut que tous les saints, plus haut que tous les rois  
La flèche irréprochable et qui ne peut faillir.*

*C'est la gerbe et le blé qui ne périra point,  
Qui ne fanera point au soleil de septembre,  
Qui ne gèlera point aux rigueurs de décembre,  
C'est votre serviteur et c'est votre témoin.*



*C'est la tige et le blé qui ne pourra pas,  
Qui ne flétrira point aux ardeurs de l'été,  
Qui ne moisira point dans un hiver gâté,  
Qui ne transira point dans un commun trépas.*

*C'est la pierre sans tache et la pierre sans faute,  
La plus haute oraison qu'on ait jamais portée,  
La plus droite raison qu'on ait jamais jetée,  
Et vers un ciel sans bord la ligne la plus haute. [...]*

*Mais vous apparaissez, reine mystérieuse.  
Cette pointe là-bas dans le moutonnement  
Des moissons et des bois et dans le flottement  
De l'extrême horizon ce n'est point une yeuse,*

*Ni le profil connu d'un arbre interchangeable.  
C'est déjà plus distante, et plus basse, et plus haute,  
Ferme comme un espoir sur la dernière côte,  
Sur le dernier coteau la flèche inimitable. [...]*

*Nous avons eu bon vent de partir dès le jour.  
Nous coucherons ce soir à deux pas de chez vous,  
Dans cette vieille auberge où pour quarante sous  
Nous dormirons tout près de votre illustre tour.*

*Nous serons si fourbus que nous regarderons,  
Assis sur une chaise auprès de la fenêtre,  
Dans un écrasement du corps et de tout l'être,  
Avec des yeux battus, presque avec des yeux ronds,*

*Et les sourcils haussés jusque dedans nos fronts,  
L'angle une fois trouvé par un seul homme au monde,  
Et l'unique montée ascendante et profonde  
Et nous serons recrues et nous contemplerons.*

*Voici l'axe et la ligne et la géante fleur.  
Voici la dure pente et le contentement.  
Voici l'exactitude et le consentement.  
Et la sévère larme, ô reine de douleur.*

*Voici la nudité, le reste est vêtement.  
Voici le vêtement, tout le reste est parure.  
Voici la pureté, tout le reste est souillure.  
Voici la pauvreté, le reste est ornement. [...]*

*Voici la seule foi qui ne soit point parjure.  
Voici le seul élan qui sache un peu monter.  
Voici le seul instant qui vaille de compter.  
Voici le seul propos qui s'achève et qui dure. »*

**Sido (1901)**

« Il y avait dans ce temps-là de grands hivers...

« Il y avait dans ce temps-là de grands hivers, de brûlants étés. J'ai connu, depuis, des étés dont la couleur, si je ferme les yeux, est celle de la terre ocreuse, fendillée entre les tiges du blé et sous la géante ombrelle du panais sauvage, celle de la mer grise ou bleue. Mais aucun été, sauf ceux de mon enfance, ne commémore le géranium écarlate et la hampe enflammée des digitales. Aucun hiver n'est plus d'un blanc pur à la base d'un ciel bourré de nues ardoisées qui présageaient une tempête de flocons plus épais, puis un dégel illuminé de mille gouttes d'eau et de bourgeons lancéolés... Ce ciel pesait sur le toit chargé de neige des greniers à fourrages, le noyer nu, la girouette, et pliait les oreilles des chattes... La calme et verticale chute de neige devenait oblique, un faible ronflement de mer lointaine se levait sur ma tête encapuchonnée, tandis que j'arpentais le jardin, happant la neige volante...Avertie par ses antennes, ma mère s'avançait sur la terrasse, goûtait le temps, me jetait un cri :

- La bourrasque d'Ouest ! Cours ! Ferme les lucarnes du grenier !... La porte de la remise des voitures !... Et la fenêtre de la chambre du fond !

Mousse exalté du navire natal, je m'élançais, claquant des sabots, enthousiasmée si du fond de la mêlée blanche et bleu-noir, sifflante, un vif éclair, un bref roulement de foudre, enfants d'Ouest et de Février, comblaient tous deux un des abîmes du ciel... Je tâchais de trembler, de croire à la fin du monde.

Mais dans le pire du fracas ma mère, l'œil sur une grosse loupe cerclée de cuivre, s'émerveillait, comptait les cristaux ramifiés d'une poignée de neige qu'elle venait de cueillir aux mains même de l'Ouest rué sur notre jardin...

**Albert THIBAUDET (1874-1936)**

***Gustave Flaubert*** (1922)

« *Flaubert ou la religion du style* »

**Alcools (1913)**

*Zone*

*A la fin tu es las de ce monde ancien*

*Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin*

*Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine*

*Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes  
La religion seule est restée toute neuve la religion  
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation*

*Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme  
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X  
Et toi que les fenêtres observent la honte te retient  
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin  
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut  
Voici la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux  
Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières  
Portraits des grands hommes et mille titres divers*

*J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom  
Neuve et propre du soleil elle était le clairon  
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes  
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent  
Le matin par trois fois la sirène y gémit  
Une cloche rageuse y aboie vers midi  
Les inscriptions des enseignes et des murailles  
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent  
J'aime la grâce de cette rue industrielle  
Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des Ternes*

[...]

*Maintenant tu marches dans Paris tout seul parmi la foule  
Des troupes d'autobus mugissants près de toi roulent  
L'angoisse de l'amour te serre le gosier  
Comme si tu ne devais jamais plus être aimé  
Si tu vivais dans l'ancien temps tu entrerais dans un monastère  
Vous avez honte quand vous vous surprenez à dire une prière  
Tu te moques de toi et comme le feu de l'Enfer ton rire pétille  
Les étincelles de ton rire dorent le fond de ta vie  
C'est un tableau pendu dans un sombre musée  
Et quelquefois tu vas le regarder de près*

*Aujourd'hui tu marches dans Paris les femmes sont ensanglantées  
C'était et je voudrais ne pas m'en souvenir c'était au déclin de la beauté*

[...]

*Tu es debout devant le zinc d'un bar crapuleux  
Tu prends un café à deux sous parmi les malheureux*

*Tu es la nuit dans un grand restaurant*

[...]

*Tu es seul le matin va venir  
Les laitiers font tinter leurs bidons dans les rues*

*La nuit s'éloigne ainsi qu'une belle Métive  
C'est Ferdine la fausse ou Léa l'attentive*

*Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie  
Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie*

*Tu marches vers Auteuil tu veux aller chez toi à pied  
Dormir parmi tes fétiches d'Océanie et de Guinée  
Ils sont des Christ d'une autre forme et d'une autre croyance  
Ce sont les Christ inférieurs des obscures espérances*

*Adieu Adieu*

*Soleil cou coupé*

### *Le pont Mirabeau*

*Sous le pont Mirabeau coule la Seine  
Et nos amours  
Faut-il qu'il m'en souvienn  
La joie venait toujours après la peine*

*Vienne les jours sonne l'heureux  
Les jours s'en vont je demeurent*

*Les mains dans les mains restons face à face  
Tandis que sous  
Le pont de nos bras passe  
Des éternels regards l'onde si lasse*

*Vienne les jours sonne l'heureux  
Les jours s'en vont je demeurent*

*L'amour s'en va comme cette eau courante  
L'amour s'en va  
Comme le vie est lente  
Et comme l'Espérance est violente*

*Vienne les jours sonne l'heureux  
Les jours s'en vont je demeurent*

*Passent les jours et passent les semaines  
Ni temps passé  
Ni les amours reviennent  
Sous le pont Mirabeau coule la Seine*

*Vienne les jours sonne l'heureux  
Les jours s'en vont je demeurent*

**Les Thibault (1922-1940)**

[Cycle romanesque en 8 volumes de *Le Cahier gris* (1922) à *Épilogue* (1940)]

**Vieille France (1933)**

Incipit

« En bécane, la poste de Maupeyrou n'est qu'à cinq minutes de la gare : mais la gare de Maupeyrou est à quinze bonnes minutes de la poste, à cause de la côte du Bois-Laurent.

Joigneau, son sac de dépêches sur l'épaule, file sans bruit entre les façades muettes.

Un village tout en longueur, sans autre rue que la route qui le traverse et qui s'élargit, de mauvaise grâce, au centre du bourg, pour encercler l'église. A cette heure-là, Maupeyrou dort. Bosse, le cafetier de la place, un des plus matineux, n'a pas encore entrouvert ses persiennes. Même la boulangerie est fermée. Ils se la coulent douce, les boulangers : deux vieux garçons, Merlavigne aîné et Merlavigne cadet, qui chacun son tour, passent la nuit à enfourner les pains. Mais, au petit matin, ils pioncent tous les deux : l'un a terminé sa cuisson, l'autre n'a pas commencé la vente.

Féju, lui, est toujours levé de bonne heure. Il casse déjà du fagot, devant son bûcher, avant que de partir à son travail.

- Salut, frère, crie Joigneau.

Le cantonnier fait le gros dos et répond d'un hochement de tête. Il a toujours la nuque courbée, comme s'il portait un sac de farine. Un numéro, Féju : l'an passé, il a fait une fugue de dix-sept jours. Dix-sept jours sans donner de nouvelles. La gendarmerie s'en est mêlée. On a dû le porter disparu sur les états des Ponts et Chaussées. Et puis, un beau matin, on l'a revu, au milieu de la route, le nez sur ses cailloux, sa bicyclette dans le fossé, sa musette au frais dans l'herbe. Et personne n'a deviné le fin mot de l'histoire – pas même Joigneau. Avait-il été gadailler avec un cotillon de Villegrande ? Était-il parti seul ? Avait-il voulu disparaître, par fantaisie ? Tout planter là, ses quatre gosses, sa femme malade, et ses chefs, et sa brouette de cantonnier, pour essayer d'oublier tout, de recommencer mieux sa vie ? Et qu'est-ce qui l'avait ramené à ses cailloux ? Le remords ? La misère ? L'habitude ? Encore de la chance que M. Arnaldon, le Maire, ait pu obtenir, pour motif de famille nombreuse, que l'inspecteur ne lui casse pas les reins !

Voici les dernières maisons, et, presque aussitôt, le cimetière. Au milieu des tombes, toujours joyeux, le poilu en granit du monument aux morts attaque à la baïonnette. C'est un vieux camarade : une espèce de baromètre. Les jours de pluie, il est tout noir ; si ça brouillasse, il prend la couleur des ardoises ; mais, au plein soleil, il devient bleu, l'animal : bleu-horizon, comme de juste ; et son casque brille, poudré de verre pilé.

Un coup de pédale pour franchir l'Yeulette sur le petit pont de bois ; puis la traversée, toujours fraîche, de l'Isle, ce bout de marais, coince entre le grand et le petit bras de la rivière, et qui baigne encore dans les vapeurs de l'aube ; puis un nouvel effort de jarret pour passer l'Yeule sur le dos d'âne du vieux pont de pierre. Et c'est maintenant, la montée jusqu'à la gare, à travers les champs où tournoient les corbeaux. La nature a son aspect propre et patient du premier matin. Dans le pépiement déchaîné des oiseaux, la chaleur s'annonce déjà, mais elle plane encore dans les hauts du ciel ; et, sur la route, l'air est doux, immobile, presque frais, comme aux beaux jours du printemps. L'herbe poussiéreuse des accotements, tondue par les moutons, roussie par le soleil d'hier, semble avoir profité de la trêve nocturne et de la rosée, pour reverdir.

Le facteur monte la côte, à longues enjambées, tête basse et sa bicyclette à la main. Il connaît toutes les inégalités du sol, tous les rapiécages de la chaussée, chaque tas de cailloux, chaque buisson. Rien ne le distrait de son ruminement intérieur. Mais, au coude de la route, il s'arrête toujours quelques secondes pour poser un regard de propriétaire sur les pentes du Bois-Laurent, à l'endroit précis où se trouve sa vigne, entre un gros noyer feuillu, tout rond, et une rangée de pêchers de plein vent.

Le train n'est qu'à 55. Joigneau a toujours de l'avance. En douze ans, le train et lui, ils ne se sont manqués qu'une fois, de trois minutes : le jour où Joigneau a cru que la boulangerie flambait. On n'a jamais su, d'ailleurs, ce que les Merlavigne et leur petite bonne avaient bien pu brûler, cette nuit-là, dans leur four. A coup sûr, autre chose que du bois de brûle ou de vieilles croûtes. Une portée de chatons qu'ils ont dit ? Possible : ça empoisonnait la charogne grillée.

Et voici la gare, à flanc de coteau. Un peu de fumée monte du toit, entre le feuillage des platanes. Le chef de gare, célibataire, allume son feu pour son café. »

**Juliette au Pays des Hommes (1924)**

Chapitre V  
(Juliette et le monologue intérieur)

« Ainsi c'était cela le Monologue intérieur ! Ainsi il différait si peu des phrases que prononcent les vieillards qui parlent tout seuls. Lemançon donnait seulement à Juliette l'impression d'une vieillesse précoce. Comme elle avait eu raison depuis qu'elle savait parler de ne jamais vouloir prononcer un mot qu'en présence d'une autre personne ! Il y avait un témoin dans le monde à tout ce qu'elle avait dit. Ce n'est pas elle qui eût adressé la parole à un arbre, à une statue, mais quel bavardage dès qu'apparaissait un cantonnier vivant ! Une fois évidemment... et encore l'on pourrait discuter si parler devant un lapin de garenne, c'est du Monologue intérieur... Ainsi, alors qu'elle se donnait au contraire à sa pensée pour s'épurer, pour n'avoir pas à avaler à chaque instant cette bouillie du langage, nourriture qui ne nourrit pas, voilà donc, sous le manteau du silence, les monstres qui se battaient en elle !... Lemançon continuait, et par son monologue, simplement en décrivant sa maîtresse, répondait tristement à toutes les questions que lui avait posées Juliette au début de la consultation : la vie c'était une suite d'irruptions de Fedora ; la mort, c'était Fedora, avec cette haine qu'elle a des ongles longs, coupant chaque soir jusqu'à la mise en bière les ongles du cadavre de Lemançon ; l'amour, c'était l'amour de Fedora, ce n'était rien, ce n'était pas du tout inespéré, ni curieux, ni spécial, c'était attendu, cela faisait mal. Tuer Fedora ! Ou la forcer à mesurer ses chevilles avec un mètre de tailleur ! ... Juliette aperçut soudain au fond d'elle-même, immobiles, tous ces monstres que déchaîne la confession, tous les contraires à tout ce qu'elle croyait savoir et aimer, monstres endormis, mais existants : le contraire à son amour pour Gérard, à son affection pour son oncle, à son goût pour les crêpes, à sa modestie. Elle sentit tout ce qu'un être garde et défend en se taisant vis-à-vis de soi-même, et que tout humain qui n'est pas doublé à l'intérieur par un sourd-muet est la trappe par laquelle le mal inonde le monde. Elle se doubla de silence. Recouverts par cette couverture, les monstres qu'avait déchaînés Lemançon, le dégoût des hommes, l'appétit pour les chenilles, le désir de casser le service Empire de son oncle, se contentèrent de l'agiter doucement, comme des enfants sous une toile pour faire la mer. »

## **La Psychanalyse du feu (1949)**

### Chapitre premier

#### « Feu et respect : le complexe de Prométhée »

##### I

« Le feu et la chaleur fournissent des moyens d'explication dans les domaines les plus variés parce qu'ils sont pour nous l'occasion de souvenirs impérissables, d'expériences personnelles simples et décisives. Le feu est ainsi un phénomène privilégié qui peut tout expliquer. Si tout ce qui change lentement s'explique par la vie, tout ce qui change vite s'explique par le feu. Le feu est l'ultra-vivant. Le feu est intime et il est universel. Il vit dans notre cœur. Il vit dans le ciel. Il monte des profondeurs de la substance et s'offre comme un amour. Il redescend dans la matière et se cache, latent, contenu comme la haine et la vengeance. Parmi tous les phénomènes, il est vraiment le seul qui puisse recevoir aussi nettement les deux valorisations contraires : le bien et le mal. Il brille au Paradis. Il brûle à l'Enfer. Il est douceur et torture. Il est cuisine et apocalypse. Il est plaisir pour l'enfant assis sagement près du foyer ; il punit cependant de toute désobéissance quand on veut jouer de trop près avec ses flammes. Il est bien-être et il est respect. C'est un dieu tutélaire et terrible, bon et mauvais. Il peut se contredire : il est donc un des principes d'explication universelle.

##### III

« [...] Méthode (...) pour une psychanalyse de la connaissance objective. Il s'agit (...) de trouver l'action des valeurs inconscientes à la base même de la connaissance empirique et scientifique. Il nous faut donc montrer la lumière réciproque qui va sans cesse des connaissances objectives et sociales aux connaissances subjectives et personnelles, et vice versa. Il faut montrer dans l'expérience scientifique les traces de l'expérience enfantine. C'est ainsi que nous serons fondés à parler d'un inconscient de l'esprit scientifique, du caractère hétérogène de certaines évidences, et que nous verrons converger, sur l'étude d'un phénomène particulier, des convictions formées dans les domaines les plus variés.

Ainsi, on n'a peut-être pas assez remarqué que le feu est plutôt un être social qu'un être naturel. Pour voir le bien-fondé de cette remarque, il n'est pas besoin de développer des considérations sur le rôle du feu dans les sociétés primitives, ni d'insister sur les difficultés techniques de l'entretien du feu ; il suffit de faire de la psychologie positive, en examinant la structure et l'éducation d'un esprit civilisé. En fait, le respect du feu est un respect enseigné ; ce n'est pas un respect naturel. Le réflexe qui nous fait retirer le doigt de la flamme d'une bougie ne joue pour ainsi dire aucun rôle conscient dans notre connaissance. On peut même s'étonner qu'on lui donne tant d'importance dans les livres de psychologie élémentaire où il s'offre comme le sempiternel de l'intervention d'une sorte de réflexion dans le réflexe, d'une connaissance dans la sensation la plus brutale. En réalité, les interdictions sociales sont les premières. L'expérience naturelle ne vient qu'en second lieu pour apporter une preuve matérielle inopinée, donc trop obscure pour fonder une connaissance objective. La brûlure, c'est-à-dire l'inhibition naturelle, en confirmant les interdictions sociales ne fait que donner, aux yeux de l'enfant, plus de valeur à l'intelligence paternelle. Il y a donc, à la base de la connaissance enfantine du feu, une interférence du naturel et du social où le social est presque toujours dominant. Peut-être le verra-t-on mieux si l'on compare la piqûre et la brûlure. Elles donnent, l'une et l'autre, lieu à des réflexes. Pourquoi les pointes ne sont-elles pas, comme le feu, objet de respect et de crainte ? C'est précisément parce que les interdictions sociales concernant les pointes sont de beaucoup plus faibles que les interdictions concernant le feu.

Voici alors la véritable base du respect devant la flamme : si l'enfant approche sa main du feu, son père lui donne un coup de règle sur les doigts. Le feu frappe sans avoir besoin de brûler. Que ce feu soit flamme ou chaleur, lampe ou fourneau, la vigilance des parents est la même. Le feu est donc initialement l'objet d'une interdiction générale ; d'où cette conclusion : l'interdiction sociale est notre première connaissance générale sur le feu. Ce qu'on connaît d'abord du feu c'est qu'on ne doit pas le toucher. Au fur et à mesure que l'enfant grandit, les interdictions se spiritualisent : le coup de règle est remplacé par la voix courroucée ; la voix courroucée par le récit des dangers d'incendie, par les légendes sur le feu du ciel. Ainsi le phénomène naturel est rapidement impliqué dans des connaissances sociales, complexes et confuses, qui ne laissent guère de place pour la connaissance naïve.

Dès lors, puisque les inhibitions sont de prime abord des interdictions sociales, le problème de la connaissance personnelle du feu est le problème de la désobéissance adroite. L'enfant veut faire comme son père, loin de son père, et de même qu'un petit Prométhée il dérobe des allumettes. Il court alors dans les champs et, au creux d'un ravin, aidé de ses compagnons, il fonde le foyer de l'école buissonnière. L'enfant des villes ne connaît guère ce feu qui flambe entre trois pierres ; il n'a pas goûté la prune frite ni l'escargot placé tout gluant sur les braises rouges. Il peut échapper à ce complexe de Prométhée dont j'ai souvent senti l'action. Seul ce complexe peut nous faire comprendre l'intérêt que rencontre toujours la légende, en soi bien pauvre, du père du Feu. Il ne faut d'ailleurs pas se hâter de confondre ce complexe de Prométhée et le complexe d'Oedipe de la psychanalyse classique. Sans doute les composantes sexuelles des rêveries sur le feu sont particulièrement intenses et nous essaierons par la suite de les mettre en évidence. Mais



*peut-être vaut-il mieux désigner toutes les nuances des convictions inconscientes par des formules différentes, quitte à voir par la suite comment s'apparentent les complexes. Précisément, un des avantages de la psychanalyse de la connaissance objective que nous proposons nous paraît être l'examen d'une zone moins profonde que celle où se déroulent les instincts primitifs ; et c'est parce que cette zone est intermédiaire qu'elle a une action déterminante pour la pensée claire, pour la pensée scientifique. Savoir et fabriquer sont des besoins qu'on peut caractériser en eux-mêmes, sans les mettre nécessairement en rapport avec la volonté de puissance. Il y a en l'homme une véritable volonté d'intellectualité. On sous-estime le besoin de comprendre quand on le met, comme l'ont fait le pragmatisme et le bergsonisme, sous la dépendance absolue du principe d'utilité. Nous proposons donc de ranger sous le nom de complexe de Prométhée toutes les tendances qui nous poussent à savoir autant que nos pères, plus que nos pères, autant que nos maîtres, plus que nos maîtres. Or, c'est en maniant l'objet, c'est en perfectionnant notre connaissance objective que nous pouvons espérer nous mettre plus clairement au niveau intellectuel que nous avons admiré chez nos parents et nos maîtres. La suprématie par des instincts plus puissants tente naturellement un bien plus grand nombre d'individus, mais des esprits plus rares doivent aussi être examinés par le psychologue. Si l'intellectualité pure est exceptionnelle, elle n'en est pas moins très caractéristique d'une évolution spécifiquement humaine. Le complexe de Prométhée et le complexe d'Oedipe de la vie intellectuelle. »*

**Vie et aventures de Salavin (1920-1932)**

[5 tomes : de *Confession de minuit* (1920) à *Tel qu'en lui-même* (1932)]

**Confession de minuit (1920)**

Chapitre V

Le quartier de la rue Mouffetard vu par Salavin

*« Comme une veine de nourriture coulant au plus gras de la cité, le rue Mouffetard descend du nord au sud, à travers une région hirsute, congestionnée, tumultueuse.*

*Amariné à la montagne Saint-Geneviève, le pays Mouffetard forme un récif escarpé, réfractaire, contre lequel viennent se briser les grandes vagues du Paris nouveau.*

*J'aime la rue Mouffetard. Elle ressemble à une fourmière dans laquelle on a mis le pied ; elle ressemble à ces torrents dont le grondement procure l'oubli. Elle est incrustée dans la ville comme un parasite plantureux. Elle ne méprise pas le reste du globe : elle l'ignore. Elle est copieuse et vautrée, comme une truie.*

*Le pays Mouffetard a ses coutumes propres et des lois qui n'ont plus ni sens ni vigueur au-delà du fleuve Monge. L'étranger qui, venu du centre, se fourvoie dans la rue Blainville ou place Contrescarpe est, à de certaines heures, aspiré comme un fêtu par le maelström mouffetardien. Et, tout de suite, la cataracte l'entraîne.*

*La rue Mouffetard semble dévouée à une glotonnerie farouche. Elle transporte sur des dos, sur des têtes, au bout d'une multitude de bras, maintes choses nourrissantes aux parfums puissants. Tout le monde vend, tout le monde achète. D'infimes trafiquants promènent leurs fonds de commerce dans le creux de leur main : trois têtes d'ail, ou une salade, ou un pinceau de thym. Quand ils ont troqué cette marchandise contre un gros sol, ils disparaissent, leur journée est finie.*

*Sur les rives du torrent s'accumulent des montagnes de viandes crues, d'herbes, de volailles blanches, de courges obèses. Le flot ronge ces richesses et les emporte au long de la journée. Elles renaissent avec l'aurore.*

*Les maisons sont peintes de couleurs brutales qui semblent les seules justes, les seules possibles. Chaque porte abrite une marchande de friture, et l'arôme des graisses surchauffées monte entre les murailles comme l'encens réclamé par une divinité carnassière.*

*Je vous raconte tout cela parce qu'au sortir de chez moi la rue Mouffetard fut la première étape de mon bonheur.*

*Il était près de cinq heures après midi. La rue Mouffetard s'apaisait : c'est le matin qu'elle a sa grande attaque.*

*Passer rue Mouffetard un jour où l'on est heureux, un jour où l'on est comblé, c'est une riche affaire. Je me laissai glisser jusqu'au lac des Gobelins, comme un voyageur en pirogue au fil d'une rivière tropicale. Tout m'était révélation. Je parvenais de minute en minute à la plénitude.*

*Il y avait, dans les charcuteries, des filles charnues qui traitaient la vie comme une danse ; elles honoraient les pâtés de gestes rituels, de caresses douillettes. Oh ! les suaves pâtés !*

*Des ruelles sordides, comme le passage des Patriarches, recelaient une ombre couleur d'outremer, une ombre orientale où ma pensée poussait des reconnaissances conquérantes. J'escomptais la vue d'une belle marchande d'herbes cuites, une grande créature qui semble toujours alanguie par la charmante pesanteur de ses ornements naturels ; cette vue me fut octroyée au passage, et juste à l'instant propice. Ce jour-là, était-il possible que quelque chose me fût refusé ?*

*Le verre de vin des Cinq-Terres brillait au-dedans de moi comme une braise. J'avançais d'un pas aérien. J'étais couvert de bénédictions. J'étais promis à toutes les aventures.*

*Je fus, pendant plus de vingt secondes, savetier au creux d'une échoppe qui sentait le cuir de Russie. Vingt secondes : un demi-siècle de vie philosophique dans une retraite exigüe comme un dé à coudre.*

*Je fus marchand de marée, entre mille poissons colorés de frais, au milieu d'un troupeau de langoustes que j'avais moi-même, à l'aube, tirées d'une mer fumante, constellée d'archipels.*

*Je fus maraîcher, vigneron, toucheur de bœufs. Un régime de bananes m'emporta dans les sables, à la suite d'une caravane ; mais le parfum des salaisons m'ouvrit aussitôt une ferme enfumée dans les solitudes cévenoles.*

*Comme c'est bon d'être heureux ! Comme c'est simple, comme c'est facile ! Vraiment, monsieur, comment les hommes s'arrangent-ils pour n'être pas toujours heureux, avec tout ce qui leur est donné pour ça ? »*

## **Préface au Notaire du Havre (1933)**

« [...] Avant de se mettre au travail, je veux encore dire ceci : je suis allé, ce matin, au marché de Pontoise. Un camelot, d'ailleurs très entouré, y vendait la bonne aventure. Son enseigne sur calicot publiait cette promesse : « Jean-Marie Scagliola peut vous dévoiler votre avenir et votre passé. » Personne parmi l'assistance n'avait l'air de remarquer ce qu'il y a d'étonnant dans un tel langage. Cela montre sans doute que la plupart des hommes ont besoin qu'on leur « dévoile » ce passé tout enveloppé de suaires.

Il y a, dans le fait d'écrire (...) beaucoup de candeur et de présomption. Les gens de ma sorte semblent défendus contre certains rêves. Ils savent, ils sentent, avec une force désespérée, qu'un jour futur, l'homme, le mot d'homme, l'idée et le souvenir de l'homme, tout cela ne signifiera plus rien dans un monde à jamais déserté par les esprits de notre essence. Ces courageux n'en inventent pas moins chaque jour de nouvelles façons et de nouvelles raisons de se priver de tout, de se sacrifier pour des principes et des lois, de construire des monuments et des doctrines, de laisser, à l'avenir sans issue, des témoignages pathétiques de notre grandeur et de notre misère. »

**Knock (1923)**

Acte II, scène 1

« *Les gens biens portants sont des malades qui s'ignorent.* » (Acte I, scène 1)

LE TAMBOUR : après plusieurs hésitations

*Je ne pourrai pas venir tout à l'heure, où j'arriverai trop tard. Est-ce que ça serait un effet de votre bonté de me donner ma consultation maintenant ?*

KNOCK

*Heu... Oui. Mais dépêchons-nous. J'ai rendez-vous avec M ; Bernard, l'instituteur, et avec M. le pharmacien Mousquet. Il faut que je les reçoive avant que les gens n'arrivent. De quoi souffrez-vous ?*

LE TAMBOUR

*Attendez que je réfléchisse ! (Il rit) Voilà. Quand j'ai dîné, il y a des fois que je sens une espèce de démangeaison ici. (Il montre le haut de son épigastre.). Ça me chatouille, ou plutôt, ça me gratouille.*

KNOCK, d'un air de profonde concentration.

*Attention. Ne confondons pas. Est-ce que ça vous chatouille, ou est-ce que ça vous gratouille ?*

LE TAMBOUR

*Ça me gratouille. (Il médite.) Mais ça me chatouille bien un peu aussi.*

KNOCK

*Désignez-moi exactement l'endroit.*

LE TAMBOUR

*Par ici.*

KNOCK

*Par ici...où cela, par ici ?*

LE TAMBOUR

*Là. Ou peut-être là... Entre les deux.*

KNOCK

*Juste entre les deux ?... Est-ce que ça ne serait pas plutôt un rien à gauche, là, où je mets mon doigt ?*

LE TAMBOUR

*Il me semble bien.*

KNOCK

*Ça vous fait mal quand j'enfonce mon doigt ?*

LE TAMBOUR

*Oui, on dirait que ça me fait mal.*

KNOCK

*Ah! ah ! ( Il médite d'un air sombre.) Est-ce que ça ne vous gratouille pas davantage quand vous avez mangé de la tête de veau à la vinaigrette ?*

LE TAMBOUR

*Je n'en mange jamais. Mais il me semble que si j'en mangeais, effectivement, ça me gratouillerait plus.*

KNOCK

Ah ! Ah ! Très important. Ah ! Ah ! Quel âge avez-vous ?

LE TAMBOUR

Cinquante et un, dans mes cinquante-deux.

KNOCK

Plus près de cinquante-deux ou de cinquante et un ?

LE TAMBOUR, il se trouble peu à peu.

Plus près de cinquante-deux. Je les aurai fin novembre.

KNOCK, lui mettant la main sur l'épaule.

Mon ami, faites votre travail aujourd'hui comme d'habitude. Ce soir, couchez-vous de bonne heure. Demain matin, gardez le lit. Je passerai vous voir. Pour vous, mes visites seront gratuites. Mais ne le dites pas. C'est une faveur.

LE TAMBOUR, avec anxiété.

Vous êtes trop bon, docteur. Mais c'est donc grave, ce que j'ai ?

KNOCK

Ce n'est peut-être pas encore très grave. Il était temps de vous soigner. Vous fumez ?

LE TAMBOUR, tirant son mouchoir.

Non, je chique.

KNOCK

Défense absolue de chiquer. Vous aimez le vin ?

LE TAMBOUR

Je bois raisonnablement.

KNOCK

Plus une goutte de vin. Vous êtes marié ?

LE TAMBOUR

Oui, docteur.

Le tambour s'essuie le front.

KNOCK

Sagesse totale de côté\_là, hein ?

LE TAMBOUR

Je puis manger ?

KNOCK

Aujourd'hui, comme vous travaillez, prenez un peu de potage. Demain, nous en viendrons à des restrictions plus sérieuses. Pour l'instant, tenez-vous en à ce que je vous ai dit.

LE TAMBOUR s'essuie à nouveau.

Vous ne croyez pas qu'il vaudrait mieux que je me couche tout de suite ? Je ne me sens réellement pas à mon aise.

KNOCK, ouvrant la porte.

Gardez-vous-en bien ! Dans votre cas, il est mauvais d'aller se mettre au lit entre le lever et le coucher du soleil. Faites vos annonces comme si de rien n'était, et attendez tranquillement jusqu'à ce soir.

Le tambour sort. Knock le reconduit.

## **Les Hommes de bonne volonté , 27 vol. (1932-1946)**

### **Prélude à Verdun (1938)**

#### Incipit

##### « La victoire en chantant »

« *Jamais tant d'hommes à la fois n'avaient dit adieu à leurs familles et à leur maison pour commencer une guerre les uns contre les autres. Jamais non plus des soldats n'étaient partis pour les champs de bataille mieux persuadés que l'affaire les concernait personnellement.*

*Tous ne jubilaient pas. Tous ne fleurissaient pas les wagons, ou ne les couvraient pas d'inscriptions gaillardes. Beaucoup ne regardaient pas sans arrière-pensée les paysans qui, venus le long des voies, répondaient mal aux cris de bravade et saluaient un peu trop gravement ces trains remplis d'hommes jeunes. Mais ils avaient en général bonne conscience. Puisqu'il n'était plus question d'hésiter ni de choisir, l'on remerciait presque le sort de vous avoir forcé la main. Peut-être allait-on bientôt s'apercevoir qu'avec ses rudes façons il vous avait rendu service, comme le maître nageur au débutant qu'il pousse à l'eau.*

*L'affaire, on n'en doutait pas, était de taille à remuer le monde entier. Et déjà elle en soulevait un large morceau. Mais par un effet de la tradition, et comme par droit de priorité, avant de devenir mondiale, elle était d'abord franco-allemande.*

*Chacun des deux peuples s'était élancé à la rencontre de l'autre, en tâchant de bien maintenir dans sa tête une idée de la guerre aussi excitante que possible. Les Allemands s'efforçaient de croire qu'ils reprenaient une vieille épopée ; qu'ils avaient derrière eux des chevaliers et des empereurs du Moyen Âge tendant leur épée toute droite et leur montrant le chemin. Derrière les chevaliers du Saint-Empire, il y avait même les guerriers d'Hermann, et tant d'autres encore que les légions du Sud étaient venues massacrer dans les forêts, et dont il n'était pas trop tard pour venger la juste cause. Le but prochain, c'était d'augmenter l'honneur de la patrie germanique, et la crainte qu'on avait d'elle. C'était de décourager définitivement les entreprises des envieux, à qui sa récente prospérité portait ombrage, et qui, d'un bout à l'autre de l'Europe, se conjuraient pour l'encercler et l'abattre.*

*Les Français préféraient s'imaginer que, ce qu'ils avaient derrière eux, c'était l'humanité ; qu'une fois de plus, voyant qu'elle ne pouvait sauver son destin qu'au prix d'une contestation sanglante, elle avait décidé de les choisir, eux, pour champions. Il leur fallait, bien entendu, aussi sauver le sol natal, et même profiter de la circonstance pour reprendre deux provinces naguère perdues. Mais le plus important était de prouver au monde qu'on restait les soldats de la Révolution, le peuple qui depuis les Croisades n'avait jamais fait la guerre sans y mettre quelque intention de bienveillance universelle, et qui avait constamment voulu que ses voisins eussent leur part, au besoin malgré eux, des formes de vie excellentes dont lui-même avait eu l'initiative.*

*Mais chez les uns comme chez les autres, il y avait encore l'excitation de partir pour des vacances bruyantes, brutales, tumultueuses ; de vraies vacances de garçons. (C'était d'ailleurs la bonne époque de l'année.) On allait se reposer de la paix. La paix comporte des milliers de soucis ; des obligations que l'âge moderne n'a cessé de rendre plus enchevêtrées et menues ; même des ornements de la vie quotidienne et accessoires du bien-être qui gênent la liberté des mouvements ; tout cela si serré autour de vous et si fragile qu'à la longue l'attention à ne rien casser devient très fatigante. On allait s'offrir une période d'insouciance et de sans-gêne, une orgie de mouvements brusques, sans aucun égard pour les choses fragiles ; une cure de grossièreté primitive, de tout à fait mauvaises manières, d'impolitesse radicale . Cette débauche vous souriait d'avance d'autant plus qu'on était plus jeune, qu'on se portait mieux ; et qu'on savait qu'elle serait courte.*

*Certes, l'on avait la sagesse de s'attendre à de l'imprévu, en matière de durée comme dans le reste. Mais ceux mêmes qui estimaient prudent de compter sur une guerre de trois mois (avec les marchandages et comédies de la fin cela traînerait bien jusqu'à la Noël. Quelle saveur inconnue auraient ce Noël et ce Nouvel An ! Comme il serait amusant de retomber un peu harassés dans les gentilles complications de la paix!), ceux-là mêmes ne s'interdisaient pas de rêver à la merveille fulgurante d'une partie réglée en trois semaines. A peine le temps de s'y reconnaître. Comme ces orages de fin d'après-midi, qui vous assourdissent de coups de tonnerre ; et l'on n'est pas revenu des premières secousses que l'on revoit déjà le ciel bleu. Comme ces typhons dont parlent les voyageurs ? Comme les grandes colères, en général, les crises extrêmes d'ivresse ou de passion. Le raisonnement ne s'y opposait pas. Cette guerre moderne, sans précédent, allait mettre en œuvre une telle accumulation de moyens qu'elle serait bien capable d'emporter d'un seul coup des obstacles, des empêchements, des résistances, que les guerres d'autrefois devaient ronger peu à peu. Dans une opération quelconque, quand la force mise en jeu augmente d'intensité, n'est-il pas naturel que la vitesse grandisse ? »*

**Thérèse Desqueyroux (1927)**

Incipit

« Il n'y a pas eu de victime. »

« L'avocat ouvrit une porte. Thérèse Desqueyroux, dans ce couloir dérobé du palais de justice, sentit sur sa face la brume et, profondément, l'aspira. Elle avait peur d'être attendue, hésitait à sortir. Un homme, dont le col était relevé, se détacha d'un platane ; elle reconnut son père. L'avocat cria : « non-lieu » et, se retournant vers Thérèse :

« Vous pouvez sortir : il n'y a personne. »

Elle descendit les marches mouillées. Oui, la petite place semblait déserte. Son père ne l'embrassa pas, ne lui donna pas même un regard ; il interrogeait l'avocat Duros qui répondait à mi-voix, comme s'ils eussent été épiés. Elle entendait confusément leurs propos :

« Je recevrais demain l'avis officiel du non-lieu.

- Il ne peut plus y avoir de surprise ?

- Non : les carottes sont cuites, comme on dit.

- Après la déposition de mon gendre, c'était couru.

- Couru...couru... On ne sait jamais.

- Du moment que, de son propre aveu, il ne comptait jamais les gouttes...

- Vous savez, Larroque, dans ces sortes d'affaires, le témoignage de la victime... »

La voix de Thérèse s'éleva :

« Il n'y a pas eu de victime.

- J'ai voulu dire : victime de son imprudence, madame. »

Les deux hommes, un instant, observèrent la jeune femme immobile, serrée dans son manteau, et ce blême visage qui n'exprimait rien. Elle demanda où était la voiture ; son père l'avait fait attendre sur la route de Budos, en dehors de la ville, pour ne pas attirer l'attention.

Ils traversèrent la place : des feuilles de platane étaient collées aux bancs trempés de pluie. Heureusement, les jours avaient bien diminué. D'ailleurs, pour rejoindre la route de Budos, on peut suivre les rues les plus désertes de la sous-préfecture. Thérèse marchait entre les deux hommes qu'elle dominait du front et qui de nouveau discutaient comme si elle n'eût pas été présente ; mais, gênés par ce corps de femme qui les séparait, ils le poussaient du coude. Alors elle demeura un peu en arrière, déganta sa main gauche pour arracher de la mousse aux vieilles pierres qu'elle longait. Parfois un ouvrier à bicyclette la dépassait, ou une carriole ; la boue jaillie l'obligeait à se tapir contre le mur. Mais le crépuscule recouvrait Thérèse, empêchait que les hommes la reconnussent. L'odeur de fournil et de brouillard n'était plus seulement pour elle l'odeur du soir dans une petite ville : elle y retrouvait le parfum de la vie qui lui était rendue enfin ; elle fermait les yeux au souffle de la terre endormie, herbeuse et mouillée ; s'efforçait de ne pas entendre les propos du petit homme aux courtes jambes arquées qui, pas une fois, ne se retourna vers sa fille ; elle aurait pu choir au bord de ce chemin : ni lui, ni Duros ne s'en fussent aperçus. Ils n'avaient plus peur d'élever la voix.

« La déposition de M. Desqueyroux était excellente, oui. Mais il y avait cette ordonnance : en somme, il s'agissait d'un faux... Et c'était le docteur Pédemay qui avait porté plainte...

- Il a retiré sa plainte...

- Tout de même, l'explication qu'elle a donnée : cet inconnu qui lui remet une ordonnance... »

Thérèse, moins par lassitude que pour échapper à ces paroles dont on l'étourdissait depuis des semaines, ralentit en vain sa marche ; impossible de ne pas entendre le fausset de son père :

« Je le lui ai assez dit : « Mais, malheureuse, trouve autre chose...trouve autre chose... »

Il le lui avait assez dit, en effet, et pouvait se rendre justice. Pourquoi s'agite-t-il encore ? Ce qu'il appelle l'honneur du nom est sauf ; d'ici les élections sénatoriales, nul ne se souviendra plus de cette histoire. ...Ainsi songe Thérèse qui voudrait bien de pas rejoindre les deux hommes. »

## ***Le Nœud de vipères (1933)***

### **Incipit**

**« ... moi qui n'étais pas un monstre. »**

*« Tu seras étonnée de découvrir cette lettre dans mon coffre, sur un paquet de titres. Il eût mieux valu peut-être la confier au notaire qui te l'aurait remise après ma mort, ou bien la ranger dans le tiroir de mon bureau, - le premier que les enfants forceront avant que j'aie commencé d'être froid. Mais c'est que, pendant des années, j'ai refait en esprit cette lettre et que je l'imaginai toujours durant mes insomnies, se détachant sur la tablette du coffre, - d'un coffre vide, et qui n'eût rien contenu d'autre que cette vengeance, durant presque un demi-siècle, cuisinée. Rassure-toi ; tu es d'ailleurs déjà rassurée : « Les titres y sont. » Il me semble entendre ce cri, dès le vestibule, au retour de la banque. Oui, tu crieras aux enfants, à travers ton crêpe ; « Les titres y sont. »*

*Il s'en est fallu de peu qu'ils n'y fussent pas et j'avais bien pris mes mesures. Si je l'avais voulu, vous seriez aujourd'hui dépouillés de tout, sauf de la maison et des terres. Vous avez eu de la chance que je survive à ma haine. J'ai cru longtemps que ma haine était ce qu'il y avait en moi de plus vivant. Et voici qu'aujourd'hui du moins, je ne la sens plus. Le vieillard que je suis devenu a peine à se représenter le furieux malade que j'étais naguère et qui passait des nuits, non plus à combiner sa vengeance (cette bombe à retardement était déjà montée avec une minutie dont j'étais fier), mais à chercher le moyen de pouvoir en jouir. J'aurais voulu vivre assez pour voir vos têtes au retour de la banque. Il s'agissait de ne pas te donner trop tôt ma procuration pour ouvrir le coffre, de te la donner juste assez tard pour que j'aie cette dernière joie d'entendre vos interrogations désespérées : « Où sont les titres ? » Il me semblait alors que la plus atroce agonie ne me gênerait pas ce plaisir. Oui, j'ai été un homme capable de tels calculs. Comment y fus-je amené, moi qui n'étais pas un monstre ? »*



## ***Le Romancier et ses personnages (1933)***

*« L'essentiel dans la vie n'est jamais exprimé. »*

*« On ne pense pas assez que le roman qui serre la réalité du plus près possible est déjà tout de même menteur par cela seulement que les héros s'expliquent et se racontent. Car dans les vies les plus tourmentées, les paroles comptent peu. Le drame d'un être vivant se poursuit presque toujours et se dénoue dans le silence. L'essentiel, dans la vie, n'est jamais exprimé. Dans la vie, Tristan et Yseult parlent du temps qu'il fait, de la dame qu'ils ont rencontrée le matin, et Yseult s'inquiète de savoir si Tristan trouve son café assez fort. Un roman tout pareil à la vie ne serait finalement composé que de points de suspension. Car, de toutes les passions, l'amour, qui est le fond de presque tous nos livres, nous paraît être celle qui s'exprime le moins. Le monde des héros de roman vit, si j'ose dire, dans une autre étoile, l'étoile où les êtres humains s'expliquent, se confient, s'analysent la plume à la main, recherchent les scènes au lieu de les éviter, cernent leurs sentiments confus et indistincts d'un trait appuyé, les isolent de l'immense contexte vivant et les observent au microscope.*

*Et cependant, grâce à tout ce trucage, de grandes vérités partielles ont été atteintes. Ces personnages fictifs et irréels nous aident à nous mieux connaître et à prendre conscience de nous-mêmes. Ce ne sont pas les héros de roman qui doivent servilement être comme dans la vie, ce sont, au contraire, les êtres vivants qui doivent peu à peu se conformer aux leçons que dégagent les analyses des grands romanciers. Les grands romanciers nous fournissent ce que Paul Bourget, dans la préface d'un de ses premiers livres, appelait des planches d'anatomie morale. Aussi vivante que nous apparaisse une créature romanesque, il y a toujours en elle un sentiment, une passion que l'art du romancier hypertrophie pour que nous soyons mieux à même de l'étudier ; aussi vivants que ces héros nous apparaissent, ils ont toujours une signification, leur destinée comporte une leçon, une morale s'en dégage qui ne se trouve jamais dans une destinée réelle toujours contradictoire et confuse.*

*Les héros des grands romanciers, même quand l'auteur ne prétend rien prouver ni démontrer, détiennent une vérité qui peut n'être pas la même pour chacun de nous, mais qu'il appartient à chacun de nous de découvrir et de s'appliquer. Et c'est sans doute notre raison d'être, c'est ce qui légitime notre absurde et étrange métier que cette création d'un monde idéal grâce auquel les hommes vivants voient plus clair dans leur propre cœur et peuvent se témoigner les uns aux autres plus de compréhension et de pitié. »*

**Le Grand Meaulnes (1913)**

Chapitre VI

« Un coup brusque au carreau... »

« Le quatrième jour fut un des plus froids de cet hiver-là. De grand matin, les premiers arrivés dans la cour se réchauffaient en glissant autour du puits. Ils attendaient que le poêle fût allumé dans l'école pour s'y précipiter.

Derrière le portail, nous étions plusieurs à guetter la venue des gars de la campagne. Ils arrivaient tout éblouis encore d'avoir traversé des paysages de givre, d'avoir vu les étangs glacés, les taillis où les lièvres détalent... Il y avait dans leurs blouses un goût de foin et d'écurie qui alourdissait l'air de la classe, quand ils se pressaient autour du poêle rouge. Et, ce matin-là, l'un d'eux avait apporté dans un panier un écureuil gelé qu'il avait découvert en route. Il essayait, je me souviens, d'accrocher par ses griffes, au poteau du préau, la longue bête raidie...

Puis la pesante classe d'hiver commença...

Un coup brusque au carreau nous fit lever la tête. Dressé contre la porte, nous aperçûmes le grand Meaulnes secouant, avant d'entre, le givre de sa blouse, la tête haute et comme ébloui !

Les deux élèves du banc le plus rapproché de la porte se précipitèrent pour l'ouvrir : il y eut à l'entrée comme un vague conciliabule, que nous n'entendîmes pas, et le fugitif se décida enfin à pénétrer dans l'école.

Cette bouffée d'air frais venue de la cour déserte, les brindilles de paille qu'on voyait accrochées aux habits du grand Meaulnes, et surtout son air de voyageur fatigué, affamé, mais émerveillé, tout cela fit passer en nous un étrange sentiment de plaisir et de curiosité.

M. Seurel était descendu du petit bureau à deux marches où il était en train de nous faire la dictée, et Meaulnes marchait vers lui d'un air agressif. Je me rappelle combien je le trouvai beau, à cet instant, le grand compagnon, malgré son air épuisé et ses yeux rougis par les nuits passées au dehors, sans doute.

Il s'avança jusqu'à la chaire et dit, du ton très assuré de quelqu'un qui rapporte un renseignement :

« Je suis rentré, monsieur.

– Je le vois bien, répondit M. Seurel, en le considérant avec curiosité... Allez vous asseoir à votre place. »

Le gars se retourna vers nous, le dos un peu courbé, souriant d'un air moqueur, comme font les grands élèves indisciplinés lorsqu'ils sont punis, et, saisissant d'une main le bout de la table, il se laissa glisser sur son banc.

« Vous allez prendre un livre que je vais vous indiquer, dit le maître – toutes les têtes étaient alors tournées vers Meaulnes – pendant que vos camarades finiront la dictée. »

Et la classe reprit comme auparavant. De temps à autre le grand Meaulnes se tournait de mon côté, puis il regardait par les fenêtres, d'où l'on apercevait le jardin blanc, cotonneux, immobiles, et les champs déserts, ou parfois descendait un corbeau. Dans la classe, la chaleur était lourde, auprès du poêle rougi. Mon camarade, la tête dans les mains, s'accouda pour lire : à deux reprises je vis ses paupières se fermer et je crus qu'il allait s'endormir.

« Je voudrais aller me coucher, monsieur, dit-il enfin, en levant le bras à demi. Voici trois nuits que je ne dors pas.

– Allez ! » dit M. Seurel, désireux surtout d'éviter un incident.

Toutes les têtes levées, toutes les plumes en l'air, à regret nous le regardâmes partir, avec sa blouse fripée dans le dos et ses souliers terreux. »

**Les Pâques à New York (1912)**

*« Seigneur, c'est aujourd'hui le jour de votre Nom,  
J'ai lu dans un vieux livre la geste de votre Passion,*

*Et votre angoisse et vos efforts et vos bonnes paroles  
Qui pleurent dans le livre, doucement monotones.*

*Un moine d'un vieux temps me parle de votre mort.  
Il traçait votre histoire avec des lettres d'or*

*Dans un missel, posé sur ses genoux.  
Il travaillait pieusement en s'inspirant de Vous.*

*A l'abri de l'autel, assis dans sa robe blanche,  
Il travaillait lentement du lundi au dimanche.*

*Les heures s'arrêtaient au seuil de son retrait.  
Lui, s'oubliait, penché sur votre portrait.*

*A vêpres, quand les cloches psalmodiaient dans la tour,  
Le bon frère ne savait si c'était son amour.*

*Ou si c'était le Vôtre, Seigneur, ou votre Père  
Qui battait à grands coups les portes du monastère.*

\*\*\*

*Je suis comme ce bon moine, ce soir, je suis inquiet.  
Dans la chambre à côté, un être triste et muet*

*Attends derrière la porte, attends que je t'appelle !  
C'est Vous, c'est Dieu, c'est moi, - c'est l'Eternel.*

[...]

*Je descends à grands pas vers le bas de la ville,  
Le dos voûté, le cœur ridé, l'esprit fébrile.*

*Votre flanc grand-ouvert est comme un grand soleil  
Et vos mains tout autour palpitent d'étincelles.*

*Les vitres des maisons sont toutes pleines de sang  
Et les femmes, derrière, sont comme des fleurs de sang,*

*D'étranges mauvaises fleurs flétries, des orchidées,  
Calices renversés ouverts sous vos trois plaies.*

*Votre sang recueilli, elles ne l'ont jamais bu.  
Elles ont du rouge aux lèvres et des dentelles au cul.*

[...]

*Seigneur, la foule des pauvres pour qui vous faites le Sacrifice  
Est ici, parquée, tassée, comme du bétail, dans les hospices.*

*D'immenses bateaux noirs viennent des horizons  
Et les débarquent, pêle-mêle, sur les pontons.*

*Il y a des Italiens, des Grecs, des Espagnols,  
Des Russes, des Bulgares, des Persans, des Mongols,  
Ce sont des bêtes de cirque qui sautent les méridiens.*

*On leur jette un morceau de viande noire, comme à des chiens.*

*C'est leur bonheur à eux que cette sale pitance.  
Seigneur, ayez pitié des peuples en souffrance.*

*[...]*

*Seigneur, les humbles femmes qui vous accompagnèrent à Golgotha,  
Se cachent. Au fond des bouges, sur d'immondes sofas,*

*Elles sont polluées par la misère des hommes.  
Des chiens leur ont rongé les os, et dans le rhum*

*Elles cachent leur vice endurci qui s 'écaille,  
Seigneur, quand une de ces femmes me parle, je défaille.*

*Je voudrais être Vous pour aimer les prostituées.  
Seigneur, ayez pitié des prostituées.*

### ***Prose du transsibérien et de la petite Jehanne de France (1913)***

Vents (1946)

1

« C'étaient de très grands vents sur toutes faces de ce monde,  
De très grands vents en liesse par le monde, qui n'avaient d'aire ni de gîte,  
Qui n'avaient garde ni mesure, et nous laissaient, homme de paille,  
En l'an de paille sur leur erre... Ah ! oui, de très grands vents sur toutes faces de vivants !

Flairant la pourpre, le cilice, flairant l'ivoire et le tesson, flairant le monde entier des choses,  
Et qui couraient à leur office sur nos plus grands versets d'athlètes, de poètes,  
C'étaient de très grands vents en quête sur toutes pistes de ce monde,  
Sur toutes choses périssables, sur toutes choses saisissables,  
parmi le monde entier des choses...

Et d'éventer l'usure et la sécheresse au cœur des hommes investis,  
Voici qu'ils produisaient ce goût de paille et d'aromates, sur toutes places de nos villes,  
Comme au soulèvement des grandes dalles publiques.  
Et le cœur nous levait  
Aux bouches mortes des Offices. Et le dieu reflua des grands ouvrages de l'esprit.

Car tout un siècle s'ébruitait dans la sécheresse de sa paille, parmi d'étranges désinences :  
à bout de cosses, de siliques, à bout de choses frémissantes,  
Comme un grand arbre sous ses hardes et ses haillons de l'autre hiver, portant livrée de  
l'année morte ;  
Comme un grand arbre tressaillant dans ses crécelles de bois mort et ses corolles  
de terre cuite -  
Très grand arbre mendiant qui a fripé son patrimoine, face brûlée d'amour et de violence  
où le désir encore va chanter.

« Ô toi, désir, qui vas chanter... » Et ne voilà-t-il pas déjà toute ma page elle-même  
bruisante,  
Comme ce grand arbre de magie sous sa pouillierie d'hiver : vain de son lot d'icônes, de  
fétiches,  
Berçant dépouilles et spectres de locustes ; léguant, liant au vent du ciel filiales d'ailes et  
d'essaïms, lais et relais du plus haut verbe -  
Ha ! Très grand arbre du langage, peuplé d'oracles, de maximes et murmurant murmure  
d'aveugle-né dans les quinconces du savoir...

[...]

7

« Je t'ai pesé, poète, et t'ai trouvé de peu de poids.  
« Je t'ai loué, grandeur, et tu n'as point d'assise qui ne faille.  
« L'odeur de forges mortes au matin empuait les antres du génie.  
« Les dieux lisibles désertaient la cendre de nos jours.  
Et l'amour sanglotait sur nos couches nocturnes.  
« Ta main prompte, César, ne force au nid qu'une aile dérisoire.

« Couronne-toi, jeunesse, d'une feuille plus aiguë !  
« Le vent frappe à ta porte comme un maître de camp,  
« A ta porte timbrée du gantelet de fer.  
« Et toi, douceur, qui vas mourir, couvre-toi la face de ta toge  
« Et du parfum terrestre de nos mains... »

Le Vent s'accroisse sur nos grèves et sur la terre calcinée des songes !  
Les hommes en foule sont passés sur la route des hommes.  
Allant où vont les hommes, à leurs tombes. Et c'est au bruit

*Des hautes narrations du large, sur ce sillage encore de splendeur vers  
l'Ouest, parmi la feuille noire et les glaives du soir..  
Et moi j'ai dit : N'ouvre pas ton lit à la tristesse.  
Les dieux s'assemblent sur les sources,  
Et c'est murmure encore de prodiges parmi les hautes narrations du large.*

*Comme on buvait aux fleuves incessants, hommes et bêtes confondus  
à l'avant-garde des convois,  
Comme on tenait au feu des forges en plein air le long cri du métal  
sur son lit de luxure,  
Je mènerai au lit du vent l'hydre vivace de ma force,  
je fréquenterai le lit du vent comme un vivier de force et de croissance.  
Les dieux qui marchent dans le vent susciteront encore sur nos pas les  
accidents extraordinaires.*

*Et le poète encore est avec nous. Et c'est montée de choses incessantes dans  
les conseils du ciel en Ouest.  
Un ordre de solennités nouvelles se compose au plus haut faite de l'instant.  
Et par là-bas mûrissent en l'Ouest les purs ferments d'une ombre prénatale  
Fraîcheur et gage de fraîcheur,  
Et tout cela qu'un homme entend aux approches du soir, et dans les grandes  
cérémonies majeures où coule le sang d'un cheval noir...*

*S'en aller ! s'en aller ! Parole de vivant.*

## *Les grands cimetières sous la lune (1938)*

### *Préface*

« *Je ne suis pas écrivain.* »

« *Je ne suis pas écrivain. La seule vue d'une feuille de papier blanc me harasse l'âme. L'espèce de recueillement physique qu'impose un tel travail m'est si odieux que je l'évite autant que je puis. J'écris dans les cafés au risque de passer pour un ivrogne et peut-être le serais-je en effet si les puissantes Républiques ne me frappaient de droits, impitoyablement, les alcools consolateurs. A leur défaut, j'avale à longueur d'année ces café-crème douceâtre, avec une mouche dedans. J'écris sur les tables de cafés parce que je ne saurais me passer longtemps du visage et de la voix humaine dont je crois avoir essayé de parler noblement. Libre aux malins, dans leur langage, de prétendre que « j'observe ». Je n'observe rien du tout. L'observation ne mène pas à grand-chose. M. Bourget a observé les gens du monde toute sa vie, et il n'en est pas moins resté fidèle à la première image que s'en était formée le petit répétiteur affamé de chic anglais. Ses ducs sentencieux ressemblent à des notaires, et, quand il les veut naturels, il les fait bêtes comme des lévriers.*

*J'écris dans les salles de cafés ainsi que j'écrivais jadis dans les wagons de chemins de fer, pour ne pas être dupe de créatures imaginaires, pour retrouver d'un regard jeté sur l'inconnu qui passe, la juste mesure de la joie ou de la douleur. Non, je ne suis pas écrivain. Si je l'étais, je n'eusse pas attendu la quarantaine pour publier mon premier livre, car enfin vous penserez peut-être avec moi qu'à vingt ans j'aurais pu comme un autre, écrire les romans de M. Pierre Frondaie. Je ne repousse d'ailleurs pas ce nom d'écrivain par une sorte de snobisme à rebours. J'honore un métier auquel ma femme et mes gosses doivent, après Dieu, de ne pas mourir de faim. J'endure même humblement le ridicule de n'avoir encore que barbouillé d'encre cette face de l'injustice dont l'incessant outrage est le sel de ma vie. Toute vocation est un appel – vocatus – et tout appel veut être transmis. Ceux que j'appelle ne sont évidemment pas nombreux. Ils ne changeront rien aux affaires de ce monde. Mais c'est pour eux, c'est pour eux que je suis né. »*

\*\*\*

### *Première partie*

\*\*\*

« *La colère des imbéciles remplit le monde.* »

\*\*\*

### *La Terreur*

« *J'ai vu là-bas, à Majorque, passer sur la Rambla des camions chargés d'hommes. Ils roulaient avec un bruit de tonnerre, au ras des terrasses multicolores, lavées de frais, toutes ruisselantes, avec leur gai murmure de fête foraine. Les camions étaient gris de la poussière des routes, gris aussi les hommes assis quatre par quatre, les casquettes grises posées de travers et leurs mains allongées sur les pantalons de coutil, bien sagement. On les raflait chaque soir dans les hameaux perdus, à l'heure où ils reviennent des champs ; ils partaient pour le dernier voyage, la chemise collée aux épaules par la sueur, les bras encore pleins du travail de la journée, laissant la soupe servie sur la table et une femme qui arrive trop tard au seuil du jardin, tout essoufflée, avec le petit baluchon serré dans la serviette neuve : A Dios ! Recuerdos !*

[...] *Toutes les Terreurs se ressemblent, toutes se valent, vous ne me ferez pas distinguer entre elles, j'ai vu trop de choses maintenant, je connais trop bien les hommes, je suis trop vieux. [...] Le nouveau venu n'était, naturellement, ni général, ni comte, ni Rossi, mais un fonctionnaire italien, appartenant aux Chemises Noires. Nous le vîmes, un beau matin, débarquer d'un trimoteur écarlate. Sa première visite fut pour le gouverneur militaire, nommé par le général Goded. Le gouverneur et ses officiers l'accueillirent poliment. Ponctuant son discours de coups de poing sur la table, il déclara qu'il apportait l'esprit du Faisceau. Quelques jours plus tard, le général entra avec son état-major dans la prison de San Carlos, et le comte Rossi prenait le commandement effectif de la Phalange. Vêtu d'une combinaison*

noire, ornée sur la poitrine d'une énorme croix blanche, il parcourut les villages, pilotant lui-même sa voiture de course, que s'efforçaient de rejoindre, dans un nuage de poussière, d'autres voitures remplies d'hommes, armés jusqu'aux dents. Chaque matin les journaux rendaient compte de ces randonnées oratoires, où flanqué de l'alcade et du curé, dans un étrange sabir mêlé de majorquin, d'italien et d'espagnol, il annonçait la Croisade. Certes le gouvernement italien disposait à Palma de collaborateurs moins voyants que cette brute géante qui affirmait un jour, à la table d'une grande dame palmesane, en essuyant ses doigts à la nappe, qu'il lui fallait au moins « une femme par jour ». Mais la mission particulière qui lui avait été confiée s'accordait parfaitement à son génie. C'était l'organisation de la Terreur.

Dès lors, chaque nuit, des équipes recrutées par lui opérèrent dans les hameaux et jusque dans les faubourgs de Palma. Où que ces messieurs exerçassent leur zèle, la scène ne changeait guère. C'était le même coup discret frappé à la porte de l'appartement confortable, où à celle de la chaumière, le même piétinement dans le jardin plein d'ombre ou sur le palier, le même chuchotement funèbre, qu'un misérable écoute de l'autre côté de la muraille, l'oreille collée à la serrure, le cœur crispé d'angoisse. - « Suivez-nous ! » - ... Les mêmes paroles à la femme affolée, les mains qui rassemblent en tremblant les hardes familières, jetées quelques heures plus tôt, et le bruit du moteur qui continue à ronfler, là-bas, dans la rue. « Ne réveillez pas les gosses, à quoi bon ? Vous me menez en prison, n'est-ce pas, señor ? - Perfectamente », répond le tueur, qui n'a parfois pas vingt ans. Puis c'est l'escalade du camion, où l'on retrouve deux ou trois camarades, aussi sombres, aussi résignés, le regard vague... Hombre ! La camionnette grince, s'ébranle. Encore un moment d'espoir, aussi longtemps qu'elle n'a pas quitté la grand-route. Mais voilà déjà qu'elle ralentit, s'engage en cahotant au creux d'un chemin de terre. « Descendez. » Ils descendent, s'alignent, baisent une médaille, ou seulement l'ongle du pouce. Pan ! Pan ! Pan ! - Les cadavres sont rangés au bord du talus, où le fossoyeur les trouvera le lendemain, la tête éclatée, la nuque reposant sur un hideux coussin de sang noir coagulé. Je dis le fossoyeur, parce qu'on a pris soin de faire ce qu'il fallait non loin d'un cimetière. L'alcade écrira sur son registre : « Un tel, un tel, un tel, morts de congestion cérébrale. » »



### **Le Secret professionnel (1923)**

« *Le vrai écrivain est celui qui écrit mince, musclé.* »

« *Le style ne saurait être un point de départ. Il résulte. Qu'est-ce que le style ? Pour bien des gens, une façon compliquée de dire des choses très simples. D'après nous : une façon très simple de dire des choses compliquées. Un Stendhal, un Balzac même (celui du Père Goriot, de La Cousine Bette) essayent avant tout de faire mouche. Ils y arrivent neuf fois sur dix, n'importe comment. C'est ce n'importe comment, vite à eux, qu'ils adoptent selon les résultats obtenus, cette manière d'épauler, de viser, de tirer vite et juste, que je nomme le style.*

*Un Flaubert ne pense qu'à épauler. Peu importe la cible. Il soigne son arme. La dame du tir, qui tourne le dos aux cartons, le contemple. Quel bel homme ! Quel chasseur ! Quel style ! Peu lui importe que le tireur fasse mouche, pourvu qu'il épauler longuement, gracieusement, et, surtout, qu'il n'aille pas vite en besogne.*

*Le carton ? Le carton est à dix mètres : l'infini pour les myopes et les personnes qui ne veulent pas voir plus loin que le bout de leur nez. Donc, l'élite.*

*Combien les prétendus tableaux réalistes de Flaubert sont loin de la réalité. Madame Bovary, par exemple, où le souci d'épauler s'étale à chaque page, fourmille d'irréalismes. Une suite de tableaux pour le Salon. Le peintre dit à ses confrères en clignant de l'œil : « Vous verrez, je vous réserve une surprise. » La toile à sujet représente une noce à la campagne, une promenade à cheval, une opération de pied-bot au village, le fiacre des adultères, le mendiant aveugle, prêtre et libre-penseur trinquant au chevet d'une morte en robe de mariage.*

*On se fatiguerait à citer toutes les balles perdues par souci d'une position élégante de l'arme. Le type en serait la scène creuse chez les Bovary pendant les cris d'Hippolyte, ayant servi de prétexte à un atroce tableau de genre, ou Bovary rencontrant sa femme rue Renelle des Maroquiniers.*

*[...] Il est difficile de s'entendre sur le sens de la réalité. Presque toujours ceux qui ne le possèdent pas attaquent en son nom ceux qui le possèdent.*

*La photographie est irréaliste, change les valeurs et les perspectives. Son œil de vache enregistre stupidement ce que notre œil corrige et distribue ensuite selon les besoins de la cause. Parmi nos peintres, Degas est une victime de la photographie comme les futuristes ont été victimes du cinématographe. Je connais de Degas des photographies qu'il agrandissait lui-même et sur quoi il travaillait directement au pastel, émerveillé par la mise en page, le raccourci, la déformation des premiers plans.*

*De même, étant donné le soin minutieux de Flaubert, s'il fouille un motif, nous sommes étonnés de voir la nonchalance avec laquelle il déroule son histoire, saute les époques, et voltige lourdement de détail en détail.*

*Les tireurs à but n'encourent pas le même reproche. Ne figolant pas, ils peuvent voltiger. Tout à coup, ils s'abattent sur les fleurs, et ils en sortent le miel d'un coup de trompe.*

*Le style point de départ est une grande faiblesse.*

*[...] Un tic ne saurait être style, même un tic noble. Soigner sa pensée, la manier, la mettre en relief, c'est soigner son style. Autrement envisagé, le style ne peut qu'obscurcir ou qu'alourdir.*

*Le vrai écrivain est celui qui écrit mince, musclé. Le reste est graisse ou maigreur.* »

### **Les Mariés de la Tour Eiffel (1928)**

« *Puisque ces mystères nous dépassent, feignons d'en être l'organisateur.* »

## **Les Enfants terribles (1929)**

### Incipit

#### La bataille de boules de neige

« [...] Ce soir-là, c'était la neige. Elle tombait depuis la veille et naturellement plantait un autre décor. La cité reculait dans les âges ; il semblait que la neige, disparue de la terre confortable, ne descendait plus nulle part ailleurs et ne s'amoncelait que là.

Les élèves qui se rendaient en classe avaient déjà gâché, mâché, tassé, arraché de glissades le sol dur et boueux. La neige sale formait une ornière le long du ruisseau. Enfin cette neige devenait la neige sur les marches, les marquises et les façades des petits hôtels. Bourrelets, corniches, paquets lourds de choses légères, au lieu d'épaissir les lignes, faisaient flotter autour une sorte d'émotion, de pressentiment, et grâce à cette neige qui luisait d'elle-même, avec la douceur des montres au radium, l'âme du luxe traversait les pierres, se faisait visible, devenait ce velours qui rapetissait la cité, la meublait, l'enchantait, la transformait en salon fantôme.

En bas le spectacle était moins doux. Les becs de gaz éclairaient mal une sorte de champ de bataille vide. Le sol écorché vif montrait des pavés inégaux sous les déchirures du verglas ; devant les bouches d'égout des talus de neige sale favorisaient l'embuscade, une bise scélérate baissait le gaz par intervalles et les coins d'ombre soignaient déjà leurs morts.

De ce point de vue l'optique changeait. Les hôtels cessaient d'être les loges d'un théâtre étrange et devenaient bel et bien des demeures éteintes exprès, barricadées sur le passage de l'ennemi.

Car la neige enlevait à la cité son allure de place libre ouvertes aux jongleurs, bateleurs, bourreaux et marchands. Elle lui assignait un sens spécial, un emploi défini de champ de bataille.

Dès quatre heures dix l'affaire était engagée de telle sorte qu'il devenait hasardeux de dépasser le porche. Sous ce porche se massaient les réserves, grossies de nouveaux combattants qui arrivaient seuls ou deux par deux.

- As-tu vu Dargelos ?

- Oui...non, je ne sais pas.

La réponse était faite par un élève qui, aidé d'un autre, soutenait un des premiers blessés et le ramenait de la cité sous le porche. Le blessé, un mouchoir autour du genou, sautait à cloche-pied en s'accrochant aux épaules.

Le questionneur avait une figure pâle, des yeux tristes. Ce devaient être des yeux d'infirme ; il claudiquait et la pèlerine qui lui tombait à mi-jambe paraissait cacher une bosse, une protubérance, quelque extraordinaire déformation. Soudain, il rejeta en arrière les pans de sa pèlerine, s'approcha d'un angle où s'entassaient les sacs des élèves, et l'on vit que sa démarche, cette hanche malade étaient simulées par une façon de porter sa lourde serviette de cuir. Il abandonna la serviette et cessa d'être infirme, mais ses yeux restèrent pareils.

Il se dirigea vers la bataille.

A droite, sur le trottoir qui touchait la voûte, on interrogeait un prisonnier. Le bec de gaz éclairait la scène par saccades. Le prisonnier (un petit) était maintenu par quatre élèves, son buste appuyé contre le mur. Un grand, accroupi entre ses jambes, lui tirait les oreilles et l'obligeait à regarder d'atroces grimaces. Le silence de ce visage monstrueux qui changeait de forme terrifiait la victime. Elle pleurait et cherchait à fermer les yeux, à baisser la tête. A chaque tentative, le faiseur de grimaces empoignait de la neige grise et lui frictionnait les oreilles.

L'élève pâle contourna le groupe et se fraya une route à travers les projectiles.

Il cherchait Dargelos. Il l'aimait.

Cet amour le ravageait d'autant plus qu'il précédait la connaissance de l'amour. C'était un mal vague, intense, contre lequel il n'existe aucun remède, un désir chaste sans sexe et sans but.

Dargelos était le coq du collègue. Il goûtait ceux qui le bravaient ou le secondaient. Or, chaque fois que l'élève pâle se trouvait en face des cheveux tordus, des genoux blessés, de la veste aux poches intrigantes, il perdait la tête.

La bataille lui donnait du courage. Il courrait. Il rejoindrait Dargelos, il se battrait, le défendrait, lui prouverait de quoi il était capable.

La neige volait, s'écrasait sur les pèlerines, étoilait les murs. De place en place, entre deux nuits, on voyait le détail d'une figure rouge à la bouche ouverte, une main qui désigne un but.

Une main désigne l'élève pâle qui titube et qui va encore appeler. Il vient de reconnaître, debout sur un perron, un des acolytes de son idole. C'est cet acolyte qui le condamne. Il ouvre la bouche « Darg... » ; aussitôt la boule de neige lui frappe la bouche, y pénètre, paralyse les dents. Il a juste le temps d'apercevoir un rire et, à côté du rire, au milieu de son état-major, Dargelos qui se dresse, les joues en feu, la chevelure en désordre, avec un geste immense.

Un coup le frappe en pleine poitrine. Un coup sombre. Un coup de poing de marbre. Un coup de poing de statue. Sa tête se vide. Il devine Dargelos sur une espèce d'estrade, le bras retombé, stupide, dans un éclairage surnaturel.

Il gisait par terre. Un flot de sang échappé de la bouche barbouillait son menton et son cou, imbibait la neige. Des sifflets retentirent. En une minute la cité se vida. Seuls quelques curieux se pressaient autour du corps et, sans porter aucune aide, regardaient avidement la bouche rouge. Certains s'éloignaient, craintifs, en faisant claquer leurs doigts ; ils avançaient une lippe, levaient les sourcils et hochaient la tête ; d'autres rejoignaient leurs sacs d'une glissade. Le groupe de Dargelos restait sur les marches du perron, immobile. Enfin le censeur et le concierge du collège apparurent, prévenus par l'élève que la victime avait appelé Gérard en entrant dans la bataille. Il les précédait. Les deux hommes soulevèrent le malade ; le censeur se tourna du côté de l'ombre :

- C'est vous, Dargelos ?
- Oui, monsieur.
- Suivez-moi.

Et la troupe se mit en marche.

Les privilèges de la beauté sont immenses. Elle agit même sur ceux qui ne la constatent pas. Les maîtres aimaient Dargelos. Le censeur était extrêmement ennuyé de cette histoire incompréhensible. On transporta l'élève dans la loge du concierge où la concierge qui était une brave femme le lava et tenta de le faire revenir à lui.

Dargelos était debout dans la porte. Derrière la porte se pressaient des têtes curieuses. Gérard pleurait et tenait la main de son ami.

- Racontez, Dargelos, dit le censeur.

- Il n'y a rien à raconter, m'sieur. On lançait des boules de neige. Je lui en ai jeté une. Elle devait être très dure. Il l'a reçue en pleine poitrine, il a fait « oh ! » et il est tombé comme ça. J'ai d'abord cru qu'il saignait du nez à cause d'une autre boule de neige.

- Une boule de neige ne défonce pas la poitrine.

- Monsieur, monsieur, dit alors l'élève qui répondait au nom de Gérard, il avait entouré une pierre avec de la neige.

- Est-ce exact ? questionna le censeur.

Dargelos haussa les épaules.

- Vous ne répondez pas ?

- C'est inutile. Tenez, il ouvre les yeux, demandez-lui...

Le malade se ranimait. Il appuyait la tête contre la manche de son camarade.

- Comment vous sentez-vous ?

- Pardonnez-moi...

- Ne vous excusez pas, vous êtes malade, vous vous êtes évanoui.

- Je me rappelle.

- Pouvez-vous me dire à la suite de quoi vous vous êtes évanoui ?

- J'avais reçu une boule de neige dans la poitrine.

- On ne se trouve pas mal en recevant une boule de neige !

- Je n'ai rien reçu d'autre.

- Votre camarade prétend que cette boule de neige cachait une pierre.

Le malade vit que Dargelos haussait les épaules.

- Gérard est fou, dit-il. Tu es fou. Cette boule de neige était une boule de neige. Je courais, j'ai dû avoir une congestion.

Le censeur respira.

Dargelos allait sortir. Il se ravisa et on pensa qu'il marchait vers le malade. Arrivé en face du comptoir où les concierges vendent des porte-plume, de l'encre, des sucreries, il hésita, tira des sous de sa poche, les posa sur le rebord et prit en échange un de ces rouleaux de réglisse qui ressemblent à des lacets de bottine et que sucent les collégiens. Ensuite il traversa la loge, porta la main à sa tempe dans une sorte de salut militaire et disparut. »

## **La Difficulté d'être (1946)**

### *De l'amitié*

« Le prince de Polignac déclarait : » Au fond, je n'aime pas les autres. » Mais lorsque sa femme lui demande : « Pourquoi êtes-vous sombre ? », qu'il lui répond : « J'aime et je suis aimé » et qu'il ajoute : « Hélas ! Il ne s'agit pas de la même personne », il avoue sa solitude. J'aime les autres et n'existe que par eux. Sans eux mes balles sont balles perdues. Sans eux ma flamme baisse. Sans eux je suis fantôme. Que je m'éloigne de mes amis, j'en cherche l'ombre.

Il arrive que la sottise, l'inculture m'en tiennent lieu. La moindre gentillesse me trompe. Mais alors, comment me faire entendre ? On ne comprend pas ce que je dis. Il faudra donc que je trouve un moyen d'être entendu. Vais-je trop vite ? Est-ce le fait d'une syncope ? Les lettres de mes mots ne sont-elles pas assez grosses ? Je cherche. Je trouve. Je parle. On m'écoute. Et ce n'est pas besoin d'exercice. C'est le goût du contact humain.

J'ai dit quelque part que je savais mieux faire l'amitié que l'amour. L'amour est à la base de spasmes brefs. Si ces spasmes nous déçoivent, l'amour meurt. Il est bien rare qu'il résiste à l'expérience et devienne amitié. L'amitié entre homme et femme est délicate, c'est encore une manière d'amour. La jalousie s'y déguise. L'amitié est un spasme tranquille. Sans avarice. Le bonheur d'un ami nous enchante. Il nous ajoute. Il n'ôte rien. Si l'amitié s'en offense, elle n'est pas. Elle est un amour qui se cache. Je crois bien que cette rage d'amitié que j'eus toujours me vient des fils dont on me frustre. Faute de les avoir, je m'en invente. Je voudrais les éduquer. Mais je m'aperçois que ce sont eux qui m'éduquent. [...]

Max Jacob me disait : « Tu n'as aucun sens de la camaraderie. » Il disait juste. Mieux me va le mot de Wilde à Pierre Louÿs. Faute de le comprendre, il en a fait un scandale : « Je n'ai pas d'amis. Je n'ai que des amants. » Ellipse dangereuse si elle tombe dans l'oreille d'un policier ou d'un littéraire. Il voulait dire qu'il n'allait qu'à l'extrême. [...]

Où trouverais-je le plaisir de camarader ?

A quelle heure traînerais-je de café en café, d'atelier en atelier, bras dessus bras dessous avec des camarades ? L'amitié occupe tout mon temps et si une œuvre m'en distrait je la lui consacre. Elle (m'amitié) me sauve de cette angoisse que les hommes éprouvent à vieillir. »

## Voyage au bout de la nuit (1932)

### Exergue

« Voyager, c'est bien utile, ça fait travailler l'imagination. Tout le reste n'est que déceptions et fatigues. Notre voyage à nous est entièrement imaginaire. Voilà sa force.

Il va de la vie à la mort. Hommes, bêtes, villes et choses, tout est imaginé. C'est un roman, rien d'autre qu'une histoire fictive. Littré le dit, qui ne se trompe jamais.

Et puis d'abord tout le monde peut en faire autant. Il suffit de fermer les yeux.

C'est de l'autre côté de la vie. »

### Incipit

« Ça a débuté comme ça. Moi j'avais jamais rien dit. Rien. C'est Arthur Ganate qui m'a fait parler. Arthur, un étudiant, un carabin lui aussi, un camarade. On se rencontre donc place Clichy. C'était après le déjeuner. Il veut me parler. Je l'écoute. « Restons pas dehors ! qu'il me dit. Rentrons ! » Je rentre avec lui. Voilà. « Cette terrasse, qu'il commence, c'est pour les œufs à la coque ! Viens par ici ! » Alors, on remarque encore qu'il n'y avait personne dans les rues ; à cause de la chaleur ; pas de voitures, rien. Quand il fait très froid, non plus, il n'y a personne dans les rues ; c'est lui, même que je m'en souviens, qui m'avait dit à ce propos : « Les gens de Paris ont l'air toujours d'être occupés, mais en fait, ils se promènent du matin au soir ; la preuve, c'est que lorsqu'il ne fait pas bon à se promener, trop froid ou trop chaud, on ne les voit plus ; ils sont tous dedans à prendre des cafés-crème et des bocks. C'est ainsi ! Siècle de vitesse ! Qu'ils disent. Où ça ? Grands changements ! Qu'ils racontent. Comment ça ? Rien n'est changé en vérité. Ils continuent à s'admirer et c'est tout. Et ça n'est pas nouveau non plus. Des mots, et encore pas beaucoup, même parmi les mots, qui sont changés ! Deux ou trois par-ci, par-là, des petits... » Bien fiers alors d'avoir fait sonner ces vérités utiles, on est demeuré là assis, ravis, à regarder les dames du café. »

### La guerre

« La guerre en somme c'était tout ce qu'on ne comprenait pas. Ça ne pouvait pas continuer.

Il s'était donc passé dans ces gens-là quelque chose d'extraordinaire ? Que je ne ressentais, moi, pas du tout. J'avais pas dû m'en apercevoir...

Mes sentiments toujours n'avaient pas changé à leur égard. J'avais comme envie malgré tout d'essayer de comprendre leur brutalité, mais plus encore j'avais envie de m'en aller,, énormément, absolument, tellement tout cela m'apparaissait soudain comme l'effet d'une formidable erreur.

« Dans une histoire pareille, il n'y a rien à faire, il n'y a qu'à foutre le camp », que je me disais, après tout...

Au-dessus de nos têtes, à deux millimètres, à un millimètre peut-être des tempes, venaient vibrer l'un derrière l'autre ces longs fils d'acier tentants que tracent les balles qui veulent vous tuer, dans l'air chaud d'été.

Jamais je ne m'étais senti aussi inutile parmi toutes ces balles et les lumières de ce soleil. Une immense, universelle moquerie.

Je n'avais que vingt ans d'âge à ce moment-là. Fermes désertes au loin, des églises vides et ouvertes, comme si les paysans étaient partis de ces hameaux pour la journée, tous, pour une fête à l'autre bout du canton, et qu'ils nous eussent laissé en confiance tout ce qu'ils possédaient, leur campagne, les charrettes, brancards en l'air, leurs champs, leurs enclos, la route, les arbres et même les vaches, un chien avec sa chaîne, tout, quoi. Pour qu'on se trouve bien tranquilles à faire ce qu'on voudrait pendant leur absence. Ça avait l'air gentil de leur part. « Tout de même, s'ils n'étaient pas ailleurs ! - que je me disais - s'il y avait encore eu du monde par ici, on ne se serait sûrement pas conduits de cette ignoble façon ! Aussi mal ! On aurait pas osé devant eux ! » Mais il n'y avait plus personne pour nous surveiller ! Plus que nous, comme des mariés qui font des cochonneries quand tout le monde est parti.

Je me pensais aussi (derrière un arbre) que j'aurais bien voulu le voir ici moi, le Déroulède dont on m'avait tant parlé, m'expliquer comment qu'il faisait, lui, quand il prenait une balle en plein bidon.

Ces Allemands accroupis sur la route, têtes et tirailleurs, tiraient mal, mais ils semblaient avoir des balles à en revendre, des pleins magasins sans doute. La guerre, décidément, n'étaient pas terminée ! Notre colonel, il faut dire ce qui est, manifestait une bravoure stupéfiante ! Il se promenait au beau milieu de la chaussée et puis de long en large parmi les trajectoires aussi simplement que s'il avait attendu un ami sur le quai de la gare, un peu impatient seulement.

Moi d'abord la campagne, faut que je le dise tout de suite, j'ai jamais pu la sentir, je l'ai toujours trouvée triste, avec ses bourbiers qui n'en finissent pas, ses maisons où les gens n'y sont jamais et ses chemins qui ne vont nulle part. Mais quand on y ajoute la guerre en plus, c'est à pas y tenir. Le vent s'était levé, brutal, de chaque côté des talus, les peupliers mêlaient leurs rafales de feuilles aux petits bruits secs qui venaient de là-bas sur nous. Ces soldats inconnus

nous rataient sans cesse, mais tout en nous entourant de mille morts, on s'en trouvait comme habillés. Je n'osais plus remuer.

Ce colonel, c'était donc un monstre ! A présent, j'en étais assuré, pire qu'un chien, il n'imaginait pas son trépas ! Je conçus en même temps qu'il devait y en avoir beaucoup des comme lui dans notre armée, des braves, et puis tout autant sans doute dans l'armée d'en face. Qui savait combien ? Un, deux, plusieurs millions peut-être en tout ? Dès lors ma frousse devint panique. Avec des êtres semblables, cette imbécillité infernale pouvait continuer indéfiniment... Pourquoi s'arrêteraient-ils ? Jamais je n'avais senti plus implacable la sentence des hommes et des choses.

Serais-je donc le seul lâche sur la terre ? Pensais-je. Et avec quel effroi !... Perdu parmi deux millions de fous héroïques et déchaînés et armés jusqu'aux cheveux ? Avec casques, sans casques, sans chevaux, sur motos, hurlants, en autos, sifflants, tirailleurs, comploteurs, volants, à genoux, creusant, se défilant, caracolant dans les sentiers, pétaradant, enfermés sur la terre comme dans un cabanon, pour y tout détruire, Allemagne, France et Continents, tout ce qui respire, détruire, plus enragés que les chiens et tellement plus vicieux ! Nous étions jolis ! Décidément, je le concevais, je m'étais embarqué dans une croisade apocalyptique.

On est puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté. Comment aurais-je pu me douter moi de cette horreur en quittant la place Clichy ? Qui aurait pu prévoir, avant d'entrer vraiment dans la guerre, tout ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes ? A présent, j'étais pris dans cette fuite en masse, vers le meurtre en commun, vers le feu... Ça venait des profondeurs et c'était arrivé.

**Regain** (1930)

« *Le ruisseau Gaudissart* »

« *Le ruisseau Gaudissart coule un bon moment sur les herbes couchées, puis il commence à s'enrager contre les rochers, et, à la fin, il s'enfonce dans la colline. Il a tranché de grands bancs de pierre, il est descendu au fond de la colline, il est là, dans une nuit grise, à ronronner. C'est son nid. Des fois, il fait gonfler son beau ventre tout écaillé d'écume ; des fois il s'étire entre deux os aigus de la roche ; des fois il fait nuit tout à fait et alors on voit seulement son gros œil couleur d'herbe qui clignote et qui guette.*

*Panturle connaît ça comme sa poche. Même dans les endroits où c'est l'ombre bouchée, il envoie son pied juste sur la pierre qu'il faut ; il tend la main et il saisit jusqu'à la racine qu'il faut ; il colle son dos contre le flanc huileux des roches et il passe.*

*C'est un raccourci.*

*A l'autre bout du défilé, le ciel entre comme un coin de fer dans la colline. On commence à mieux y voir. Le Gaudissart file à toute allure comme dans une rigole de schiste bien polie. Il est là-dedans tout allongé, tout étiré, mâchuré par de grandes raies luisantes qui partent de l'ombre comme des flèches et, là-bas, dans le jour se courbent. Il semble qu'on a étiré le ruisseau, il semble qu'il y en a un, là-haut sur le plateau qui tire sur la queue du ruisseau et un autre, en bas dans les plaines qui tire sur la tête comme quand on veut écorcher une couleuvre. Et puis, en approchant toujours dans la direction du jour, ça devient comme de la soie, et c'est tout mol et tout en luisance, et ça se gonfle d'air et de vent, et enfin, ça reste plié sur la pente de la colline comme un foulard qu'on a mis à sécher au versant d'un talus. »*

## **Que ma joie demeure (1935)**

### Incipit

*« Il y a sur la terre de beaux moments bien tranquilles. »*

*« C'était une nuit extraordinaire.*

*Il y avait eu du vent, il avait cessé, et les étoiles avaient éclaté comme de l'herbe. Elles étaient en touffes avec des racines d'or, épanouies, enfoncées dans les ténèbres et qui soulevaient des mottes luisantes de nuit.*

*Jourdan ne pouvait pas dormir. Il se tournait, il se retournait.*

*« Il fait un clair de toute beauté », se disait-il.*

*Il n'avait jamais vu ça.*

*Le ciel tremblait comme un ciel de métal. On ne savait pas de quoi puisque tout était immobile, même le plus petit pompon d'osier. Ça n'était pas le vent. C'était tout simplement le ciel qui descendait jusqu'à toucher la terre, racler les plaines, frapper les montagnes et faire sonner les corridors des forêts. Après, il remontait au fond des hauteurs.*

*Jourdan essaya de réveiller sa femme.*

*- « Tu dors ?*

*- Oui.*

*- Mais tu réponds ?*

*- Non.*

*- Tu as vu la nuit ?*

*- Non.*

*- Il fait un clair superbe. »*

*Elle resta sans répondre et fit aller un gros soupir, un claqué des lèvres et puis un mouvement d'épaules comme une qui se défait d'un fardeau.*

*- « Tu sais à quoi je pense ?*

*- Non.*

*- J'ai envie d'aller labourer entre les amandiers.*

*- Oui.*

*- La pièce là, devant le portail.*

*- Oui.*

*- En direction de Fra-Josépine.*

*- Oh ! oui », dit-elle.*

*Elle bougea encore deux ou trois fois ses épaules et finalement elle se coucha en plein sur le ventre, le visage dans l'oreiller.*

*- « Mais je veux dire maintenant », dit Jourdan.*

*Il se leva. Le parquet était froid, le pantalon de velours glacé. Il y avait des éclats de nuit partout dans la chambre. Dehors on voyait presque comme en plein jour le plateau et la forêt Grémone. Les étoiles s'éparpillaient partout.*

*Jourdan descendit à l'étable. Le cheval dormait debout.*

*« Ah ! dit-il, toi tu sais, au moins. Voilà que tu n'as pas osé te coucher. »*

*Il ouvrit le grand vantail. Il donnait directement sur le large du champ. Quand on avait vu la lumière de la nuit, comme ça, sans vitre entre elle et les yeux, on connaissait tout d'un coup la pureté, on s'apercevait que la lumière du fanal, avec son pétrole, était sale, et qu'elle vivait avec du sang charbonné.*

*Pas de lune, oh ! pas de lune. Mais on était comme dessus des braises, malgré ce début d'hiver et le froid. Le ciel sentait la cendre. C'est l'odeur des écorces d'amandiers et de la forêt sèche.*

*Jourdan pensa qu'il était temps de se servir du brabant neuf. La charrue avait encore les muscles tout bleus de la dernière foire, elle sentait le magasin du marchand mais elle avait l'air volontueuse. C'était l'occasion ou jamais. Le cheval s'était réveillé. Il était venu jusque près de la porte pour regarder.*

*Il y a sur la terre de beaux moments bien tranquilles. »*



**Le Livre de ma mère (1954)**

I

« Chaque homme est seul et tous se fichent de tous et nos douleurs sont une île déserte. Ce n'est pas une raison pour ne pas se consoler, ce soir, dans les bruits finissant de la rue, se consoler, ce soir, avec des mots. Oh, le pauvre perdu qui, devant sa table, se console avec des mots, devant sa table et le téléphone décroché, car il a peur du dehors, et le soir, si le téléphone est décroché, il se sent tout roi et défendu contre les méchants du dehors, si vite méchants, méchants pour rien.

Quel étrange petit bonheur, triste et boitillant mais doux comme un péché ou une boisson clandestine, quel bonheur tout de même d'écrire en ce moment, seul dans mon royaume et loin des salauds. Qui sont les salauds ? Ce n'est pas moi qui vous le dirai. Je ne veux pas d'histoires avec les gens du dehors. Je ne veux pas qu'on vienne troubler ma fausse paix et m'empêcher d'écrire quelques pages par dizaines ou centaines selon que ce cœur de moi qui est mon destin décidera. J'ai résolu notamment de dire à tous les peintres qu'ils ont du génie, sans ça ils vous mordent. Et, d'une manière générale, je dis à chacun que chacun est charmant. Mais dans mes nuits et mes aubes je n'en pense pas moins.

Somptueuse, toit, ma plume d'or, va sur la feuille, va au hasard tandis que j'ai quelque jeunesse encore, va ton lent cheminement irrégulier, hésitant comme en rêve, cheminement gauche mais commandé. Va, je t'aime, ma seule consolation, va sur les pages où tristement je me complais et dont le strabisme morosement me délecte. Oui, les mots, ma patrie, les mots, ça console et ça venge. Mais ils ne me rendront pas ma mère. Si remplis de sanguin passé battant aux tempes et tout odorants qu'ils puissent être, les mots que j'écris ne me rendront pas ma mère morte. Sujet interdit dans la nuit. Arrière, image de ma mère vivante lorsque je la vis pour la dernière fois en France, arrière, maternel fantôme.

V

« [...] Pleurer sa mère, c'est pleurer son enfance. L'homme veut son enfance, veut la ravoïr, et s'il aime davantage sa mère à mesure qu'il avance en âge, c'est parce que sa mère, c'est son enfance. J'ai été un enfant, je ne le suis plus et je n'en reviens pas. Soudain, je me rappelle notre arrivée à Marseille. J'avais cinq ans. En descendant du bateau, accroché à la jupe de Maman coiffée d'un canotier orné de cerises, je fus effrayé par les trams, ces voitures qui marchaient toutes seules. Je me rassurai en pensant qu'en cheval devait être caché dedans.

VI

« [...] On était des rien du tout sociaux, des isolés sans nul contact avec l'extérieur. Alors, en hiver, nous allions tous les dimanches au théâtre, ma mère et moi, deux amis, deux doux et timides, cherchant obscurément dans ces trois heures de théâtre un succédané de cette vie sociale qui nous était refusée. Que ce malheur partagé, et jusqu'à présent inavoué, peut m'unir à ma mère.

VII

« [...] Ton enfant est mort en même temps que toi. Par ta mort, me voici soudain de l'enfance à la vieillesse passé. Avec toi, je n'avais pas besoin de faire l'adulte. Voici ce qui m'attend désormais, toujours feindre d'être un monsieur, un sérieux à responsabilités. Je n'ai plus personne pour me gronder si je mange trop vite ou si je lis trop avant dans la nuit. Je n'ai plus dix ans et je ne peux plus jouer avec des bobines ou des décalcomanies, dans la chambre chaude, loin du brouillard de la rue d'hiver, près du rond jaune de la lampe à pétrole et sous ta garde, tandis que studieusement tu couds en faisant de doux projets vagues et ravissants, pauvre roulée d'avance.[...] »

## **Le Théâtre des Esprits (1938)**

### Le « vigilant secret » de Venise

*« Je ne connais pas une ville au monde qui soit, à la fois, aussi familière et aussi mystérieuse que Venise. Cela tient peut-être à cet étrange privilège qu'elle a de se métamorphoser la nuit en une fantastique cité, composée d'autres maisons que celles devant lesquelles nous sommes passés durant toute la journée, peuplée d'autres habitants. Les sons y deviennent différents dès que le soleil est couché, et les plus innocents, comme la voix fraîche d'une jeune femme ou les carillons d'une paroisse populaire, y prennent on ne sait quelle signification dont notre âme perçoit alors le vigilant secret.*

*Un réverbère clignotant au coin d'une place, une lumière rousse filtrant des volets mal joints et écrivant de singulières runes sur le pavé, le clair de lune aussi qui répand sa laque de lait sur les cheminées en tromblons : il n'en faut pas plus, souvent, pour que les endroits visités quotidiennement s'enveloppent tout à coup d'une beauté ou d'une énigme qu'ils ne nous avaient jamais proposées jusque-là.*

*Je me souviens ainsi d'avoir aperçu quelquefois, dans une rue où j'étais passé le matin encore, de singulières maisons qui, j'en jurerais, n'étaient pas là quand le soleil brillait. Peut-être étaient-elles là, cependant, mais le grand jour les déguisait, les neutralisait, les confondait avec les maisons voisines. Elles s'effaçaient alors comme derrière l'ombre d'un secret, elles se masquaient d'insignifiance, pour reprendre, la nuit venue, leur véritable aspect.*

*Une nuit, j'ai vu ainsi sur une grande place vide la façade d'un palais déchu. Elle dégagait une immense tristesse, avec les échos d'une musique éteinte, une nostalgie souriante et désespérée. Quelques heures auparavant, quand la dure clarté de midi barbouillait de rose sale son crépi pustuleux, je n'avais jeté qu'un regard distrait sur cet entrepôt d'épicerie qui alignait, dans une lueur verte d'aquarium, les quinconces des dames-jeannes et les colonnades fragiles des boîtes de conserve. Le soir venu, cette demeure avait fermé sur les magasins odorants des portes sans fissure et repris son air de gentilhomme ruiné. Je la reconnus alors à ce parfum de mélancolie que la nuit rendait plus intense, teinté encore de vagues airs de flûte et de coloratures d'un soprano : c'était la maison où était mort Cimarosa.*

*De ces pèlerinages nocturnes que j'aimais faire alors, je me souviens avoir rapporté des images irréelles et vraies comme certaines eaux-fortes de Meryon où l'on voit des essaims de griffons cavalcader parmi les nuages, au-dessus des toits familiers de Londres ou de Paris.*

*A Venise, on ne rencontrait aucun animal singulier : les chats eux-mêmes, le soir venu, ne dépouillaient pas leur sérénité de matous pour revêtir de phosphorescentes et diaboliques toisons. Je n'ai jamais vu de monstres marins émerger sur les degrés de la Piazzetta, et les sirènes n'ont jamais répondu pour moi, dans le clapotement vague des canaux, par leurs chansons de haute-mer à l'appel en mineur des gondoliers. Aurais-je souhaité découvrir un spectre sur ma route, ce souhait eût toujours été déçu. Mais il y avait assez de mystères dans les maisons elles-mêmes pour satisfaire le plus insatiable chasseur de fantastique.*

*Les habitants étaient-ils sensibles à ces mystères ? Je me suis demandé souvent si l'air exténué et hagard de certaines femmes ne venait pas de ce qu'elles – parce qu'elles restent plus de temps dans les appartements que leurs époux, toujours pressés d'aller flâner sur une place ou bavarder dans un café – elles avaient pressenti la vie incommunicable des murs, des escaliers, des plafonds, le silence sonore des rez-de-chaussée et des sous-sols, où le ressac de l'eau dans les canaux éveille de bizarres échos.*

### Les révélations de Maruffini, directeur du Théâtre des Esprits

*« Maruffini me considéra avec une gravité [...] puis il s'absorba dans le difficile maniement d'une mèche rétive, qui charbonnait et puait le pétrole brûlé. Lorsqu'il eut rendu au quinquet une flamme normale, il répondit à ma question.*

*- Je ne joue que des pièces où mes acteurs trouvent leur rôle. Cela n'est pas embarrassant, d'ailleurs ; le nombre des passions humaines est assez limité et le répertoire classique nous offre tout ce que nous pouvons souhaiter. Certes, il n'est pas question de monter Guglielmo Shakespeare ou Giovanni Racine intégralement : nos ressources ne nous le permettent pas. Mais, comme vous l'avez sans doute constaté, je m'efforce de garder dans les modestes adaptations que je fais de ces immortels chefs-d'œuvre la substance humaine. C'est cela qui importe, et plus le drame est à l'état pur, plus mes acteurs se délivrent facilement.*

*- Se délivrent ?*

*- Bien entendu. S'allègent, si vous voulez, de ce poids écrasant qu'est un désir inassouvi pour une pauvre âme en peine. On parle toujours du poids des remords ! Ah ! Monsieur, je vous assure, pour l'avoir souvent observé, combien le poids est plus lourd de tous les regrets passifs, de tout ce que l'on n'a pas fait ! Des remords, c'est joli à dire... l'enfer est là pour faire expier à un pauvre homme tous les crimes qu'il a commis, et le paradis pour récompenser les bonnes actions. Mais pensez qu'il n'y a pas de lieu au monde où un mort puisse accomplir les désirs, généreux ou coupables – cela importe peu – qu'il n'a pas réalisés ici-bas. Ou plutôt il n'y a qu'un lieu : le Théâtre des Esprits. »*

## Manifeste du Surréalisme (1924)

### Nadja (1928)

#### Incipit

« ...entre ces faits-glissades et ces faits-précipices... »

« Qui suis-je ? Si par exception je m'en rapportais à un adage : en effet pourquoi tout ne reviendrait-il pas à savoir qui je « hante » ? Je dois avouer que ce dernier mot m'égare, tendant à établir entre certains êtres et moi des rapports plus singuliers, moins évitables, plus troublants que je ne pensais. Il dit beaucoup plus qu'il ne veut dire, il me fait jouer de mon vivant le rôle d'un fantôme, évidemment il fait allusion à ce qu'il a fallu que je cessasse d'être, pour être qui je suis. Pris d'une manière à peine abusive dans cette acception, il me donne à entendre que ce que je tiens pour les manifestations objectives de mon existence, manifestations plus ou moins délibérées, n'est que ce qui passe, dans les limites de cette vie, d'une activité dont le champ véritable m'est tout à fait inconnu. La représentation que j'ai du « fantôme » avec ce qu'il offre de conventionnel aussi bien dans son aspect que dans son aveugle soumission à certaines contingences d'heure et de lieu, vaut avant tout, pour moi, comme image finie d'un tourment qui peut être éternel. Il se peut que ma vie ne soit qu'une image de ce genre, et que je sois condamné à revenir sur mes pas tout en croyant que j'explore, à essayer de connaître ce que je devrais fort bien reconnaître, à apprendre une faible partie de ce que j'ai oublié. Cette vue sur moi-même ne me paraît fausse qu'autant qu'elle me présuppose à moi-même, qu'elle situe arbitrairement sur un plan d'antériorité une figure achevée de ma pensée qui n'a aucune raison de composer avec le temps, qu'elle implique dans ce même temps une idée de perte irréparable, de pénitence ou de chute dont le manque de fondement moral ne saurait, à mon sens, souffrir aucune discussion. L'important est que les aptitudes particulières que je me découvre lentement ici-bas ne me distraient en rien de la recherche d'une aptitude générale, qui me serait propre et ne m'est pas donnée. Par-delà toutes sortes de goûts que je me connais, d'affinités que je me sens, d'attirances que je subis, d'évènements qui m'arrivent et n'arrivent qu'à moi, par-delà quantité de mouvements que je me vois faire, d'émotions que je suis seul à éprouver, je m'efforce, par rapport aux autres hommes, de savoir en quoi consiste, sinon à quoi tient, ma différenciation. N'est-ce pas dans la mesure exacte où je prendrai conscience de cette différenciation que je me révélerai ce qu'entre tous les autres je suis venu faire en ce monde et de quel message unique je suis porteur pour ne pouvoir répondre de son sort que sur ma tête ?

[...] Je n'ai dessein de relater, en marge du récit que je vais entreprendre, que les épisodes les plus marquants de ma vie telle que je peux la concevoir hors de son plan organique, soit dans la mesure même où elle livrée aux hasards, au plus petit comme au plus grand, où regimbant contre l'idée commune que je m'en fais, elle m'introduit dans un monde comme défendu qui est celui des rapprochements soudains, des pétrifiantes coïncidences, des réflexes primant tout autre essor du mental, des accords plaqués comme au piano, des éclairs qui feraient voir, mais alors voir, s'ils n'étaient encore plus rapides que les autres. Il s'agit de faits de valeur intrinsèque sans doute peu contrôlable mais qui, par leur caractère absolument inattendu, violemment incident, et le genre d'associations d'idées suspectes qu'ils éveillent, une façon de vous faire passer du fil de la Vierge à la toile d'araignée, c'est-à-dire à la chose qui serait au monde la plus scintillante et la plus gracieuse, n'était au coin, ou dans les parages, l'araignée ; il s'agit de faits qui, fussent-ils de l'ordre de la constatation pure, présentent chaque fois toutes les apparences d'un signal, qui font qu'en pleine solitude, je me découvre d'in vraisemblables complicités, qui me convainquent de mon illusion toutes les fois que je me crois seul à la barre du navire. Il y aurait à hiérarchiser ces faits, du plus simple au plus complexe, depuis le mouvement spécial, indéfinissable, que provoque de notre part la vue de très rares objets ou notre arrivée dans tel et tel lieux, accompagnées de la sensation très nette que pour nous quelque chose de grave, d'essentiel, en dépend, jusqu'à l'absence complète de paix avec nous-mêmes que nous valent certains enchaînements, certains concours de circonstances qui passent de loin notre entendement, et n'admettent notre retour à une activité raisonnée que si, dans la plupart des cas, nous en appelons à l'instinct de conservation. On pourrait établir quantité d'intermédiaires entre ces faits-glissades et ces faits-précipices. De ces faits, dont je n'arrive à être pour moi-même que le témoin hagard, aux autres faits, dont je me flatte de discerner les tenants et, dans une certaine mesure, de présumer les aboutissants, il y a peut-être la même distance que d'une de ces affirmations ou d'un de ces ensembles d'affirmations qui constitue la phrase ou le texte « automatique » à l'affirmation ou l'ensemble d'affirmations que, pour le même observateur, constitue la phrase ou le texte dont tous les termes ont été par lui mûrement réfléchis, et pesés. Sa responsabilité ne lui semble pour ainsi dire pas engagée dans le premier cas, elle est engagée dans le second. Il est, en revanche, infiniment plus surpris, plus fasciné par ce qui se passe là que par ce qui se passe ici. Il en est aussi plus fier, ce qui ne laisse pas d'être singulier, il s'en trouve plus libre. Ainsi en va-t-il de ces sensations électives dont j'ai parlé et dont la part d'incommunicabilité même est une source de plaisirs inégalables. »

## ***Anthologie de l'humour noir (1939)***

### **Préface**

« (...) « Il serait temps, dit Freud, de nous familiariser avec certaines caractéristiques de l'humour. L'humour a non seulement quelque chose de libérateur, analogue en cela à l'esprit et au comique, mais encore quelque chose de sublime et d'élevé, traits qui ne se retrouvent pas dans ces deux ordres d'acquisition du plaisir par une activité intellectuelle. Le sublime tient évidemment au triomphe du narcissisme, à l'invulnérabilité du moi qui s'affirme victorieusement. Le moi se refuse à se laisser entamer, à se laisser imposer la souffrance par les réalités extérieures, il se refuse à admettre que les traumatismes du monde extérieur puissent le toucher ; bien plus, il fait voir qu'ils peuvent même lui devenir occasions de plaisir. » Freud en donne cet exemple grossier, mais suffisant : le condamné que l'on mène à la potence un lundi s'écriant : « Voilà une semaine qui commence bien ! » On sait qu'au terme de l'analyse qu'il a fait porter sur l'humour, il déclare voir en celui-ci un mode de pensée tendant à l'épargne de la dépense nécessitée par la douleur. « Nous attribuons à cet assez faible plaisir – sans trop savoir pourquoi – un caractère de haute valeur, nous le ressentons comme particulièrement apte à nous libérer et à nous exalter. » Selon lui, le secret de l'attitude humoristique reposerait sur l'extrême possibilité pour certains êtres de retirer, en cas d'alerte grave, à leur moi l'accent psychique pour le reporter à leur surmoi, ce dernier étant à concevoir génétiquement comme l'héritier de l'instance parentale (« il tient souvent le moi sous une sévère tutelle, continuant à la traiter comme autrefois les parents – ou le père – traitaient l'enfant »). Il nous a paru intéressant de confronter cette thèse un certain nombre d'attitudes particulières qui relèvent de l'humour et de textes où cet humour s'est trouvé porté littérairement à son plus haut degré d'expression.

(...) L'humour noir est borné par trop de choses, telles que la bêtise, l'ironie sceptique, la plaisanterie sans gravité... (l'énumération serait longue), mais il est par excellence l'ennemi mortel de la sentimentalité à l'air perpétuellement aux abois – la sentimentalité toujours sur fond bleu – et d'une certaine fantaisie à court terme, qui se donne trop souvent pour la poésie, persiste bien vainement à vouloir soumettre l'esprit à ses artifices caducs, et n'en a sans doute plus pour longtemps à dresser sur le soleil, parmi les autres graines de pavot, sa tête de grue couronnée. »

**Les Beaux Quartiers (1936)**

« Les beaux quartiers ! »

« Les rêves de la ville avec la tombée de la nuit se prolongent et se précisent comme de déchirantes fumées, et, au-delà du quartier militaire, vers la Seine, il y a de grands silences abandonnés, car ici, passées de petites entreprises, commencent de longs murs enfermant des usines. Les chimères de la gloire font place à des machines maintenant immobiles. Personne ne songe plus dans ces bâtisses assombries où l'acier dort à cette heure. Sur l'autre rive débutent les beaux quartiers. Ouest paisible, coupé d'arbres, aux édifices bien peignés et clairs, dont les volets de fer laissent passer à leurs fentes supérieures la joie et la chaleur, la sécurité, la richesse. Oh ! c'est ici que les tapis sont épais, et que de petites filles pieds nus courent dans de longues chemises de nuit parce qu'elles ne veulent pas dormir : la vie est si douce et il y aura du monde ce soir à en juger par le linge sorti, par le service de cristal sur une desserte. Les beaux quartiers... D'où nous les abordons, comme des corsaires, ce long bateau de quiétude et de luxe, dresse son bord hautain avec les jardins du Trocadéro et ce qui reste encore de la mystérieuse Cité des Eaux où Cagliostro régna aux jours de la monarchie : subite campagne enclose dans la ville avec les chemins déserts du parc morcelé, la descente aux coins noirs, où des amoureux balbutient. Puis c'est la ville aisée, aux rues sans âme, sans commerce, aux rues indistinguables, blanches, pareilles, toujours recommencées. Cela remonte vers le nord, cela redescend vers le sud, cela coule le long du Bois de Boulogne, cela se fend de quelques avenues, cela porte des squares comme des bouquets accrochés à une fourrure de haut prix. Cela gagne vers le cœur de la ville par le quartier Marboeuf et les Champs-Élysées, cela se replie de La Madeleine sur le parc Monceau vers Pereire et ce train de ceinture qui passe rarement dans une large tranchée de la ville, cela enserre l'Etoile et se prolonge par Neuilly, pleins d'hôtels particuliers, et dont la nostalgique chevelure d'avenues vient traîner jusqu'aux quais retrouvés de la Seine, et aux confins de la métallurgie de Levallois-Perret. Les beaux quartiers... Ils sont comme une échappée au mauvais rêve, dans la pince noire de l'industrie. De tous côtés, ils confinent à ces régions implacables du travail dont les fumées déshonorent leurs perspectives, rabattues quand le vent s'y met sur leurs demeures aux teintes fragiles. Ici sommeillent de grandes ambitions, de hautes pensées, des mélancolies pleines de grâce. Ces fenêtres plongent dans des rêveries très pures, des méditations utopiques où plane la bonté. Que d'images idylliques dans ces têtes privilégiées, dans les petits salons de panne rose, où les livres décorent la vie, devant les coiffeuses éclairées de flacons, de brosses et de petits objets de métal, sur les prie-Dieu des chambres sur les grands lits pleins de rumeurs, parmi la fraîcheur des oreillers ! Dans ces parages de l'aisance, on voudrait tant que tout fût pour le mieux dans le meilleur des mondes. On rêve d'oublier, on rêve d'aimer, on rêve de vivre, on rêve de dispensaires et d'œuvres où sourit l'ange de la charité. L'existence est un opéra dans la manière ancienne, avec ses ouvertures, ses ensembles, ses grands airs, et l'ivresse des violons. Les beaux quartiers ! »

## Aurélien (1944)

### Incipit

« Je demeurai longtemps errant dans Césarée... »

« La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide. Elle lui déplut, enfin. Il n'aima pas comment elle était habillée. Une étoffe qu'il n'aurait pas choisie. Il avait des idées sur les étoffes. Une étoffe qu'il avait vue sur plusieurs femmes. Cela lui fit mal augurer de celle-ci qui portait un nom de princesse d'Orient sans avoir l'air de se considérer dans l'obligation d'avoir du goût. Ses cheveux étaient ternes ce jour-là, mal tenus. Les cheveux coupés, ça demande des soins constants. Aurélien n'aurait pas pu dire si elle était blonde ou brune. Il l'avait mal regardée. Il lui en demeurait une impression vague, générale, d'ennui et d'irritation. Il se demanda même pourquoi. C'était disproportionné. Plutôt petite, pâle, je crois... Qu'elle se fût appelée Jeanne ou Marie, il n'y aurait pas repensé, après coup. Mais Bérénice. Drôle de superstition. Voilà bien ce qui l'irritait.

Il y avait un vers de Racine que ça lui remettait dans la tête, un vers qui l'avait hanté pendant la guerre, dans les tranchées, et plus tard démobilisé. Un vers qu'il ne trouvait même pas un beau vers, ou enfin dont la beauté lui semblait douteuse, inexplicable, mais qui l'avait obsédé, qui l'obsédait toujours encore :

« Je demeurai longtemps errant dans Césarée... »

En général, les vers, lui... Mais celui-ci revenait et revenait. Pourquoi ? c'est ce qu'il ne s'expliquait pas. Tout à fait indépendamment de l'histoire de Bérénice... l'autre, la vraie... D'ailleurs il ne se rappelait que dans ses grandes lignes cette romance, cette scie. Brune alors, la Bérénice de la tragédie. Césarée, c'est du côté d'Antioche, de Beyrouth. Territoire sous mandat. Assez moricaude même, des bracelets en veux-tu en voilà, et des tas de chichis, de voiles. Césarée... un beau nom pour une ville. Ou pour une femme. Un beau nom en tout cas. Césarée... » Je demeurai longtemps... » je deviens gâteux. Impossible de se souvenir : comment s'appelait-il, le type qui disait ça, une espèce de grand bougre ravagé, mélancolique, flemmard, avec des yeux de charbon, la malaria... qui avait attendu pour se déclarer que Bérénice fût sur le point de se mettre en ménage, à Rome, avec un bellâtre potelé, ayant l'air d'un marchand de tissus qui fait l'article à la manière dont il portait la toge. Tite. Sans rire. Tite.

« Je demeurai longtemps errant dans Césarée... »

Ça devait être une ville aux voies larges, très vide et silencieuse . Une ville frappée d'un malheur. Quelque chose comme une défaite. Désertée. Une ville pour les hommes de trente ans qui n'ont plus de cœur à rien. Une ville de pierre à parcourir la nuit sans croire à l'aube. Aurélien voyait des chiens s'enfuir derrière des colonnes, surpris à dépecer une charogne. Des épées abandonnées, des armures. Les restes d'un combat sans honneur.

Bizarre qu'il se sentît si peu un vainqueur. Peut-être d'avoir voyagé au Tyrol et dans le Salzkammergut, d'avoir vu Vienne à cet instant quand le Danube charriait des suicides, et la chute des monnaies donnait un vertige hideux aux touristes. Il semblait à Aurélien, non qu'il se le formulât, mais comme ça, d'instinct, qu'il avait été battu, là, bien battu par la vie. Il avait beau se dire : mais, voyons, nous sommes les vainqueurs...

Il ne s'était jamais tout à fait remis de la guerre.

Elle l'avait pris avant qu'il eût vécu. Il était de cette classe qui avait fait trois ans, et qui se sentait libérable quand survint août 1914. près de huit ans sous les drapeaux... Il n'avait pas été un jeune homme précoce. La caserne l'avait trouvé pas très différent du collégien débarqué de sa famille au Quartier Latin à l'autonome de 1909. La guerre l'avait enlevé à la caserne et le rendait à la vie après ces années interminables dans le provisoire, l'habitude du provisoire. Et pas plus les dangers que des filles faites pour cela n'avaient vraiment marqué ce cœur. Il n'avait ni aimé ni vécu. Il n'était pas mort, c'était déjà quelque chose, et parfois il regardait ses longs bras maigres, ses jambes d'éperviers, son corps jeune, son corps intact, et il frissonnait rétrospectivement, à l'idée des mutilés, ses camarades, ceux qu'on voyait dans les rues, ceux qui n'y viendraient plus.

Cela faisait bientôt trois ans qu'il était libre, qu'on ne lui demandait plus rien, qu'il n'avait qu'à se débrouiller, qu'on ne lui préparait plus sa pitance tous les jours avec celle d'autres gens, moyennant quoi il ne saluait plus personne. Il venait d'avoir trente-deux ans, oui, ça les avait comptés en juin. Un grand garçon. Il ne pouvait pas tout à fait se prendre au sérieux et penser : un homme. Il se reprenait à regretter la guerre. Enfin, pas la guerre. Le temps de la guerre. Il ne s'en était jamais remis. Il n'avait jamais retrouvé le rythme de la vie. Il continuait l'au-jour-le-jour d'alors. Malgré lui. Depuis près de trois ans, il remettait au lendemain l'heure des décisions. Il se représentait son avenir après cette heure-là, se déroulant à une allure tout autre, plus vive, harcelante. Il aimait à se le représenter ainsi. Mais pas plus. Trente ans. La vie pas commencée. Qu'attendait-il ? Il ne savait faire autrement que flâner. Il flânait.

... « Je demeurai longtemps errant dans Césarée... » »

## Le Meneur de lune (1946)

### I

« Chacun de nous est caché dans son personnage. »

« A vingt ans, j'ai été gravement atteint par un coup de feu. Mon corps était retranché de la vie ; par amour pour elle, je rêvai d'abord de le détruire. Cependant, les années, qui me rendaient mon infirmité plus présente, enterraient mon intention de me supprimer. Blessé, je devenais déjà ma blessure. J'ai survécu dans une chair qui était la honte de mes désirs.

Dans mon être diminué par une mutilation, la résolution de me tuer survivait, comme un souvenir. On ne souffre pas beaucoup des malheurs qu'on n'aurait pas eu la force de concevoir. Je suis entré dans ma vie étroite avec une âme de voluptueux ; et bien que devenu plus insensible, j'ai senti au lieu de penser. Ce qui aurait ruiné ma vie d'homme a peut-être sauvé l'infirme que j'étais devenu. J'ai vécu comme une femme, souhaitant enfanter des esprits, de les nourrir de mes sensations.

Il m'a fallu des années pour rendre tous les reliefs à l'accident qui m'avait brisé ; on dirait que l'instant est pris entre deux portes, ce qui fit ma stupeur de ne pouvoir assez souffrir à l'heure même où tout me quittait. La ruine d'un homme se mesure à ce qu'il est, non à ce qu'il perd ; ce n'est qu'au fond de ma ruine morale que j'aurais égalé ma conscience à la grandeur de mon infortune.

Au péril de leur vie des hommes m'arrachaient au champ de bataille. Tenant chacun un coin de la toile de tente où j'étais étendu, ils utilisaient avec présence d'esprit les accidents de terrain, s'entendaient d'un regard pour se glisser avec leur fardeau sous les abris de feuillage et n'en mettaient pas moins tous leurs soins à m'éviter les chocs d'un transport sous le feu. Je regardais mes bottes sans y reconnaître la vie. Mon corps était avec moi, comme un chien mort. Un souvenir, une sensation ne suffisaient plus à y véhiculer la vie, la voix d'un camarade n'y était qu'une voix ; un pas n'y était qu'un bruit de pas, dans une autre nuit où la nuit me donnait accès s'était formé un silence pour accueillir le mien et se confondre avec lui.

Le temps avait passé. La peur de voir le jour hâtait les battements de mon cœur à l'heure détestée du sommeil. A quatre heures du matin, je serrais les paupières, je me fermais sur la nuit quand l'aube allait paraître et dissiper son apparence. En rêve je voyais un faisan aux plumes lumineuses, c'était le matin.

Je ne crois pas assez aux événements pour écrire des récits.

Il n'était plus besoin de me couvrir les épaules pour travailler. On apportait dans ma chambre les œillets roses et les camélias que je préférais alors à toutes les fleurs.

Mon mal s'est manifesté d'abord par un bien-être intérieur dont je n'apercevais pas la cause, et qu'une peine suivait, comme une ombre de crainte associée à mon absurde joie par le sentiment de mon indignité.

Je parlais à mi-voix comme si j'avais redouté de rompre un enchantement.

Avec une vie si profondément entamée, j'ai voulu refaire de la liberté. Acceptant que de mon être mon infirmité fasse sa proie, je disposais du temps qui m'était rendu.

J'ai voulu changer ma nature et mutiler mon tempérament. J'échappais aux conséquences mortelles d'un choc afin de rendre douteuses les dispositions que ma naissance m'avait données.

Par un travail inlassable, je me substituais un être de culture.

Ma faute m'est apparue, mais je l'ai sentie en aveugle. A mesure que mon expérience alourdissait le sentiment de ma culpabilité, je la poursuivais avec plus d'entêtement. Le remords qu'elle m'inspirait fit que je me passionnai pour elle.

Je poursuivais mon effort pour échapper à la mauvaise conscience qui le suivait comme une ombre.

Un jour, j'ai eu honte de moi, je ne me reconnaissais pas dans les yeux de mes amis. J'éprouvais la rage d'un homme abandonné à qui ne fait défaut que l'action efficace d'un secours, mais j'étais aussi cet individu incapable de venir en aide à une conscience en péril. Très malheureux, empêché d'approfondir toute expérience par la tournure que je lui donnais, je me disais : j'ai renoncé à tout sans trouver le renoncement. Je suis désespéré par la sensation que je suis libre, comme si l'indifférence de mon esprit devant les alternatives à franchir me condamnait gravement.

Comment l'homme n'est-il pas le prix de ce qu'il choisit ? Il me déplaît de me sentir plus réel que la pensée à quoi je brûle de me soumettre, et je me demande quel contenu il faut donner à cette pensée pour qu'elle triomphe de son incertitude... Quel est ce monde où je ne peux pas me libérer sans avoir envie de pleurer sur moi ?

L'individu veut se connaître. Cela signifie-t-il qu'il entend renouveler la connaissance ou l'étendre jusqu'à lui ?

Il croit que l'existence est en lui un champ d'expérience privilégié, alors qu'elle fait tout simplement échec à sa faculté de connaître. On ne lui demande pas d'ajouter la connaissance à l'existence, mais de rendre à la connaissance ce que lui avait enlevé celle-ci.

*On dirait vraiment que l'exister est le point final du connaître.*

*Quand on te demande de te connaître, il te semble qu'il s'agit pour toi de creuser la nuit qui s'est faite sur ta personne ; et, comme tu ne peux pas savoir comment tu es fait, d'aller au fond de ton ignorance.*

*Chacun de nous est caché dans son personnage. A son idée de la vie il ne manque que la vision exacte de ce qu'il est lui-même. Et il ne s'ajoutera au courant de l'existence que par un effort extrêmement aléatoire de l'imagination. Son moi n'est plus le produit de son être. Et dans son idée de ce moi sa pensée est la rivale de son être.*

*Son être de chair est la déroute de sa conscience. Au milieu des passants, des arbres, de tous les objets qui enferment dans leur structure une épreuve de ce moi indivisible qu'il est lui-même, il traîne le frisson d'un moi espéré, un rêve perpétuel dont la figure précise est toujours devant ou derrière lui.*

*Parlons de lui comme s'il était condamné. Otons-lui la parole, parfois. On se trompe sur un homme tant qu'on ne retranche pas de sa personne ce qui fut son espoir. »*



***Les dernières nuits de Paris (1928)***

*« C'était la nuit de Paris qui avait pris toute la place et les murs noirs, les quais, le pont disparaissaient comme définitivement. Dans le ciel monotone grandissaient les longs reflets, ces arcs-en-ciel incolores qui dénonçaient la ville et son aurore.*

*Dépouillé, irrité, je ne savais plus que faire. Sur le trottoir, les bras en croix, la femme semblait supplier qu'on la laissât tranquille. Georgette, sans souffler mot, avait disparu, me laissant honteux et inquiet. Rien ne me rappelait à la nuit. Une singulière insouciance, celle précisément de Paris, entourait les plus récents souvenirs. Je n'avais guère envie de rire ni de bouger. Par bonheur, un être vivant, le chien, s'approcha de moi et me força à secouer mon indolence.*

*J'entendis des pas rue de seine, des gros pas presque familiers et me précipitai pour signaler la présence de cette femme étendue.*

*Sans se hâter (en me souvenant de tout cela je me demandai plus tard s'il obéissait à un mot d'ordre) l'agent, que je rencontrai rue de Seine, voulut savoir si j'avais tout mon bon sens. D'où je conclus que j'avais l'air fort effrayé.*

*Quand nous arrivâmes sur les lieux, la femme n'était plus là. Un taxi, je le crus du moins, fuyait.*

*L'agent haussa les épaules et, par habitude, me lança une grosse bourrade comme celle que l'on donne aux ivrognes afin de les faire circuler.*

*Je circulai en effet. A grands pas, je suivis les quais dans la direction de la gare d'Orsay.*

*Mélancolie, mélancolie, c'est cette nuit-là que je compris votre pouvoir et votre servitude. Il me semblait poursuivre le long de ce fleuve un troupeau de souvenirs, de regrets, de remords et lorsque enfin j'allais saisir quelques-uns de ces fantômes, j'oubliais, j'oubliais pour toujours ma manie ou ma perplexité. Cette femme triste jusqu'à la mort était derrière moi, attendant encore sans doute, et je ne sais quelle peur me poussait en avant. Je fuyais. La grosse horloge de la gare d'Orsay, celle de gauche, marquait trois heures, heure singulière entre toutes et comparable seulement à la neuvième à cause de leur commune ambiguïté.*

*La gare était froide. J'allai en vain à la recherche d'un alcool salubre. On n'annonçait l'arrivée d'aucun train et seules quelques lumières veillaient encore. Mais, comme après une catastrophe, la gare semblait plus déserte que les quais. Personne n'attendait personne. Il ne me restait peut-être qu'à chanter. La malchance me poursuivait. Il était trois heures, et c'était précisément l'heure de la perplexité. J'entendais du bruit dans un des escaliers et vis aussitôt apparaître un marin portant sur son dos un énorme sac de toile claire, de forme cylindrique.*

*Il s'approcha de moi en titubant et, portant sa main libre à son béret, il me demanda :*

*- Paris ?*

*Il avait une tête énorme, blonde et rouge, un visage d'étrangleur aux lèvres minces et d'énormes mains brunes.*

*- C'est Paris.*

*- Merci.*

*Et titubant, titubant, il s'en alla, déposa son sac et revint sur ses pas.*

*- N'auriez pas une cigarette ?*

*Il en choisit une dans le paquet que je lui tendis et l'alluma sans me rien demander à celle que je portais aux lèvres. Je vis se pencher vers le mien ce visage énorme qui se gonflait et se dégonflait pour aspirer la fumée.*

*- Merci, dit-il ; puis après un silence il ajouta :*

*- C'est la nuit. »*

**Mes Amis (1924)**

*Monsieur Lacaze*

*« Les gares me font entrevoir un monde que je ne connais pas. L'atmosphère qui les enveloppe est plus subtile. J'aime les gares, la gare de Lyon particulièrement. La tour carrée qui la domine me fait songer, sans doute parce qu'elle est neuve, aux monuments des villes allemandes que j'ai contemplées aux portières des wagons à bestiaux quand j'étais soldat.*

*J'aime les gares parce qu'elles vivent jour et nuit. Si je ne dors pas, je me sens moins seul.*

*Les gares me révèlent la vie privée des gens riches. Dans les rues, ceux-ci ressemblent à tout le monde. Quand ils quittent Paris, je les entends parler, rire, commander. Je vois comment ils se séparent. Cela m'intéresse, moi, le pauvre, sans amis, sans bagages.*

*On devine que ces voyageurs ne voudraient pas être à la place de celui qui, comme moi, les regarde partir.*

*De grandes jeunes filles attendent que les malles soient enregistrées. Elles sont belles. Je les examine en me demandant si, habillées en ouvrières, elles seraient aussi belles.*

*J'aime la gare de Lyon parce que, derrière, il y a la Seine avec ses berges, avec ses grues qui tournent dans l'air, avec ses fumées qui, dans le ciel, se sont arrêtées de monter.*

*Un jour, ne sachant comment employer mon temps, je me décidai à passer quelques heures dans la gare de Lyon.*

*Les portes sans serrure battaient l'air. Mes pieds glissaient sur les dallages de verre, comme dans une forêt de sapins. Des publications collaient sur les carreaux humides d'un kiosque. Les courants d'air empêchaient les gens d'ouvrir leurs journaux. Derrière les guichets, il y avait de la lumière malgré le jour. Les employés de chemin de fer avaient un air de parenté avec les sergents de ville.*

*Personne ne faisait attention à moi. J'étais triste. Je m'efforçais de le demeurer. Je voulais que les voyageurs eussent un remords, en partant, qu'ils pensassent à moi, en roulant vers d'autres pays.*

*Je marchais la tête basse et, quand je rencontrais une jolie femme, je la regardais avec mélancolie, pour la toucher. J'espérais qu'elle devinerait mon besoin d'amour.*

*Lorsque je sors de chez moi, je compte toujours sur un événement qui bouleversera ma vie. Je l'attends jusqu'à mon retour. C'est pourquoi je ne reste jamais dans ma chambre.*

*Malheureusement, cet événement ne s'est jamais produit. »*

## **Non-Lieu (1945)**

10

« Un matin, je décidai d'aller déjeuner dans un certain restaurant de banlieue, proche d'un aérodrome, qu'on m'avait dit fréquenté par des aviateurs qui faisaient la navette entre la France et l'Angleterre. Je ne connaissais personne, mais je me disais qu'il en était de mon passage en Angleterre comme de toute ambition en temps normal. Il faut s'efforcer d'approcher ceux qui, par leur profession ou leur situation, peuvent vous renseigner, vous conseiller, vous aider. Des gens quittaient certainement la France en avion.

Je fis les cent pas devant le petit restaurant. Il y a une chose gênante, c'est d'avoir l'air de venir pour autre chose vis-à-vis des gens qui savent très bien pour quoi l'on vient. De l'intérieur, on me voyait peut-être passer et repasser et l'on disait : « En voilà encore un. C'est un timide, celui-là. Entrera-t-il n'entrera-t-il pas ? On parie ! » Et moi, pendant ce temps, je faisais semblant de guetter le car. Et quand il arrivait, pour faire comprendre pourquoi je ne montais pas, je regardais ma montre comme si j'attendais quelqu'un. Au bout d'une heure, je me dis que j'étais ridicule, qu'il eût mieux valu entrer tout de suite, qu'à force d'hésiter j'avais attiré l'attention. Je pensai revenir le lendemain. Mais c'était trop rapproché. Il aurait fallu attendre au moins une semaine, car les images ne s'effacent pas si vite de la rétine. Les gens auraient dit : « Ah ! Voilà le type d'hier. Il a mis le temps à se décider. »

Enfin, profitant de l'arrivée d'un groupe de clients, j'entrai derrière eux dans le restaurant. Je m'assis à côté de deux hommes qui achevaient de déjeuner. Ce qui m'intimidait un peu, c'était que je n'avais pas le genre de la maison, non pas que je fusse plus mal habillé que les autres consommateurs, mais tous avaient un aspect sportif, décidé. Ils parlaient fort, se connaissaient entre eux et comme les acteurs, les journalistes, les policiers, quand ils se retrouvent dans leur café habituel, ils avaient l'air de croire que le reste du monde n'existait pas. Je me sentais un intrus. Mais comme personne ne faisait attention à moi, je repris de l'assurance. Le garçon vint me servir. Je remarquai alors avec joie que c'était un de ces garçons qui ne font aucune distinction entre les clients, et qui ont un égal respect pour toute personne qui s'assoit à une table. Je ne bougeais pas. J'étais bien décidé à attendre une occasion, à ne surtout pas la chercher. J'étais assez fier de moi. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à certains de mes camarades de captivité. S'ils m'avaient vu ici, ils eussent trouvé certainement que j'avais une audace formidable, moi qui disais toujours que j'étais incapable de tenter quelque chose. Ce n'était pas Baumé, ni Pelet, ni tous les autres, qui eussent osé se lancer dans une pareille aventure !

Je réussis, au bout d'un moment, à lier la conversation avec mes deux voisins. C'étaient bien des aviateurs. Je leur posai quelques questions, mais je m'aperçus très vite qu'ils commençaient à se méfier de moi. Je surprénais parfois dans leur regard une expression d'attention tout à fait étrangère aux propos que nous échangeions. J'eus soudain l'impression qu'ils se demandaient si je n'étais pas de la police. Cela me fit un drôle d'effet d'inspirer à mon tour cette même crainte que tout le monde m'inspirait. Il se passa alors ceci d'extraordinaire que je fus pris de peur. C'était moi qu'on craignait et c'était moi qui avais peur. J'avais peur qu'on ne me prît pour un provocateur, qu'on ne voulût me donner une leçon, que je ne fusse obligé d'appeler des agents à mon secours et que ceux-ci, au lieu de me défendre, ne se missent du côté de tous ces hommes que l'horreur du mouchardage rendait sympathiques. »

## **Le parti pris des choses (1942)**

### *« Pluie »*

*« La pluie, dans la cour où je la regarde tomber, descend à des allures très diverses. Au centre c'est un fin rideau (ou réseau) discontinu, une chute implacable mais relativement lente de gouttes probablement assez légères, une précipitation sempiternelles sans vigueur, une fraction intense du météore pur. A peu de distance des murs de droite et de gauche tombent avec plus de bruit des gouttes plus lourdes, individuées. Ici elles semblent de la grosseur d'un grain de blé, là d'un pois, ailleurs presque d'une bille. Sur des tringles, sur les accoudoirs de la fenêtre la pluie court horizontalement tandis que sur la face inférieure des mêmes obstacles elle se suspend en berlingots convexes. Selon la surface entière d'un petit toit de zinc que le regard surplombe elle ruisselle en nappe très mince, moirée à cause de courants très variés par les imperceptibles ondulations et bosses de la couverture. De la gouttière attenante où elle coule avec la contention d'un ruisseau creux sans grande pente, elle choit tout à coup en un filet parfaitement vertical, assez grossièrement tressé, jusqu'au sol où elle se brise et rejaillit en aiguillettes brillantes.*

*Chacune de ses formes a une allure particulière ; il y répond un bruit particulier. Le tout vit avec intensité comme un mécanisme compliqué, aussi précis que hasardeux, comme une horlogerie dont le ressort est la pesanteur d'une masse donnée de vapeur en précipitation.*

*La sonnerie au sol des filets verticaux, le glou-glou des gouttières, les minuscules coups de gong se multiplient et résonnent à la fois en un concert sans monotonie, non sans délicatesse.*

*Lorsque le ressort s'est détendu, certains rouages quelque temps continuent à fonctionner, de plus en plus ralentis, puis toute la machinerie s'arrête. Alors si le soleil reparait tout s'efface bientôt, le brillant appareil s'évapore : il a plu. »*

### *« Le cageot »*

*« A mi-chemin de la cage au cachot la langue française à cageot, simple caissette à claire-voie vouée au transport de ces fruits qui de la moindre suffocation font à coup sûr une maladie.*

*Agencé de façon qu'au terme de son usage il puisse être brisé sans effort, il ne sert pas deux fois. Ainsi dure-t-il moins encore que les denrées fondantes ou nuageuses qu'il enferme.*

*A tous les coins de rue qui aboutissent aux halles, il luit alors de l'éclat sans vanité du bois blanc. Tout neuf encore, et légèrement ahuri d'être dans une pose maladroitement à la voirie jeté sans retour, cet objet est en somme des plus sympathiques, - sur le sort duquel il convient toutefois de ne pas s'appesantir longuement.*

### *« L'Huître »*

*« L'huître, de la grosseur d'un galet moyen, est d'une apparence plus rugueuse, d'une couleur moins unie, brillamment blanchâtre. C'est un monde opiniâtrement clos. Pourtant on peut l'ouvrir : il faut alors la tenir au creux d'un torchon, se servir d'un couteau ébréché et peu franc, s'y reprendre à plusieurs fois. Les doigts curieux s'y coupent, s'y cassent les ongles : c'est un travail grossier. Les coups qu'on lui porte marquent son enveloppe de ronds blancs, d'une sorte de halos.*

*A l'intérieur l'on trouve tout un monde, à boire et à manger : sous un firmament (à proprement parler) de nacre, les cieux d'en-dessous, pour ne plus former qu'une mare, un sachet visqueux et verdâtre, qui flue et reflue à l'odeur et à la vue, frangé d'une dentelle noirâtre sur les bords.*

*Parfois très rare une formule perle à leur gosier de nacre, d'où l'on trouve aussitôt à s'orner.*

### *« Les plaisirs de la porte »*

*« Les rois ne touchent pas aux portes.*

*Ils ne connaissent pas ce bonheur : pousser devant soi avec douceur ou rudesse l'un de ces grands panneaux familiers, se retourner vers lui pour le remettre en place, - tenir dans ses bras une porte.*

*... Le bonheur d'empoigner au ventre par son nœud de porcelaine l'un de ces hauts obstacles d'une pièce ; ce corps à corps rapide par lequel un instant la marche retenue, l'œil s'ouvre et le corps tout entier s'accommode à son nouvel appartement.*

*D'une main amicale il la retient encore, avant de la repousser décidément et s'enclore, - ce dont le déclic du ressort puissant mais bien huilé agréablement l'assure.*

### *« Le pain »*

*« La surface du pain est merveilleuse d'abord à cause de cette impression quasi panoramique qu'elle donne : comme si l'on avait à sa disposition sous la main les Alpes, le Taurus ou la Cordillère des Andes.*

*Ainsi donc une masse amorphe en train d'éructer fut glissé pour nous dans le four stellaire, où durcissant elle s'est façonnée en vallées, crêtes, ondulations, crevasses... Et tous ces plans dès lors si nettement articulés, ces dalles minces où la lumière avec application couche ses feux, - sans un regard pour la mollesse ignoble sous-jacente.*

*Ce lâche et froid sous-sol que l'on nomme la mie a son tissu pareil à celui des éponges : feuilles ou fleurs y sont comme des sœurs siamoises soudées par tous les coudes à la fois. Lorsque le pain rassit ces fleurs fanent et se rétrécissent : elles se détachent alors les unes des autres, et la masse en devient friable...*

*Mais brisons-la : car le pain doit être dans notre bouche moins objet de respect que de consommation. »*

## ***La liberté ou l'amour ! (1927)***

### ***V. La baie de la faim***

« [...] Il y a des instants de la vie où la raison de nos actes nous apparaît avec toute sa fragilité.

Je respire, je regarde, je n'arrive pas à assigner à mes réflexions un champ clos. Elles s'obstinent à tracer des sillons entrecroisés.

Comment voulez-vous que le blé, préoccupation principale des gens que je méprise, puisse y germer.

Mais le Corsaire Sanglot, la chanteuse de music-hall, Louise Lame, les explorateurs polaires et les fous, réunis par inadvertance dans la plaine aride d'un manuscrit, hisseront en vain du haut des mâts blancs les pavillons noirs annonciateurs de peste s'ils n'ont auparavant, fantômes jaillis de la nuit profonde de l'encrier, abandonné les préoccupations chères à celui qui, de cette nuit liquide et parfaite, ne fit jamais autre chose que des taches à ses doigts, taches propres à l'apposition d'empreintes digitales sur les murs ripolinés du rêve et par là capables d'induire en erreur les séraphins ridicules de la déduction logique persuadés que seul un esprit familier des majestueuses ténèbres a pu laisser une trace tangible de sa nature indécise en s'enfuyant à l'approche d'un danger comme le jour ou le réveil, et loin de penser que le travail du comptable et celui du poète laissent finalement les mêmes stigmates sur le papier et que seul l'œil perspicace des aventuriers de la pensée est capable de faire la différence entre les lignes sans mystère du premier et le grimoire prophétique et, peut-être à son insu, divin du second, car les pestes redoutables ne sont que tempêtes de cœurs entrecroqués et il convient de les affronter avec des ambitions individuelles et un esprit dégagé du stupide espoir de transformer en miroir le papier par une écriture magique et efficace. »

### ***VI. Pamphlet contre la mort***

« [...] Passe-passe, éternel ressort des mathématiques et des métaphysiques ! Il n'est rien qui ne puisse se démentir et je méprise vraiment ceux qui restent entre les deux pôles brûlants de la pensée sur l'équateur froid du scepticisme. Lieux communs qui heurtent les croyances les plus élevées, par quel abus de confiance s'autorise-t-on de vous pour vivre à petites gorgées ? Alors que par le vent stupide qui vous anime il fait si bon se laisser emporter.

Mon esprit lui est soumis comme au fusil la balle. Qu'ils me font rire ceux qui prétendent faire autre chose dans cette tempête que des gestes désespérés de moulins à vent, des contorsions de cerfs-volants, des mouvements arbitraires d'ailerons, ceux qui se prétendent timoniers capables d'aller au port, ceux pour qui doute n'est pas synonyme d'inquiétude, ceux qui sourient finement !

Le but ? Mais c'est le vent même, la tempête et quel que soit le paysage qu'ils bouleversent, ne sont-ils intangibles et logiques ?

Ce sont les hommes qui sont imbéciles, ayant basé les voiles des navires sur le même principe que la tornade, de trouver le naufrage moins logique que la navigation.

Que je les méprise ceux qui ignorent jusqu'à l'existence du vent.[...] »

### ***L'ère du soupçon (1950)***

« Les critiques ont beau préférer, en bons pédagogues, faire semblant de ne rien remarquer, et par contre ne jamais manquer une occasion de proclamer sur le ton qui sied aux vérités premières que le roman que je sache, est et restera toujours, avant tout, « une histoire où l'on voit agir et vivre des personnages », qu'un romancier n'est digne de ce nom que s'il est capable de « croire » à ses personnages, ce qui lui permet de les rendre « vivants » et de leur donner une « épaisseur romanesque » ; ils ont beau distribuer sans compter les éloges à ceux qui savent encore, comme Balzac ou Flaubert, « camper » un héros de roman et ajouter une « inoubliable figure » aux figures inoubliables dont ont peuplé notre univers tant de maîtres illustres ; ils ont beau faire miroiter devant les jeunes écrivains le mirage des récompenses exquisées qui attendent, dit-on, ceux dont la foi est la plus vivace : ce moment bien connu de quelques « vrais romanciers » où le personnage, tant la croyance en lui de son auteur et l'intérêt qu'il lui porte sont intenses, se met soudain, telles les tables tournantes, animé par un fluide mystérieux, à se mouvoir de son propre mouvement et à entraîner à sa suite son créateur ravi qui n'a plus qu'à se laisser à son tour guider par sa créature ; enfin les critiques ont beau joindre aux promesses les menaces et avertir les romanciers que, s'ils n'y prennent garde, le cinéma, leur rival mieux armé, viendra ravir le sceptre à leurs mains indignes – rien n'y fait. Ni reproches ni encouragements ne parviennent à ranimer une foi languissante.

Et, selon toute apparence, non seulement, le romancier ne croit plus guère à ses personnages, mais le lecteur, de son côté, n'arrive plus à y croire. Aussi voit-on le personnage de roman, privé de ce double soutien, la foi en lui du romancier et du lecteur, qui le faisait tenir debout, solidement d'aplomb, portant sur ses larges épaules tout le poids de l'histoire, vaciller et se défaire.

Depuis les temps heureux d'Eugénie Grandet où, parvenu au faîte de sa puissance, il trônait entre le lecteur et le romancier, objet de leur ferveur commune, tels les Saints des tableaux primitifs entre les donateurs, il n'a cessé de perdre successivement tous ses attributs et prérogatives.

Il était très richement pourvu, comblé de biens de toute sorte, entouré de soins minutieux ; rien ne lui manquait, depuis les boucles d'argent de sa culotte jusqu'à la loupe veinée au bout de son nez. Il a, peu à peu, tout perdu : ses ancêtres, sa maison soigneusement bâtie, bourrée de la cave au grenier d'objets de toute espèce, jusqu'aux plus menus colifichets, ses propriétés et ses titres de rente, ses vêtements, son corps, son visage, et, surtout, ce bien précieux entre tous, son caractère qui n'appartenait qu'à lui, et souvent jusqu'à son nom.

Aujourd'hui, un flot toujours grossissant nous inonde d'œuvres littéraires qui prétendent encore être des romans et où un être sans contours, indéfinissable, insaisissable et invisible, un « je » anonyme qui est tout et qui n'est rien et qui n'est le plus souvent qu'un reflet de l'auteur lui-même, a usurpé le rôle du héros principal et occupe la place d'honneur. Les personnages qui l'entourent, privés d'existence propre, ne sont plus que des visions, rêves, cauchemars, illusions, reflets, modalités ou dépendances de ce « je » tout-puissant.

Et l'on pourrait se rassurer en songeant que ce procédé est l'effet d'un égocentrisme propre à l'adolescence, d'une timidité ou d'une inexpérience de débutant, si cette maladie juvénile n'avait frappé précisément les œuvres les plus importantes de notre temps (depuis A la Recherche du Temps perdu et Paludes jusqu'au Miracle de la Rose, en passant par Les Cahiers de Malte Laurids Brigge, Le Voyage au bout de la nuit et La Nausée), celles où leurs auteurs ont montré d'emblée tant de maîtrise et une si grande puissance d'attaque.

Ce que révèle, en effet, cette évolution actuelle du personnage de roman est tout à l'opposé d'une régression à un stade infantile. Elle témoigne, à la fois chez l'auteur et chez le lecteur, d'un état d'esprit singulièrement sophistiqué. Non seulement ils se méfient du personnage de roman, mais à travers lui, ils se méfient l'un de l'autre. Il était le terrain d'entente, la base solide d'où ils pouvaient d'un commun effort s'élaner vers des recherches et des découvertes nouvelles. Il est devenu le lieu de leur méfiance réciproque, le terrain dévasté où ils s'affrontent. Quand on examine sa situation actuelle, on est tenté de se dire qu'elle illustre à merveille le mot de Stendhal : « le génie du soupçon est venu au monde ». Nous sommes entrés dans l'ère du soupçon. »

## **Le Musée imaginaire (1947)**

### *Introduction*

*« Un crucifix roman n'était pas d'abord une sculpture, la Madone de Cimabué n'était pas d'abord un tableau, même l'Athéna de Phidias n'était pas d'abord une statue.*

*Le rôle des musées dans notre relation avec les œuvres d'art est si grand, que nous avons peine à penser qu'il n'en existe pas, qu'il n'en exista jamais, là où la civilisation de l'Europe moderne est ou fut inconnue ; et qu'il en existe chez nous depuis moins de deux siècles. Le XIXe siècle a vécu d'eux ; nous en vivons encore, et oublions qu'ils ont imposé au spectateur une relation toute nouvelle avec l'œuvre d'art. Ils ont contribué à délivrer de leur fonction les œuvres d'art qu'il réunissaient ; à métamorphoser en tableaux, jusqu'aux portraits. Si le buste de César, le Charles Quint équestre, sont encore César et Charles Quint, le duc d'Olivarès n'est plus que Velazquez. Que nous importe l'identité de l'Homme au Casque, de l'Homme au Gant ? Ils s'appellent Rembrandt et Titien. Le portrait cesse d'être d'abord le portrait de quelqu'un. Jusqu'au XIXe siècle, toutes les œuvres d'art ont été l'image de quelque chose qui existait ou qui n'existait pas, avant d'être des œuvres d'art. Aux yeux du peintre seul, la peinture était peinture ; encore était-elle souvent aussi poésie. Et le musée supprime de presque tous les portraits (le fussent-ils d'un rêve), presque tous leurs modèles, en même temps qu'il arrache leur fonction aux œuvres d'art : il ne connaît plus ni palladium, ni saint, ni Christ, ni objet de vénération, de ressemblance, d'imagination, de décor, de possession ; mais des images des choses, différentes des choses mêmes, et tirant de cette différence spécifique leur raison d'être. Il est une confrontation de métamorphoses.*

*(...) Notre relation avec l'art, depuis plus d'un siècle, n'a cessé de s'intellectualiser. Le musée impose une mise en question de chacune des expressions du monde qu'il rassemble, une interrogation sur ce qui les rassemble. Au « plaisir de l'œil » la succession, l'apparente contradiction des écoles ont ajouté la conscience d'une quête passionnée, d'une recreation de l'univers en face de la Création. Après tout, le musée est un des lieux qui donnent la plus haute idée de l'homme. Mais nos connaissances sont plus étendues que nos musées ; le visiteur du Louvre sait qu'il n'y trouve significativement ni Goya, ni les Grands Anglais, ni la peinture de Michel-Ange, ni Piero della Francesca, ni Grünewald ; à peine Vermeer. Là où l'œuvre d'art n'a plus d'autre fonction que d'être œuvre d'art, à une époque où l'exploration artistique du monde se poursuit, la réunion de tant de chefs-d'œuvre, d'où tant de chefs-d'œuvre sont absents, convoque dans l'esprit tous les chefs-d'œuvre. Comment ce possible mutilé n'appellerait-il pas tout le possible ?*

*De quoi est-il inévitablement privé ? Jusqu'ici, des ensembles de vitraux et de fresques ; de ce qui est intransportable ; de ce qui ne peut être aisément déployé, les ensembles de tapisseries, par exemple ; de ce qu'il ne peut acquérir. Même dû à l'emploi persévérant de moyens immenses, un musée vient d'une succession de hasards heureux. Les victoires de Napoléon ne lui permirent pas d'apporter la Sixtine au Louvre, et nul mécène n'apportera au Metropolitan Museum le Portail Royal de Chartres, les fresques d'Arezzo. Du XVIIIe au XXe siècle, on a transporté ce qui était transportable ; on a donc vu passer en vente plus de tableaux de Rembrandt que de fresques de Giotto. Ainsi le musée, né lorsque le tableau de chevalet représentait seul la peinture vivante, se trouve-t-il musée, non de la couleur, mais des tableaux ; non de la sculpture, mais des statues.*

*Le voyage d'art le complète au XIXe siècle. Mais combien d'artistes connaissent alors l'ensemble des grandes œuvres de l'Europe ? Gautier a vu l'Italie (sans voir Rome), à trente-neuf ans ; Edmond de Goncourt, à trente-trois ; Hugo, enfant ; Baudelaire, Verlaine, jamais. Encore le voyage d'Italie, était-il de tradition. On avait vu des morceaux d'Espagne et d'Allemagne, la Hollande peut-être ; souvent on connaissait les Flandres. L'attente cohue d'amateurs qui se pressait au Salon, public de la meilleure peinture de son temps, vivait du Louvre. Baudelaire ne vit les œuvres capitales ni du Greco, ni de Michel-Ange, ni de Masaccio, ni de Piero della Francesca, ni de Grünewald, ni de Titien, ni de Hals, - ni de Goya, malgré la Galerie d'Orléans... Ses « Phares » commencent au XVIe siècle.*

*Qu'avait-il vu ? Qu'avaient vu, jusqu'en 1900, ceux dont les réflexions sur l'art demeurent pour nous révélatrices ou significatives, et dont nous supposons qu'ils parlent des mêmes œuvres que nous ; que leurs références sont les nôtres ? Deux ou trois grands musées, et les photos, gravures ou copies d'une faible partie des chefs-d'œuvre de l'Europe. La plupart de leurs lecteurs, moins encore. Il y avait alors, dans les connaissances artistiques, une zone floue, qui tenait à ce que la confrontation d'un tableau du Louvre et d'un tableau de Florence, de Rome, de Madrid, était celle d'un tableau et d'un souvenir. La mémoire optique n'est pas infaillible, et plusieurs semaines séparaient souvent les études successives. Du XVIIe au XIXe siècle, les tableaux, traduits par la gravure, étaient devenus gravures ; ils avaient conservé (relativement) leur dessin, perdu leur couleur à quoi s'était substituée, non par copie mais par interprétation, son expression en noir et blanc ; ils avaient perdu aussi leurs dimensions, et acquis des marges. La photo en noir, au XIXe siècle, ne fut qu'une gravure plus fidèle. L'amateur d'alors connut les toiles comme nous avons connu les mosaïques et les vitraux jusqu'à la guerre de 1940...*

*Aujourd'hui [1947], un étudiant dispose de la reproduction en couleurs de la plupart des œuvres magistrales, découvre nombre de peintures secondaires, les arts archaïques, les sculptures indienne, chinoise, japonaise et précolombiennes des hautes époques, une partie de l'art byzantin, les fresques romanes, les arts sauvages et populaires.*



*Combien de statues étaient reproduites en 1850 ? Nos albums ont trouvé dans la sculpture – que la monochromie reproduit plus fidèlement qu'elle ne reproduit les tableaux – leur domaine privilégié. On connaissait le Louvre (et quelques-unes de ses dépendances), dont on se souvenait comme on pouvait ; nous disposons de plus d'œuvres significatives, pour suppléer aux défaillances de notre mémoire, que n'en pourrait contenir le plus grand musée.*

*Car un Musée Imaginaire s'est ouvert, qui va pousser à l'extrême l'incomplète confrontation imposée par les vrais musées ; répondant à l'appel de ceux-ci, les arts plastiques ont inventé leur imprimerie. »*

## **Les Voix du silence (1951)**

« *L'art est un anti-destin.* »

« *L'art grec n'est pas un art de solitude, mais celui d'une communion avec le cosmos dont il fut amputé par Rome. Quand le devenir ou le destin se substitue à l'être, l'histoire sue substitue à la théologie, et l'art apparaît dans sa pluralité et dans sa métamorphose ; les absolus métamorphosés par les arts ressuscités, rétablissent alors, avec un passé qu'ils modèlent, les liens des dieux grecs et du cosmos. Au sens où Amphitrite fut la déesse de la mer, la figure qui rendit secourables les flots, l'art grec est notre dieu de la Grèce : c'est lui, et non les personnages de l'Olympe, qui nous l'exprime dans sa part la plus haute, victorieuse du temps et fraternelle, puisque c'est à travers lui seul qu'elle nous atteint à l'âme. Il exprime ce qui, à travers la Grèce et inséparable d'elle, fut la forme particulière d'un pouvoir divin dont tout art est le témoignage. L'Homme que suggère la multiplicité de ces pouvoirs est l'acteur de la plus vaste aventure, et aussi la souche profonde d'où montent les surgeons qui tout à tour s'enchevêtrent et s'ignorent ; telle victoire qu'il remporta jadis sur les démons de Babylone retentit sourdement en quelque coin secret de notre âme. [...]*

*L'art ne délivre pas l'homme de n'être qu'un accident de l'univers ; mais il est l'âme du passé au sens où chaque religion antique fut une âme du monde. Il assure pour ses sectateurs, quand l'homme est né à la solitude, le lien profond qu'abandonnent les dieux qui s'éloignent. Si nous introduisons dans notre civilisation tant d'éléments ennemis, comment ne pas voir que notre avidité les fond en un passé devenu celui de sa plus profonde défense, séparé du vrai par sa nature même ? Sous l'or battu des masques de Mycènes, là où l'on chercha la poussière de la beauté, battait de sa pulsation millénaire un pouvoir enfin réentendu jusqu'au fond du temps. A la petite plume de Klee, au bleu des raisins de Braque, répond du fond des empires le chuchotement des statues qui chantaient au lever du soleil. Toujours enrobé d'histoire, mais semblable à lui-même depuis Sumer jusqu'à l'école de Paris, l'acte créateur maintient au long des siècles une reconquête aussi vieille que l'homme. Une mosaïque byzantine et un Rubens, un Rembrandt et un Cézanne expriment des maîtrises distinctes, différemment chargées de ce qui fut maîtrisé ; mais elles s'unissent aux peintures magdaléniennes dans le langage immémorial de la conquête, non dans un syncrétisme de ce qui fut conquis. La leçon des Bouddhas de Nara ou celle des Danses de Mort civaïtes n'est pas une leçon de bouddhisme ou d'hindouisme ; et le Musée Imaginaire est la suggestion d'un vaste possible projeté par le passé, la révélation de fragments perdus de l'obsédante plénitude humaine, unis dans la communauté de leur présence invaincue. Chacun des chefs-d'œuvre est une purification du monde, mais leur leçon commune est celle de leur existence, et la victoire de chaque artiste sur sa servitude rejoint, dans un immense déploiement, celle de l'art sur le destin de l'humanité.*

*L'art est un anti-destin.* »

## **L'Âge d'Homme (1939)**

### **Portrait physique**

« Je viens d'avoir trente-quatre ans, la moitié de la vie. Au physique, je suis de taille moyenne, plutôt petit. J'ai des cheveux châtain coupés court afin d'éviter qu'ils ondulent, par crainte aussi que ne se développe une calvitie menaçante. Autant que je puisse en juger, les traits caractéristiques de ma physionomie sont : une nuque très droite, tombant verticalement comme une muraille ou une falaise, marque classique (si l'on en croit les astrologues) des personnes nées sous le signe du Taureau ; un front développé, plutôt bossué, aux veines temporales exagérément noueuses et saillantes. Cette ampleur de front est en rapport (selon le dire des astrologues) avec le signe du Bélier ; et en effet je suis né un 20 avril, donc aux confins de ces deux signes : le Bélier et le Taureau. Mes yeux sont bruns, avec le bord des paupières habituellement enflammé ; mon teint est coloré ; j'ai honte d'une fâcheuse tendance aux rougeurs et à la peau luisante. Mes mains sont maigres, assez velues, avec des veines très dessinées ; mes deux majeurs, incurvés vers le bout, doivent dénoter quelque chose d'assez faible ou d'assez fuyant dans mon caractère.

Ma tête est plutôt grosse pour mon corps ; j'ai les jambes un peu courtes par rapport à mon torse, les trop étroites relativement aux hanches. Je marche le haut du corps incliné en avant ; j'ai tendance, lorsque je suis assis, à me tenir le dos voûté ; ma poitrine n'est pas très large et je n'ai guère de muscles. J'aime à me vêtir avec le maximum d'élégance ; pourtant, à cause des défauts que je viens de relever dans ma structure et de mes moyens qui, sans que je puisse me dire pauvre, sont plutôt limités, je me juge d'ordinaire profondément inélégant ; j'ai horreur de me voir à l'improviste dans une glace car, faute de m'y être préparé, je me trouve à chaque fois d'une laideur humiliante.

Quelques gestes m'ont été – ou me sont – familiers : me flairer le dessus de la main ; ronger mes pouces presque jusqu'au sang ; pencher la tête légèrement de côté ; serrer les lèvres et m'amincir les narines avec un air de résolution ; me frapper brusquement le front de la paume – comme quelqu'un à qui vient une idée – et l'y maintenir appuyée quelques secondes (autrefois, dans des occasions analogues, je me tâtais l'occiput) ; cacher mes yeux derrière ma main quand je suis obligé de répondre oui ou non sur quelque chose qui me gêne ou de prendre une décision ; quand je suis seul me gratter la région anale ; etc. Ces gestes, je les ai un à un abandonnés, au moins pour la plupart. Peut-être aussi en ai-je seulement changé et les ai-je remplacés par de nouveaux que je n'ai pas encore repérés ? Si rompu que je sois à m'observer moi-même, si maniaque que soit mon goût pour ce genre amer de contemplation, il y a sans nul doute des choses qui m'échappent, et vraisemblablement parmi les plus apparentes, puisque la perspective est tout et qu'un tableau de moi, peint selon ma propre perspective, a de grandes chances de laisser dans l'ombre certains détails qui, pour les autres, doivent être les plus flagrants. »

### **De la littérature considérée comme une tauromachie (1939-1945)**

« Entre tant de romans autobiographiques, journaux intimes, souvenirs, confessions, qui connaissent depuis quelques années une vogue si extraordinaire (comme si, de l'œuvre littéraire, on négligeait ce qui est création pour ne plus l'envisager que sous l'angle de l'expression et regarder, plutôt que l'objet fabriqué, l'homme qui se cache – ou se montre – derrière), l'Âge d'Homme vient donc se proposer, sans que son auteur veuille se prévaloir d'autre chose que d'avoir tenté de parler de lui-même avec le maximum de lucidité et de sincérité.

Un problème le tourmentait, qui lui donnait mauvaise conscience et l'empêchait d'écrire : ce qui se passe dans le domaine de l'écriture n'est-il pas dénué de valeur si cela reste « esthétique », anodin, dépourvu de sanction, s'il n'y a rien, dans le fait d'écrire une œuvre, qui soit un équivalent (et ici intervient l'une des images les plus chères à l'auteur) de ce qu'est pour le torero la corne acérée du taureau, qui seule – en raison de la menace matérielle qu'elle recèle – confère une réalité humaine à son art, l'empêche d'être autre chose que grâces vaines de ballerine ?

Mettre à nu certaines obsessions d'ordre sentimental ou sexuel, confesser publiquement certaines des déficiences ou des lâchetés qui lui font le plus honte, tel fut pour l'auteur le moyen – grossier sans doute, mais qu'il livre à d'autres en espérant le voir amender – d'introduire ne fût-ce que l'ombre d'une corne de taureau dans une œuvre littéraire.

[...]

Pour qu'il y eût catharsis et que ma délivrance définitive s'opérât, il était nécessaire que cette autobiographie prît une certaine forme, capable de m'exalter moi-même et d'être entendue par les autres, autant qu'il serait possible. Je comptais pour cela sur un soin rigoureux apporté à l'écriture, sur la lueur tragique également dont serait éclairé l'ensemble de mon récit par les symboles mêmes que je mettais en œuvre : figures bibliques et de l'antiquité classique, héros de théâtre ou bien le Torero, - mythes psychologiques qui s'imposaient à moi en raison de la valeur révélatrice qu'ils avaient eue pour moi et constituaient, quant à la face littéraire de l'opération, en même temps que des thèmes directeurs les truchements par quoi s'immiscerait quelque grandeur apparente là où je ne savais que trop qu'il n'y en avait pas.

*Faire le portrait le mieux exécuté et le plus ressemblant du personnage que j'étais (comme certains peignent avec éclat paysages ingrats ou ustensiles quotidiens), ne laisser un souci d'art intervenir que pour ce qui touchait au style et à la composition : voilà ce que je me proposais, comme si j'avais escompté que mon talent de peintre et la lucidité exemplaire dont je saurais faire preuve compenseraient ma médiocrité en tant que modèle et comme si, surtout, un accroissement d'ordre moral devait pour moi résulter de ce qu'il y avait d'ardu dans une telle entreprise puisque – à défaut même de l'élimination de quelques-unes de mes faiblesses – je me serais du moins montré capable de ce regard sans complaisance dirigé sur moi-même.*

*Ce que je méconnaissais, c'est qu'à la base de toute introspection il y a goût de se contempler et qu'au fond de toute confession il y a désir d'être absous. Me regarder sans complaisance, c'était encore me regarder, maintenir mes yeux fixés sur moi au lieu de les porter au-delà pour me dépasser vers quelque chose de plus largement humain. Me dévoiler devant les autres mais le faire dans un écrit dont je souhaitais qu'il fût bien rédigé et architecturé, riche d'aperçus et émouvant, c'était tenter de les séduire pour qu'ils me soient indulgents, limiter – de toute façon – le scandale en lui donnant forme esthétique. Je crois donc que, si enjeu il y a eu et corne de taureau, ce n'est pas sans un peu de duplicité que je m'y suis aventuré : cédant, d'une part, encore une fois à ma tendance narcissique ; essayant, d'autre part, de trouver en autrui moins un juge qu'un complice. De même, le matador qui semble risquer le tout pour le tout soigne sa ligne et fait confiance, pour triompher du danger, à sa sagacité technique.*

[...]

*Du point de vue strictement esthétique, il s'agissait pour moi de condenser, à l'état presque brut, un ensemble de faits et d'images que je me refusais à exploiter en laissant travailler dessus mon imagination ; en somme : la négation d'un roman. Rejeter toute affabulation et n'admettre pour matériaux que des faits véridiques (et non pas seulement des faits vraisemblables, comme dans le roman classique), rien que ces faits et tous ces faits, était la règle que je m'étais choisie. Déjà, une voie avait été ouverte dans ce sens par la Nadja d'André Breton, mais je rêvais surtout de reprendre à mon compte – autant que faire se pourrait – ce projet inspiré à Baudelaire par un passage des Marginalia d'Edgar Poe : mettre son cœur à nu, écrire ce livre sur soi-même où serait poussé à tel point le souci de sincérité que, sous les phrases de l'auteur, « le papier se riderait et flamberait à chaque touche de la plume de feu ». »*

***L'œuvre au noir* (1968)**

**L'Abîme**

« Peu à peu, comme un homme qui absorbe chaque jour une certaine nourriture finit par en être modifié dans sa substance, et même dans sa forme, engraisse ou maigrit, tire de ces mets une force, ou contracte en les ingérant des maux qu'il ne connaissait pas, des changements presque imperceptibles se faisaient en lui, fruit d'habitudes nouvelles qu'il s'était acquises. Mais la différence entre hier et aujourd'hui s'annulait dès qu'il y portait le regard : il exerçait la médecine, comme il l'avait toujours fait, et il n'importait guère que ce fût sur des loqueteux ou sur des princes. Sébastien Théus était un nom de fantaisie, mais ses droits à celui de Zénon n'étaient pas des plus clairs. Non habet nomen proprium : il était de ces hommes qui ne cessent pas jusqu'au bout de s'étonner d'avoir un nom comme on s'étonne en passant devant un miroir d'avoir un visage et que ce soit précisément ce visage-là. Son existence était clandestine et soumise à certaines contraintes : elle l'avait toujours été. Il taisait les pensées qui pour lui comptaient le plus, mais il savait de longue date que celui qui s'expose par ses propos n'est qu'un sot, quand il est si facile de laisser les autres se servir de leur gosier et de leur langue pour former des sons. Ses rares accès de paroles n'avaient jamais été que l'équivalent des débauches d'un homme chaste. Il vivait à peu près claquemuré dans son hospice de Saint-Cosme, prisonnier d'une ville, et dans cette ville d'un quartier, et dans ce quartier d'une demi-douzaine de chambres donnant d'un côté sur le jardin potager et les dépendances d'un couvent, et de l'autre sur un mur nu. Ses pérégrinations, assez peu fréquentes, à la recherche de spécimens botaniques, passaient et repassaient par les mêmes champs labourés et les mêmes chemins de halage, les mêmes boqueteaux et la lisière des mêmes dunes, et il souriait, non sans amertume, de ces allées et venues d'insectes qui circulent incompréhensiblement sur un empan de terre. Mais ce rétrécissement du lieu, ces répétitions quasi mécaniques des mêmes gestes se produisaient chaque fois qu'on harnachait les facultés en vue de l'accomplissement d'une seule tâche délimitée et utile. Sa vie sédentaire l'accablait comme une sentence d'incarcération qu'il eût par prudence prononcée sur soi-même, mais la sentence restait révocable : bien des fois déjà, et sous d'autres ciels, il s'était installé ainsi, momentanément ou, croyait-il, pour toujours, en homme qui a partout nulle part droit de cité. Rien en prouverait qu'il ne reprendrait pas demain l'existence errante qui avait été son lot et son choix. Et pourtant son destin bougeait : un glissement s'opérait à l'insu de lui-même. Comme un homme nageant à contre-courant et par une nuit noire, les repères lui manquaient pour calculer exactement la dérive.

Naguère encore, en retrouvant son chemin dans le lacis des venelles de Bruges, il avait cru que cette halte à l'écart des grandes routes de l'ambition et du savoir lui procurerait quelque repos après les agitations de trente-cinq ans. Il comptait éprouver l'inquiète sécurité d'un animal rassuré par l'étroitesse et l'obscurité du gîte où il a choisi de vivre. Il s'était trompé. Cette existence immobile bouillonnait sur place ; le sentiment d'une activité presque terrible grondait comme une rivière souterraine. L'angoisse qui l'étreignait était autre que celle d'un philosophe persécuté pour ses livres. Le temps qu'il avait imaginé devoir peser entre ses mains comme un lingot de plomb, fuyait et se subdivisait comme les grains de mercure. Les heures, les jours et les mois, avaient cessé de s'accorder aux signes des horloges, et même au mouvement des astres. »

## **L'Imagination (1936)**

### **Introduction**

« Je regarde cette feuille blanche, posée sur ma table ; je perçois sa forme, sa couleur, sa position. Ces différentes qualités ont des caractéristiques communes : d'abord elles se donnent à mon regard comme des existences que je puis seulement constater et dont l'être ne dépend aucunement de mon caprice. Elles sont pour moi, elles ne sont pas moi. Mais elles ne sont pas non plus autrui, c'est-à-dire qu'elles ne dépendent d'aucune spontanéité, ni de la mienne, ni de celle d'une autre conscience. Elles sont présentes et inertes à la fois. Cette inertie du contenu sensible, qu'on a souvent décrite, c'est l'existence en soi. Il ne sert à rien de discuter si cette feuille se réduit à un ensemble de représentations ou si elle est et doit être davantage. Ce qui est certain, c'est que le blanc que je constate, ce n'est certes pas ma spontanéité qui peut le produire. Cette forme inerte, qui est en deçà de toutes les spontanéités conscientes, que l'on doit observer, apprendre peu à peu, c'est ce qu'on appelle une chose. En aucun cas, ma conscience ne saurait être une chose, parce que sa façon d'être en soi est précisément un être pour soi. Exister, pour elle, c'est avoir conscience de son existence. Elle apparaît comme une pure spontanéité, en face du monde des choses qui est pure inertie. Nous pouvons donc poser dès l'origine deux types d'existence : c'est, en effet, en tant qu'elles sont inertes que les choses échappent à la domination de la conscience ; c'est leur inertie qui les sauvegarde et qui conserve leur autonomie.

Mais voici que maintenant, je détourne la tête. Je ne vois plus la feuille de papier. Je vois maintenant le papier gris du mur. La feuille n'est plus présente, elle n'est plus là. Je sais bien cependant qu'elle ne s'est pas anéantie : son inertie l'en préserve. Simplement, elle a cessé d'être pour moi. Pourtant la voici de nouveau. Je n'ai pas tourné la tête, mon regard est toujours dirigé vers le papier gris ; rien n'a bougé dans la pièce. Cependant, la feuille m'apparaît de nouveau avec sa forme, sa couleur et sa position ; et je sais fort bien, au moment qu'elle m'apparaît, que c'est précisément la feuille que je voyais tout à l'heure. Est-ce vraiment elle en personne ? Oui et non. Certes j'affirme bien que c'est la même feuille avec les mêmes qualités. Mais je n'ignore pas que cette feuille est restée là-bas : je sais que je ne jouis pas de sa présence ; si je veux la voir réellement, il faut que je me tourne vers mon bureau, que je ramène mes regards sur le buvard où la feuille est posée. La feuille qui m'apparaît en ce moment a une identité d'essence avec la feuille que je voyais tout à l'heure. Et, par essence, je n'entends pas seulement la structure mais encore l'individualité même. Seulement cette identité d'essence ne s'accompagne pas d'une identité d'existence. C'est bien la même feuille, la feuille qui est présentement sur mon bureau, mais elle existe autrement. Je ne la vois pas, elle ne s'impose pas comme une limite à ma spontanéité ; elle n'est pas non plus un donné inerte existant en soi. En un mot elle n'existe pas en fait, elle existe en image.

Si je m'examine sans préjugés, je m'apercevrai que j'opère spontanément la discrimination entre l'existence comme chose et l'existence comme image.

(...) Autre chose est, cependant, d'appréhender immédiatement une image comme une image, autre chose de former des pensées sur la nature des images en général. Le seul moyen de constituer une théorie vraie de l'existence en image serait de s'astreindre rigoureusement à ne rien avancer sur celle-ci qui n'ait directement sa source dans une expérience réflexive. C'est qu'en effet l'existence en image est un mode d'être fort difficile à saisir. Il y faut de la contention d'esprit ; il faut surtout se débarrasser de notre habitude presque invincible de constituer tous les modes d'existences sur le type de l'existence physique. »

## **La Nausée (1938)**

« Vivre ou raconter »

« Voilà ce que j'ai pensé : pour que l'événement le plus banal devienne une aventure, il faut et il suffit qu'on se mette à le raconter. C'est ce qui dupe les gens : un homme c'est toujours un conteur d'histoires. Il vit entouré de ses histoires et des histoires d'autrui, il voit tout ce qui lui arrive à travers elles ; et il cherche à vivre sa vie comme s'il la racontait.

Mais il faut choisir : vivre ou raconter. Par exemple quand j'étais à Hambourg, avec cette Erna, dont je me défiais et qui avait peur de moi, je menais une drôle d'existence. Mais j'étais dedans, je n'y pensais pas. Et puis un soir, dans un petit café de San Pauli, elle m'a quitté pour aller aux lavabos. Je suis resté seul, il y avait un phonographe qui jouait Blue Sky. Je me suis mis à raconter ce qui s'était passé depuis mon débarquement. Je me suis dit : « Le troisième soir, comme j'entrais dans un dancing appelé la Grotte Bleue, j'ai remarqué une grande femme à moitié soûle. Et cette femme-là, c'est celle que j'attends en ce moment, en écoutant Blue Sky et qui va revenir s'asseoir à ma droite et m'entourer le cou de ses bras. » Alors, j'ai senti avec violence que j'avais une aventure. Mais Erna est revenue, elle s'est assise à côté de moi, elle m'a entouré le cou de ses bras et je l'ai détestée sans trop savoir pourquoi. Je comprends à présent : c'est qu'il fallait recommencer de vivre et que l'impression d'aventure venait de s'évanouir.

Quand on vit, il n'arrive rien. Les décors changent, les gens entrent et sortent, voilà tout. Il n'y a jamais de commencements. Les jours s'ajoutent aux jours sans rime ni raison, c'est une addition interminable et monotone. De temps en temps, on fait un total partiel : on dit : voilà trois ans que je voyage, trois ans que je suis à Bouville. Il n'y a pas de fin non plus : on ne quitte jamais une femme, un ami, une ville en une fois. Et puis tout se ressemble : Shanghai, Moscou, Alger, au bout d'une quinzaine, c'est tout pareil. Par moments – rarement – on fait le point, on s'aperçoit qu'on s'est collé avec une femme, engagé dans une sale histoire. Le temps d'un éclair. Après ça, le défilé recommence, on se remet à faire l'addition des heures et des jours. Lundi, mardi, mercredi. Avril, mai juin. 1924,1925,1926.

Ça, c'est vivre. Mais quand on raconte la vie, tout change ; seulement c'est un changement que personne ne remarque : la preuve c'est qu'on parle d'histoires vraies. Comme s'il pouvait y avoir des histoires vraies ; les événements se produisent dans un sens et nous les racontons en sens inverse. On a l'air de débiter par le commencement : « C'était par un beau soir de l'automne de 1922. J'étais clerc de notaire à Maromme. » Et en réalité c'est par la fin qu'on a commencé. Elle est là, invisible et présente, c'est elle qui donne à ces quelques mots la pompe et la valeur d'un commencement. « Je me promenais, j'étais sorti du village sans m'en apercevoir, je pensais à mes ennuis d'argent. » Cette phrase, prise simplement pour ce qu'elle est, veut dire que le type était absorbé, morose, à cent lieues d'une aventure, précisément dans ce genre d'humeur où on laisse passer les événements sans les voir. Mais la fin est là, qui transforme tout. Pour nous, le type est déjà le héros de l'histoire. Sa morosité, ses ennuis d'argent sont bien plus précieux que les nôtres, ils sont tout dorés par la lumière des passions futures. Et le récit se poursuit à l'envers : les instants ont cessé de s'empiler au petit bonheur les uns sur les autres, ils sont happés par la fin de l'histoire qui les attire et chacun d'eux attire à son tour l'instant qui le précède : « Il faisait nuit, la rue était déserte. » La phrase est jetée négligemment, elle a l'air superflue ; mais nous ne nous y laissons pas prendre et nous la mettons de côté : c'est un renseignement dont nous comprendrons la valeur par la suite. Et nous avons le sentiment que le héros a vécu tous les détails de cette nuit comme des annonces, comme des promesses, ou même qu'il vivait seulement ceux qui étaient des promesses, aveugle et sourd pour tout ce qui n'annonçait pas l'aventure. Nous oublions que l'avenir n'était pas encore là ; le type se promenait dans une nuit sans présages, qui lui offrait pêle-mêle ses richesses monotones et il ne choisissait pas.

J'ai voulu que les moments de ma vie se suivent et s'ordonnent comme ceux d'une vie qu'on se rappelle. Autant vaudrait tenter d'attraper le temps par la queue. »

« Rien d'autre que du présent. »

« Je jetai un regard anxieux autour de moi : du présent, rien d'autre que du présent. Des meubles légers et solides, encroûtés dans leur présent, une table, un lit, une armoire à glace – et moi-même. La vraie nature du présent se dévoilait : il était ce qui existe, et tout ce qui n'était pas présent n'existait pas. Le passé n'existait pas. Pas du tout. Ni dans les choses ni même dans ma pensée. Certes, depuis longtemps, j'avais compris que le mien m'avait échappé. Mais je croyais, jusqu'alors, qu'il s'était simplement retiré hors de ma portée. Pour moi le passé n'était qu'une mise à la retraite : c'était une autre manière d'exister, un état de vacance et d'inaction ; chaque événement, quand son rôle avait pris fin, se rangeait sagement, de lui-même, dans une boîte et devenait événement honoraire : tant on a de peine à imaginer le néant. Maintenant, je savais : les choses sont tout entières ce qu'elles paraissent – et derrière elles...il n'y a rien. »

« Mardi »

« Rien. Existé.

*La perception nauséuse de l'existence*

« Je ne peux pas dire que je me sente allégé ni content ; au contraire, ça m'écrase. Seulement mon but est atteint : je sais ce que je voulais savoir ; tout ce qui m'est arrivé depuis le mois de janvier, je l'ai compris. La Nausée ne m'a pas quitté et je ne crois pas qu'elle me quittera de sitôt ; mais je ne la subis plus, ce n'est plus une maladie ni une quinte passagère : c'est moi.

« Donc j'étais tout à l'heure au Jardin public. La racine du marronnier s'enfonçait dans la terre, juste au-dessous de mon banc. Je ne me rappelais plus que c'était une racine. Les mots s'étaient évanouis et, avec eux, la signification des choses, leurs modes d'emploi, les faibles repères que les hommes ont tracés à leur surface. J'étais assis, un peu voûté, la tête basse, seul en face de cette masse noire et noueuse, entièrement brute et qui me faisait peur. Et puis j'ai eu cette illumination.

Ça m'a coupé le souffle. Jamais, avant ces derniers jours, je n'avais pressenti ce que voulait dire « exister ». J'étais comme les autres, comme ceux qui se promènent au bord de la mer dans leurs habits de printemps. Je disais comme eux « la mer est verte ; ce point blanc, là-haut, c'est une mouette », mais je ne sentais pas que ça existait, que la mouette était une « mouette-existante » ; à l'ordinaire l'existence se cache. Elle est là, autour de nous, en nous, elle est nous, on ne peut pas dire deux mots sans parler d'elle et, finalement, on ne la touche pas. Quand je croyais y penser, il faut croire que je ne pensais rien, j'avais la tête vide, ou tout juste un mot dans la tête, le mot « être ». Ou alors, je pensais... comment dire ? Je pensais l'appartenance, je me disais que la mer appartenait à la classe des objets verts ou que le vert faisait partie des qualités de la mer. Même quand je regardais les choses, j'étais à cent lieues de songer qu'elles existaient : elles m'apparaissaient comme un décor. Je les prenais dans mes mains, elles me servaient d'outils, je prévoyais leurs résistances. Mais tout ça se passait à la surface. Si l'on m'avait demandé ce que c'était que l'existence, j'aurais répondu de bonne foi que ça n'était rien, tout juste une forme vide qui venait s'ajouter aux choses du dehors, sans rien changer à leur nature. Et puis voilà : tout d'un coup, c'était là, c'était clair comme le jour : l'existence s'était soudain dévoilée. Elle avait perdu son allure inoffensive de catégorie abstraite : c'était la pâte même des choses, cette racine était pétrie dans de l'existence. Où plutôt la racine, les grilles du jardin, le banc, le gazon rare de la pelouse, tout ça s'était évanoui ; la diversité des choses, leur individualité n'était qu'une apparence, un vernis. Ce vernis avait fondu, il restait des masses monstrueuses et molles, en désordre – nues, d'une effrayante et obscène nudité.

Je me gardais de faire le moindre mouvement, mais je n'avais pas besoin de bouger pour voir, derrière les arbres, les colonnes bleues et le lampadaire du kiosque à musique, et la Velléda, au milieu d'un massif de lauriers. Tous ces objets...comment dire ? Ils m'incommodaient ; j'aurais souhaité qu'ils existassent moins fort, d'une façon plus sèche, plus abstraite, avec plus de retenue. Le marronnier se pressait contre mes yeux. Une rouille verte le couvrait jusqu'à mi-hauteur ; l'écorce, noire et boursouflée, semblait de cuir bouilli. Le petit bruit d'eau de la fontaine Masqueret se coulait dans mes oreilles et s'y faisait un nid, les emplissait de soupirs ; mes narines débordaient d'une odeur verte et putride. Toutes choses, doucement, tendrement, se laissaient aller à l'existence comme ces femmes lasses qui s'abandonnent au rire et disent : « C'est bon de rire » d'une voix mouillée ; elles s'étaient, les unes en face des autres, elles se faisaient l'abjecte confiance de leur existence. Je compris qu'il n'y avait pas de milieu entre l'inexistence et cette abondance pâmée. Si l'on existait, il fallait exister jusque-là, jusqu'à la moisissure, à la boursoufflure, à l'obscénité. Dans un autre monde, les cercles, les airs de musique gardent leurs lignes pures et rigides. Mais l'existence est un fléchissement. Des arbres, des piliers bleu de nuit, le râle heureux d'une fontaine, des odeurs vivantes, de petits brouillards de chaleur qui flottaient dans l'air froid, un homme roux qui digérait sur un banc : toutes ces somnolences, toutes ces digestions prises ensemble offraient un aspect vaguement comique. Comique...non : ça n'allait pas jusque-là, rien de ce qui existe ne peut être comique ; c'était comme une analogie flottante, presque insaisissable avec certaines situations de vaudeville. Nous étions un tas d'existants gênés, embarrassés de nous-mêmes, nous n'avons pas la moindre raison d'être là, ni les uns ni les autres, chaque existant, confus, vaguement inquiet, se sentait de trop par rapport aux autres. De trop : c'était le seul rapport que je pusse établir entre ces arbres, ces grilles, ces cailloux. En vain cherchais-je à compter les marronniers, et les situer par rapport à la Velléda, à comparer leur hauteur avec celle des platanes : chacun d'eux s'échappait des relations où je cherchais à l'enfermer, s'isolait, débordait. Ces relations(que je m'obstinais à maintenir pour retarder l'écroulement du monde humain, des mesures, des quantités, des directions) j'en sentais l'arbitraire ; elles ne mordaient plus sur les choses. De trop, le marronnier, là en face de moi un peu sur la gauche. De trop, la Velléda...

Et moi – veule, alanguie, obscène, digérant, ballottant de mornes pensées – moi aussi j'étais de trop. »



## **L'Être et le Néant (1943)**

### **Le garçon de café**

**« Faire être ce que nous sommes ».**

« (...) Il nous faut faire être ce que nous sommes. Mais que sommes-nous donc si nous avons l'obligation constante de nous faire être ce que nous sommes ? Considérons ce garçon de café. Il a le geste vif et appuyé, un peu trop précis, un peu trop rapide, il vient vers les consommateurs d'un pas un peu trop vif, il s'incline avec un peu trop d'empressement, sa voix, ses yeux expriment un intérêt un peu trop plein de sollicitude pour la commande du client, enfin le voilà qui revient, en essayant d'imiter dans sa démarche la rigueur inflexible dont on ne sait quel automate, tout en portant son plateau avec une sorte de témérité de funambule, en le mettant dans un équilibre perpétuellement instable et perpétuellement rompu, qu'il rétablit perpétuellement d'un mouvement léger du bras et de la main. Toute sa conduite nous semble un jeu. Il s'applique à enchaîner ses mouvements comme s'ils étaient des mécanismes se commandant les uns les autres, sa mimique et sa voix même semblent des mécanismes ; il se donne la prestesse et la rapidité impitoyable des choses. Il joue, il s'amuse. Mais à quoi donc joue-t-il ? Il ne faut pas l'observer longtemps pour s'en rendre compte : il joue à être garçon de café. Il n'y a là rien qui puisse nous surprendre : le jeu est une sorte de repérage et d'investigation. L'enfant joue avec son corps pour l'explorer, pour en dresser l'inventaire ; le garçon de café joue avec sa condition pour la réaliser. Cette obligation ne diffère pas de celle qui s'impose à tous (...) Voilà bien des précautions pour emprisonner l'homme dans ce qu'il est. Comme si nous vivions dans la crainte perpétuelle qu'il n'y échappe, qu'il ne déborde et n'élude tout à coup sa condition. Mais c'est que, parallèlement, du dedans le garçon de café ne peut être immédiatement garçon de café, au sens où cet encrier est encrier, où le verre est verre. Ce n'est point qu'il ne puisse former des jugements réflexifs ou des concepts sur sa condition. Il sait bien ce qu'elle « signifie » : l'obligation de se lever à cinq heures, de balayer le sol du débit avant l'ouverture des salles, de mettre le percolateur en train, etc. Il connaît les droits qu'elle comporte : le droit au pourboire, les droits syndicaux, etc. Mais tous ces concepts, tous ces jugements renvoient au transcendant. Il s'agit de possibilités abstraites, de droits et de devoirs conférés à un « sujet de droit ». Et c'est précisément ce sujet que j'ai à être et que je ne suis point. Ce n'est pas que je ne veuille pas l'être ni qu'il soit un autre. Mais plutôt il n'y a pas de commune mesure entre son être et le mien. Il est une « représentation » pour les autres et pour moi-même, cela signifie que je ne puis l'être qu'en représentation. Mais précisément si je me le représente, je ne le suis point, j'en suis séparé, comme l'objet du sujet, séparé par rien, mais ce rien m'isole de lui, je ne puis l'être, je ne puis que jouer à l'être, c'est-à-dire m'imaginer que je le suis. Et, par là même, je l'affecte de néant. J'ai beau accomplir les fonctions de garçon de café, je ne puis l'être que sur le mode neutralisé, comme l'acteur est Hamlet, en faisant mécaniquement les gestes typiques de mon état et en me visant comme garçon de café imaginaire à travers ces gestes pris comme « analogon ». Ce que je tente de réaliser c'est un être-en-soi du garçon de café, comme s'il n'était pas justement en mon pouvoir de conférer leur valeur et leur urgence à mes devoirs d'état, comme s'il n'était pas de mon libre choix de me lever chaque matin à cinq heures ou de rester au lit, quitte à me faire renvoyer. Comme si du fait même que je soutiens ce rôle à l'existence, je ne le transcendais pas de toute part, je ne me constituais pas comme un au-delà de ma condition. Pourtant il ne fait pas de doute que je suis en un sens garçon de café – sinon ne pourrais-je m'appeler aussi bien diplomate ou journaliste ? Mais si je le suis, ce ne peut être sur le mode de l'être en soi. Je le suis sur le mode d'être ce que je ne suis pas. Il ne s'agit pas seulement des conditions sociales, d'ailleurs ; je ne suis jamais aucune de mes attitudes, aucune de mes conduites. (...) Perpétuellement absent à mon corps, à mes actes, je suis en dépit de moi-même cette « divine absence » dont parle Valéry. Je ne puis dire ni que je suis ici ni que je n'y suis pas, au sens où l'on dit « cette boîte d'allumettes est sur la table » : ce serait confondre mon « être-dans-le-monde » avec un « être-au-milieu-du-monde ». Ni que je suis debout, ni que je suis assis : cesserait confondre mon corps avec la totalité idiosyncrasique dont il n'est qu'une des structures. De toute part j'échappe à l'être et pourtant je suis. »

**Huis clos (1944)**

« *L'enfer, c'est les autres.* »

Scène 5

GARCIN

*Le bronze... (Il le caresse.) Eh bien, voici le moment. Le bronze est là, je le contemple et je comprends que je suis en enfer. Je vous dis que tout était prévu. Ils avaient prévu que je me tiendrais devant cette cheminée, pressant ma main sur ce bronze, avec tous ces regards sur moi. Tous ces regards qui me mangent... (Il se retourne brusquement.) Ha ! Vous n'êtes que deux ? Je vous croyais beaucoup plus nombreuses. (Il rit.) Alors, c'est ça l'enfer. Je n'aurais jamais cru... Vous vous rappelez : le soufre, le bûcher, le gril... Ah ! quelle plaisanterie. Pas besoin de gril : l'enfer, c'est les autres. (...)* Eh bien, continuons.

## **L'Existentialisme est un humanisme (1946)**

« L'existence précède l'essence. »

« L'existentialisme athée, que je représente (...) déclare que si Dieu n'existe pas, il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept, et que cet être c'est l'homme ou, comme dit Heidegger, la réalité humaine. Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après. L'homme, tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. L'homme est seulement, non seulement tel qu'il se conçoit, mais tel qu'il se veut, et comme il se conçoit après l'existence, comme il se veut après cet élan vers l'existence ; l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. Tel est le premier principe de l'existentialisme. C'est aussi ce qu'on appelle la subjectivité, et que l'on nous reproche sous ce nom même. Mais que voulons-nous dire par là, sinon que l'homme a une plus grande dignité que la pierre ou que la table ? Car nous voulons dire que l'homme existe d'abord, c'est-à-dire que l'homme est d'abord ce qui se jette vers un avenir, et ce qui est conscient de se projeter dans l'avenir. L'homme est d'abord un projet qui se vit subjectivement, au lieu d'être une mousse, une pourriture ou un chou-fleur ; rien n'existe préalablement à ce projet ; rien n'est au ciel intelligible, et l'homme sera d'abord ce qu'il aura projeté d'être. Non pas ce qu'il voudra être. Car ce que nous entendons ordinairement par vouloir, c'est une décision consciente, et qui est pour la plupart d'entre nous postérieure à ce qu'il s'est fait lui-même. Je peux vouloir adhérer à un parti, écrire un livre, me marier, tout cela n'est qu'une manifestation d'un choix plus originel, plus spontané que ce qu'on appelle volonté. Mais si vraiment l'existence précède l'essence, l'homme est responsable de ce qu'il est. Ainsi, la première démarche de l'existentialisme est de mettre tout homme en possession de ce qu'il est et faire reposer sur lui la responsabilité totale de son existence. Et, quand nous disons que l'homme est responsable de lui-même, nous ne voulons pas dire que l'homme est responsable de sa stricte individualité, mais qu'il est responsable de tous les hommes. (...) Quand nous disons que l'homme se choisit, nous entendons que chacun d'entre nous se choisit, mais par là nous voulons dire aussi qu'en se choisissant il choisit tous les hommes. En effet, il n'est pas un de nos actes qui, en créant l'homme que nous voulons être, ne crée en même temps une image de l'homme tel que nous estimons qu'il doit être. »

## **Situations II (1948)**

Dans le premier numéro de la revue *Les Temps modernes* qu'il fonde en 1945 avec Simone de Beauvoir et Maurice Merleau-Ponty, Sartre écrit une « présentation » retentissante qui a valeur de texte fondateur pour la « littérature engagée ».

« *L'écrivain est en situation.* »

« Nous ne voulons pas avoir honte d'écrire, et nous n'avons pas envie de parler pour ne rien dire. Le souhaiterions-nous, d'ailleurs, que nous n'y parviendrions pas : personne ne peut y parvenir. Tout écrit possède un sens, même si ce sens est fort loin de celui que l'auteur avait rêvé d'y mettre. Pour nous, en effet, l'écrivain n'est ni Vestale, ni Ariel : il est « dans le coup », quoi qu'il fasse, marqué, compromis, jusque dans sa plus lointaine retraite. Si, à certaines époques, il emploie son art à forger des bibelots d'inanité sonore, cela même est un signe : c'est qu'il y a une crise des lettres et, sans doute, de la société, ou bien c'est que les classes dirigeantes l'ont aiguillé sans qu'il s'en doute vers une activité de luxe, de crainte qu'il ne s'en aille grossir les troupes révolutionnaires. Flaubert, qui a tant pesté contre les bourgeois et qui croyait s'être retiré à l'écart de la machine sociale, qu'est-il pour nous sinon un rentier de talent ? Et son art minutieux ne suppose-t-il pas le confort de Croisset, la sollicitude d'une mère ou d'une nièce, un régime d'ordre, un commerce prospère, des coupons à toucher régulièrement ? Il faut peu d'années pour qu'un livre devienne un fait social qu'on interroge comme une institution ou qu'on fait entrer comme une chose dans les statistiques ; il faut peu de recul pour qu'il se confonde avec l'ameublement d'une époque, avec ses habits, ses chapeaux, ses moyens de transport et son alimentation. Ils mangeaient ceci, ils lisaient cela, ils se vêtaient ainsi. » Les premiers chemins de fer, le choléra, la révolte des canuts, les romans de Balzac, l'essor de l'industrie concourent également à caractériser la monarchie de Juillet. Tout cela on l'a dit et répété, depuis Hegel : nous voulons en tirer les conclusions pratiques. Puisque l'écrivain n'a aucun moyen de s'évader, nous voulons qu'il embrasse étroitement son époque ; elle est sa chance unique : elle est faite pour lui et il est fait pour elle. On regrette l'indifférence de Balzac devant les journées de 48, l'incompréhension apeurée de Flaubert en face de la Commune ; on le regrette pour eux : il y a là quelque chose qu'ils ont manqué pour toujours. Nous ne voulons rien manquer de notre temps : peut-être en est-il de plus beaux, mais c'est le nôtre ; nous n'avons que cette vie à vivre, au milieu de cette guerre, de cette révolution peut-être. Qu'on n'aille pas conclure par là que nous prêchons une sorte de populisme : c'est tout le contraire. Le populisme est un enfant de vieux, le triste rejeton des derniers réalistes ; c'est encore un essai pour tirer son épingle du jeu. Nous sommes convaincus, au contraire, qu'on ne peut pas tirer son épingle du jeu. Serions-nous muets et cois comme des cailloux, notre passivité même serait une action. Celui qui consacrerait sa vie à faire des romans sur les Hittites, son abstention serait en elle-même une prise de position. L'écrivain est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi. Je tiens Flaubert et Goncourt pour responsable de la répression qui suivit la Commune parce qu'ils n'ont pas écrit une ligne pour l'empêcher. Ce n'était pas leur affaire, dira-t-on. Mais le procès de Calas, était-ce l'affaire de Voltaire ? La condamnation de Dreyfus, était-ce l'affaire de Zola ? L'administration du Congo, était-ce l'affaire de Gide ? Chacun de ces auteurs, en une circonstance particulière de sa vie, a mesuré sa responsabilité d'écrivain. (Revue *Les Temps modernes*, n°1, 1945)

## Les Mots (1964)

### Excipit

#### « Voyageur sans billet »

« J'ai changé. Je raconterai plus tard quels acides ont rongé les transparences déformantes qui m'enveloppaient, quand et comment j'ai fait l'apprentissage de la violence, découvert ma laideur – qui fut pendant longtemps mon principe négatif, la chaux vive où l'enfant merveilleux s'est dissous – par quelle raison je fus amené à penser systématiquement contre moi-même au point de mesurer l'évidence d'une idée au déplaisir qu'elle me causait. L'illusion rétrospective est en miettes ; martyr, salut, immortalité, tout se délabre, l'édifice tombe en ruine, j'ai pincé le Saint-Esprit dans les caves et je l'en ai expulsé ; l'athéisme est une entreprise cruelle et de longue haleine : je crois l'avoir menée jusqu'au bout. Je vois clair, je suis désabusé, je connais mes vraies tâches, je mérite sûrement un prix de civisme ; depuis à peu près dix ans je suis un homme qui s'éveille, guéri d'une longue, amère et douce folie et qui n'en revient pas et qui ne peut se rappeler sans rire ses anciens errements et qui ne sait plus que faire de sa vie. Je suis redevenu le voyageur sans billet que j'étais à sept ans : le contrôleur est entré dans mon compartiment, il me regarde, moins sévère qu'autrefois : en fait il ne demande qu'à s'en aller, qu'à me laisser finir le voyage en paix ; que je lui donne une excuse valable, n'importe laquelle, il s'en contentera. Malheureusement je n'en trouve aucune et, d'ailleurs, je n'ai même pas envie d'en chercher : nous resterons en tête à tête, dans le malaise, jusqu'à Dijon où je sais fort bien que personne ne m'attend.

J'ai désinvesti mais je n'ai pas défroqué : j'écris toujours. Que faire d'autre ?

Nulla dies sine linea.

C'est mon habitude et puis c'est mon métier. Longtemps j'ai pris ma plume pour une épée : à présent je connais notre impuissance. N'importe : je fais, je ferai des livres ; il en faut ; cela sert tout de même. La culture ne sauve rien ni personne, elle ne justifie pas. Mais c'est un produit de l'homme : il s'y projette, s'y reconnaît ; seul, ce miroir critique lui offre son image. Du reste, ce vieux bâtiment ruineux, mon imposture, c'est aussi mon caractère : on se défait d'une névrose, on ne se guérit pas de soi. Usés, effacés, humiliés, rencoignés, passés sous silence, tous les traits de l'enfant sont restés chez le quinquagénaire. La plupart du temps ils s'aplatissent dans l'ombre, ils guettent : au premier instant d'inattention, ils relèvent la tête et pénètrent dans le plein jour sous un déguisement : je prétends sincèrement n'écrire que pour mon temps mais je m'agace de ma notoriété présente : ce n'est pas la gloire puisque je vis et cela suffit pourtant à démentir mes vieux rêves, serait-ce que je les nourris encore secrètement ? Pas tout à fait : je les ai, je crois, adaptés : puisque j'ai perdu mes chances de mourir inconnu, je me flatte quelquefois de vivre méconnu. Grisélidis pas morte. Pardaillan m'habite encore. Et Strogoff. Je ne relève que d'eux qui ne relèvent que de Dieu et je ne crois pas en Dieu. Allez vous y reconnaître. Pour ma part, je ne m'y reconnais pas et je me demande parfois si je ne joue pas à qui perd gagne et ne m'applique à piétiner mes espoirs d'autrefois pour que tout me soit rendu au centuple. En ce cas je serais Philoctète : magnifique et puant, cet infirme a donné jusqu'à son arc sans condition : mais, souterrainement, on peut être sûr qu'il attend sa récompense.

Laissons cela. Mamie dirait :

« Glissez, mortels, n'appuyez pas. »

Ce que j'aime en ma folie, c'est qu'elle m'a protégé, du premier jour, contre les séductions de « l'élite » : jamais je ne me suis cru l'heureux propriétaire d'un « talent » : ma seule affaire était de me sauver – rien dans les mains, rien dans les poches – par le travail et la foi. Du coup ma pure option ne m'élevait au-dessus de personne : sans équipement, sans outillage je me suis mis tout entier à l'œuvre pour me sauver tout entier. Si je range l'impossible Salut au magasin des accessoires, que reste-t-il ? Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui. »

---

---

